

SOURCES CHRÉTIENNES  
*Collection dirigée par H. de Lubac, S. J., et J. Daniélou, S. J.*

ORIGÈNE

# HOMÉLIES SUR L'EXODE

TRADUCTION DE

P. FORTIER, S. J.

INTRODUCTION ET NOTES DE

H. DE LUBAC, S. J.

RETIRE  
BIBLIOTHÈQUE  
DES PÈRES  
PÈRES EUDISTES

LES ÉDITIONS DU CERF, 29, BD DE LA TOUR-MAUBOURG, PARIS

NIHIL OBSTAT :

Lugduni, die 23 déc. 1946.

A. DÉCISIER, S. J.

IMPRIMATUR :

Lugduni, die 17 mars 1947

P. GIRARD, P. S. S.

*Vic. Gén.*

## INTRODUCTION <sup>1</sup>

L'introduction aux *Homélie*s sur la *Genèse* a pu nous en convaincre : Origène est bien loin d'être ce négateur de la lettre et du sens historique de la Bible, qu'il passe encore trop souvent pour être. Cependant, il veut qu'on les dépasse. La réalité de l'histoire, pense-t-il, cache partout des mystères. Or cela ne signifie pas seulement pour lui qu'il y a sous chaque fait biblique un sens à découvrir. L'« océan de mystères » qu'il nous apprend à voir dans l'Écriture est plus profond, il enferme des merveilles plus variées. Un même épisode, une même phrase, un même mot peuvent souvent avoir plusieurs significations. Voici, par exemple, les maisons de Jacob et les tentes d'Israël, que célèbre le livre des Nombres. Ce furent bien jadis, il n'y a point à le mettre en doute, des maisons bâties de matériaux solides sur la terre de la promesse, ce furent bien des tentes de peaux qu'on déployait et repliait

1. Cette introduction fait suite à celle des *Homélie*s sur la *Genèse* (*Sources chrétiennes*, vol. 7). Elle-même sera complétée par l'introduction aux *Homélie*s sur le *Lévitique*, qui suivront prochainement. Nous essaierons alors une rapide mise au point. Pour l'instant, sans nous interdire toute réflexion au passage, nous laisserons encore surtout parler Origène, en vue de saisir, par une exégèse aussi littérale que possible, un aspect parmi les plus essentiels et souvent les plus mal connus de son génie. Tel compte rendu, d'ailleurs bienveillant, de notre première introduction nous attribuait des assertions qui ne font manifestement que résumer la pensée d'Origène ou expliciter ses intentions. Précisons donc à nouveau que l'objet de ces pages n'est pas biblique, mais patristique. Pour ne pas trop les allonger, nous avons réduit les notes et références au minimum.

dans le désert. Mais si nous dépassons, comme il le faut, « la seule lettre », alors nous y trouverons, pour le moins, un triple mystère. Nous aurons à voir d'abord que ces maisons de Jacob symbolisent la perfection même, édifice solide et définitif, tandis que les tentes d'Israël figurent cette série de connaissances échelonnées, dont le progrès jalonne la marche à la perfection ; nous pourrons aussi reconnaître en elles respectivement la loi et les prophètes, ou bien les corps et les âmes des élus <sup>1</sup>... Pareillement pour la sortie d'Égypte : c'est le passage des ténèbres de l'erreur à la lumière de la vérité ; mais c'est aussi bien la sortie de ce monde pour l'entrée dans le siècle à venir ; sans préjudice, au reste, d'un troisième genre d'explication <sup>2</sup>... Ce qu'il importe de comprendre, c'est qu'une intelligence n'empêche pas une autre intelligence <sup>3</sup>, parce que la Sagesse, qui est une en elle-même, se prête à une multiplicité de significations partielles et variées <sup>4</sup>. Tel est le principe de cet éclectisme accommodant et toujours ouvert. Comprenons en outre que le Verbe — qui n'est pas différent de la Sagesse —, en se faisant l'aliment des hommes, s'adapte à leur âge, à leur force, à leur santé spirituelle, ce qui lui fait revêtir toutes les formes et prendre toutes les saveurs <sup>5</sup>. Après un premier mystère découvert à des commençants, d'autres, plus profonds, peuvent donc se révéler à ceux qui sont plus avancés <sup>6</sup>.

1. Num., h. 17, 4.

2. Num., h. 26, 4.

3. Jos., h. 8, 6.

4. Cantic., h. 2, 9.

5. Cant. comm., 1 (p. 104).

6. Cant. comm., 3 (p. 174).

## I

*Le triple sens de l'Écriture.*

Mais quoi qu'il en soit de ces diversités de sens, les uns étalés côte à côte et se proposant pour ainsi dire au choix, les autres étagés en profondeur pour répondre aux diverses capacités subjectives, il faut, plus objectivement, distinguer dans la Bible une triple signification, formant un système organique et se rapportant à trois ordres de réalité à la fois distincts et liés. Tous les historiens d'Origène exposent cette doctrine. Mais l'on ne prend pas toujours garde que, s'il est vrai qu'un peu partout, en théorie comme en pratique, il affirme une division tripartite, il est loin de l'entendre et de l'appliquer d'une manière uniforme. Ici encore, pour connaître sa pensée réelle en ses divers aspects, il convient d'interroger, outre les quelques passages où il la formule *ex professo*, toute son exégèse en acte.

Un tel examen doit nous permettre d'aboutir à déterminer deux façons d'entendre le triple sens de l'Écriture.

Selon la première, la plus immédiatement conforme au schéma tracé dans le *Periarchôn*, l'Écriture comporte d'abord — au moins habituellement — un sens historique : c'est la relation même des faits ou le texte des lois ; puis un sens moral : c'est l'application qui en est faite à l'âme, sans qu'intervienne forcément encore une donnée chrétienne ; enfin un sens typique, ou mystique, relatif au Christ, à son Église, à toutes les réalités de la foi. De ces trois sens, Origène voit un symbole dans « le triple apparat des sacrifices » que prescrit le Lévitique,

et qui nécessite l'emploi de trois instruments différents : poêle, casserole et four <sup>1</sup> ; ou encore, dans le fruit muni d'une double enveloppe que porta la verge d'Aaron après qu'elle eut miraculeusement fleuri <sup>2</sup>. Soit, par exemple, la lèpre dont fut affligée Marie, sœur de Moïse : le récit qui nous en est fait n'est que trop véridique ; mais au sens moral, cette lèpre nous montre combien Dieu déteste les péchés contre la charité fraternelle ; quant à son intelligence mystique, elle consiste à voir que les Juifs et les hérétiques, dérogeant à Moïse et l'entendant mal, n'y reconnaissent rien qui annonce le Christ : ce sont spirituellement des lépreux <sup>3</sup>. Si le sens historique à lui seul n'a souvent qu'une faible utilité, n'offrant même parfois à l'âme aucune nourriture, le sens moral est comme le lait qui convient aux enfants, tandis que le sens mystique est l'aliment solide du chrétien <sup>4</sup>.

La deuxième division proposée par Origène paraît d'abord presque identique à celle-ci, le premier terme étant le même dans l'une et dans l'autre, et les deux derniers se trouvant simplement inversés. Après un sens historique, relatif aux choses juives, vient en effet un sens mystique, relatif au Christ et à l'Église, suivi lui-même d'un sens spirituel, relatif à l'âme. N'est-ce donc pas un goût excessif du raffinement qui nous porte à distinguer dans nos analyses deux divisions si semblables ?

1. *Levit.*, h. 5, 5.

2. *Num.*, h. 9, 7.

3. *Num.*, h. 7, 1.

4. Le premier convenait aux chrétiens de Corinthe, le second à ceux d'Éphèse : *Ezech.*, h. 7, 10. Ou encore, le sens moral est comme les pains de Lot, faits de farine grossière ; le sens mystique, comme les pains d'Abraham, faits de fleur de farine : *Levit.*, h. 13, 3. On sait qu'Origène divisait volontiers les hommes, et les chrétiens eux-mêmes, en trois catégories (*Levit.*, h. 3, 3) ; il lui arrive d'établir un parallèle entre ces trois catégories et les trois sens scripturaux : *Rom.*, l. 6, 14 ; *C. Cels.*, l. 6, 13.

Non pas. Car en réalité, bien qu'elles ne soient aucunement contradictoires et qu'on puisse les compléter l'une par l'autre, de l'une à l'autre la différence est grande. Le « sens spirituel » dont Origène nous entretient maintenant en troisième lieu est tout autre chose que n'était tout à l'heure, venant au second rang, le « sens moral », — même quand il lui arrive d'être appelé « moral » lui aussi <sup>1</sup>. Si de part et d'autre il est également question de l'âme, tout à l'heure il s'agissait de l'âme en général, de l'âme en soi pour ainsi dire, indépendamment des réalités chrétiennes, tandis qu'il s'agit maintenant de l'*anima in Ecclesia*, au sein de laquelle se reproduisent, actuellement et sur le plan individuel, les mystères qui se sont produits historiquement et sur le plan social dans le Christ et dans son Église. D'une part, donc, une sorte d'anatomie et de physiologie de l'âme, qui en principe au moins ne suppose pas la révélation ; d'autre part, une histoire du salut de l'âme en fonction du salut de l'humanité par le Christ. Aussi le sens spirituel vient-il normalement après le sens mystique : il l'approfondit, l'intériorise et l'achève en l'appliquant. Figuré par l'« histoire » de l'Ancien Testament, le mystère du Christ atteint dans l'âme chrétienne sa plénitude. Prenons pour exemple la prière de Moïse pendant le combat des Hébreux contre Amalech : « Cela, conclut Origène, s'accomplit véritablement en nous (*vere illud impletur in nobis*), dont Moïse a donné la figure : car, lorsqu'il élevait les mains, Amalech était vaincu ; mais dès qu'il les laissait retomber, lassées, Amalech reprenait le dessus. Nous aussi, élevons donc les bras dans la

1. *Gen.*, h. 2, 6 ; *Exod.*, h. 1, 4 ; h. 3, 3 ; *Levit.*, h. 1, 5 ; h. 2, 4. La terminologie d'Origène est très libre ; rien chez lui n'est encore figé. Il emploie de même *ἀναγωγή* au sens d'interprétation mystique en général, etc.

force de la croix du Christ (*in virtute crucis Christi*), élevons en prière des mains sanctifiées <sup>1</sup>. »

Tantôt les trois sens ainsi compris sont exposés tour à tour. C'est ainsi qu'après avoir noté la multiplication des fils d'Israël qui suivit la mort de Joseph, Origène constate qu'en effet l'Église, fécondée par la mort du Christ « notre Joseph », se répandit bientôt à travers toute la terre, puis il ajoute que chacun des membres du Christ doit participer lui-même à cette mort, pour recevoir en lui tous ces « fils d'Israël » que sont les pensées spirituelles et saintes <sup>2</sup>. Ou bien, de même que Moïse triompha du Pharaon par les dix plaies d'Égypte, le Christ triomphe aussi des « Puissances », avant d'en venir à triompher dans chacune de nos âmes de cette Égypte spirituelle qui les enserme et les tyrannise <sup>3</sup>. L'holocauste et le sacrifice du péché que prescrit la Loi sont évidemment des figures du Sacrifice du Christ, que chaque chrétien doit imiter ensuite et pour ainsi dire consommer dans son cœur <sup>4</sup>, etc. — Tantôt, et peut-être le plus souvent, Origène ne s'astreint pas à développer, ni même à tracer les trois étapes d'une exégèse complète, mais il passe aussitôt, du sens historique brièvement rappelé, au sens « intérieur » sur lequel il s'appesantit : *ad interiora mysteria, ad interiora doctrinae spiritualis* <sup>5</sup>. Car il est habituellement moins préoccupé d'enseigner un dogme déjà connu de ses auditeurs, que de les exhorter à y conformer leur vie. Ce qu'il décrit donc surtout dans ses homélies sous les symboles de l'An-

1. *Exod.*, h. 3, 3. Cf. *Num.*, h. 7, 5. *Jos.*, h. 7, 1-2 : « ...Mais ces choses, chacun d'entre nous doit les accomplir en soi. »

2. *Exod.*, h. 1, 4.

3. *Exod.*, h. 4, 7-8.

4. *Levit.*, h. 1, 4-5 ; h. 2, 3-4.

5. *Exod.*, h. 11, 2-3. La prédication d'Origène n'affecte pas les allures didactiques et pédantes qui seront plus tard le fait de nombreux sermons inspirés encore de lui.

cieu Testament, c'est le combat spirituel, ou, comme il dit, « le combat de la foi et de la vertu » <sup>1</sup>. Mais ce combat est toujours mené à la suite du Christ, en conformité avec lui. Les mystères de la vie intérieure ne sont pas des faits passés ni des vérités lointaines : ils sont vécus aujourd'hui même, — *et hodie, etiam hodie*, — mais ils ne sont cependant que l'actualisation en nous du grand et unique Mystère du Christ. Aussi le sens « spirituel » est-il toujours fondé sur le sens « mystique » ou dogmatique, même quand celui-ci demeure sous-entendu <sup>2</sup>.

Dans ses homélies et dans ses commentaires aussi bien que dans l'exposé théorique du *Periarchôn*, Origène aime à comparer ce triple sens de l'Écriture (compris alors surtout de la première façon) aux trois parties dont l'homme est composé : corps, âme, esprit. D'où les noms de sens corporel, psychique et pneumatique <sup>3</sup>. L'influence platonicienne est ici manifeste. Est-ce à dire que sa doctrine en la matière soit le fruit d'une spéculation philosophique, le simple corollaire d'un thème platonicien qu'il aurait hérité de Philon <sup>4</sup> ?

Remarquons tout d'abord que telle n'était pas en tout cas son intention. Même lorsqu'il lui arrive de sacrifier à quelque préjugé platonicien — et l'on sait que la chose n'est pas rare, — sa méthode, observe très justement le R. P. Lagrange, « atteste un parti pris sur l'indépendance originale du christianisme » <sup>5</sup>. Nous en avons ici un exemple. Le triple sens qu'il professe, c'est dans la Bible

1. *Exod.*, h. 2, 3.

2. *Exod.*, h. 5, 5 ; h. 6, 6. Cf. Jérôme (P. L. 25, 1090 B et 1514 B).

3. *Periarch.*, l. 4, 11.

4. Cf. Philon, *Leg. alleg.*, 1, 22 ; 3, 38 ; *De confus. ling.*, 7.

5. LAGRANGE, *L'Orphisme*, p. 216-217. Au reste, la persuasion où était Origène que les écrits de Moïse et des Prophètes étaient « les plus anciens de tous les livres » (*C. Cels.*, l. 7, 31) le portait à leur attribuer même des choses qu'il lisait dans Platon, celui-ci, pensait-il, les leur ayant empruntés.

elle-même qu'il pense en trouver l'affirmation. C'est le témoignage de la Bible sur elle-même qu'il veut recevoir. « Dans toutes les Écritures, dit-il, est répandue la « raison » de ce triple mystère » : le patriarche Isaac n'a-t-il pas creusé trois puits ? La Sagesse ne nous avertit-elle pas d'écrire trois fois ses enseignements dans notre cœur <sup>1</sup> ? Même la trichotomie humaine qui lui sert comme on vient de voir de comparaison, il la découvre en maint texte sacré <sup>2</sup> : elle lui paraît insinuée, sinon formellement exprimée, par saint Matthieu, par saint Luc <sup>3</sup>, par saint Jean <sup>4</sup>. Il la lisait aussi, cette fois sans avoir à l'y mettre, dans saint Paul <sup>5</sup>. Mais ces détails sont après tout secondaires. Un auteur peut se tromper sur ses véritables sources. Il peut intervertir dans sa pensée consciente les démarches de son inconscient. Plus que la persuasion intime d'Origène, c'est la réalité des choses qu'il nous importe de connaître. Or celle-ci n'est pas douteuse. L'idée de distinguer trois sens dans l'Écriture — et surtout les trois sens qu'il y distingue en effet — n'apparaît pas chez Origène comme une simple « application de la psychologie à l'herméneutique ». Elle provient d'une réflexion sur l'Écriture elle-même telle qu'un chrétien, pensait-il, doit la lire. Aussi ne croyons-nous pas qu'elle ait « introduit dans l'exégèse un funeste élément d'obscurité », d'où devaient naître « bien des malentendus » <sup>6</sup>.

1. Num., h. 9, 7. Cf. *Periarch.*, l. 4, 11. Origène cite aussi le *Pasteur d'Herma* (v. 2, 4), où Grapté, Clément et « le disciple de l'Esprit » lui semblent signifier les trois interprétations successives.

2. Rom., l. 1, 17. Cf. *De orat.*, 9, 2 et 24, 2.

3. Matt., t. 12, 20 ; t. 13, 2. Luc., h. 4 et 8.

4. Jo., t. 32, 11.

5. 1 Thess., 5, 23, cité Matt., t. 14, 3 ; Rom., l. 1, 10. Cf. Tatien, c. 12 ; Irénée, *Adv. Haer.*, 5, 12, 2 ; Basile, h. 21, 5, etc.

6. PEAR, *Origène*, p. 127. Pour G. Verbeke, au contraire, la façon même dont Origène entend la ψυχή et le πνεῦμα « montre que la trichotomie

A certains égards, une telle appréciation n'est pas sans fondement. Les malentendus sont en effet venus, fruits de l'obscurité, à partir du jour où la signification historique de la doctrine origénienne commença de se perdre. Mais si nous faisons effort pour nous reporter au temps où elle fut conçue et pour reposer dans leur contexte concret les problèmes qu'elle avait à résoudre, nous constaterons au contraire qu'elle était très apte à dégager l'exégèse chrétienne de l'exégèse philonienne. Quoi qu'il en soit de sa valeur objective — nous ne l'examinons pas pour l'instant —, elle avait le mérite de faire saillir le christianisme et son interprétation de la Bible dans toute leur originalité.

Sous la première des deux formes que nous en avons distinguées, cette doctrine du triple sens se présente comme un moyen de dépasser Philon (on sait que celui-ci, tout en admettant la trichotomie anthropologique, ne compte que deux sortes de sens scripturaires, qui sont entre eux comme l'âme et le corps <sup>1</sup>). Le « sens moral » ou « âme » de l'Écriture est alors constitué par les moralités philoniennes. Origène, qui « ne rangeait pas Philon parmi les auteurs profanes » <sup>2</sup>, trouvait chez lui bien des leçons utiles à son auditoire. Aussi ne fait-il point scrupule de les lui emprunter, — beaucoup trop à notre goût — tandis qu'il laisse généralement tomber ses interprétations « physiques ».

d'Origène est basée sur des arguments scripturaires » et sur ce point comme pour toute sa pneumatologie, il faut dire que « c'est le texte sacré qui constitue vraiment l'armature de sa pensée » : *L'évolution de la doctrine du Pneuma du Stoïcisme à saint Augustin* (1945), p. 457 et 459 ; cf. 422 : « La source principale de la pneumatologie d'Origène est incontestablement l'Écriture sainte spécialement les Épîtres de S. Paul.

L'influence de la philosophie stoïcienne et platonicienne y est tout à fait secondaire. »

1. Cf. *De migr. Abr.*, 93 ; et le fameux passage sur les Thératèutes, *De vita cont.*, éd. Conybeare, p. 119.

2. CADRE, *La jeunesse d'Origène*, p. 80. Souvent Origène fait l'éloge Philon.

Mais au fond, pas plus que le symbolisme cosmique dont il s'est à peu près affranchi, les allégories morales ne lui paraissent suffisantes. Il veut qu'on aille au delà, pour opérer dans « l'esprit » une troisième exégèse. Or celle-ci ne vient pas simplement ajouter aux explications à la mode philonienne, selon une méthode inchangée, un troisième ordre d'explications. Elle n'est pas seulement chrétienne, en fait, par son contenu. Elle fait appel à d'autres principes, elle met en jeu un nouveau ressort de l'esprit. On recueillera donc chez Origène bien des éléments qui viennent de Philon et des traditions juives. Si nous n'y insistons pas davantage, ce n'est pas pour minimiser le fait. Aisément observable à tout lecteur, il est bien connu grâce aux travaux de bons historiens qui l'ont exposé en détail<sup>1</sup>. Mais il ne nous semble pas être le fait caractéristique. La différence est ici beaucoup plus profonde que les ressemblances. Entre Philon et Origène, il y a tout le mystère chrétien.

Quant à la seconde forme de la doctrine, elle est intégralement fondée sur ce mystère, tout entière affranchie de Philon. La comparaison avec l'âme humaine conçue comme inférieure à l'esprit devient alors inadéquate, car le sens « mystique », historique et collectif, ne saurait être dit « psychique » : il n'a pas une dignité moindre que le sens « spirituel », individuel et intérieur. De l'Église à l'âme fidèle, l'analogie est parfaite, comme du « grand monde » au « petit monde », et tout ce qui s'accomplit « généralement » dans l'une s'accomplit aussi dans l'autre,

1. CARL SIEGFRIED, *Philo von Alexandria als Ausleger des Alten Testaments* (1875); KARPPE, *Essais de critique et d'histoire de la philosophie* (1902). Cf. H.-Ch. PUECH, *La mystique d'Origène*, R. H. P. R., 1933, p. 520, note. G. Verlake, *op. cit.*, p. 460, note 132, remarque, à la suite de Redepenning, que le « rôle pratique » de ce sens psychique est « bien effacé ».

selon le principe que Bascal devait rappeler un jour à Mlle de Roannez<sup>1</sup>. L'âme est l'épouse du Logos comme l'Église tout entière est l'épouse du Christ. Le deuxième sens n'est donc déjà pas moins un *interior intellectus* que le *tertius expositionis locus*. Aussi n'est-il pas étonnant que dans ce cas l'ordre de l'un à l'autre soit parfois interverti<sup>2</sup>, ou même que la trichotomie tende « à se résoudre en dichotomie »<sup>3</sup>, — à moins qu'elle ne serve alors à signifier une autre distinction que nous retrouverons plus bas, le corps étant toujours l'ensemble des choses juives, l'âme désignant les réalités qui concernent l'Église et chacun de nous en son pèlerinage, et l'esprit, l'héritage de la vie éternelle. Ici, même s'il ne se référerait pas explicitement à « l'Apôtre », nous reconnaitrions la source authentique d'Origène, qui est l'Épître aux Hébreux<sup>4</sup>.

\* \* \*

Le grand maître d'Origène en exégèse n'est donc pas Philon. Il serait bien plutôt, à travers une tradition déjà solidement établie qui trouvait dans le milieu alexandrin, avec certains risques de déformation, un écho particulièrement sensible, Jésus lui-même qui disait : « C'est de moi que Moïse et les Prophètes ont parlé<sup>5</sup> ». Détaillant

1. Il s'agit alors de l'*anima in Ecclesia, anima ecclesiastica, anima conversa ad Deum*. — *Ezech.*, h. 6, 4-5, etc.

2. *Cant. comm.*, passim. Cf. *Gen.*, h. 10, 5 ; h. 13, 3 ; *Exod.*, h. 9, 3-4. Là non plus, Origène ne s'astreint pas à un didactisme rigoureux et scolaire.

3. PRAT, *Origène*, p. xvii.

4. *Levit.*, h. 5, 1. En ce cas encore, la distinction de l'âme et de l'esprit s'estompe, et l'on a plutôt une dichotomie, car les réalités spirituelles dont vit l'Église sont déjà de même nature que les réalités célestes. Voir *infra*, note 107. — La dépendance d'Origène est particulièrement grande à l'égard de l'épître aux Hébreux, qui elle-même reflète déjà le milieu alexandrin. On sait les ressemblances qu'elle offre avec Philon.

5. *Jo.*, 5, 46 ; *Luc.*, 24, 27. Origène cite souvent *Luc*, 24, 25-27 et 32. Il élargit d'ailleurs la portée de ces textes.

avec minutie le sens de cette déclaration plutôt que l'amplifiant, l'œuvre origénienne développe avec luxuriance une méditation sur les rapports des deux Testaments, dont le germe remonte aux tout premiers jours de l'Église. Pour tout chrétien, l'Ancien Testament contient déjà le Christ, mais aussi ne se comprend-il que par lui : « Le Verbe divin a la clé de David, et depuis qu'il est venu avec cette clé, il ouvre les Écritures, qui étaient closes avant sa venue<sup>1</sup>. » Prolongeant le parallèle paradoxal que Paul avait esquissé entre le peuple juif et le fils d'Agar la servante, Origène montre comment l'Église, Israël spirituel, a de l'eau vive en abondance, tandis qu'Israël est réduit à ses misérables outres. Grâce au Nouveau Testament, elle découvre les mystères cachés dans l'Ancien, faisant ainsi jaillir autant de sources : car tant qu'ils demeurent cachés, les mystères du Verbe ou de la Parole de Dieu sont des puits, mais sous l'action de l'Esprit de Dieu présent au sein de l'Église ils deviennent autant de sources, qui se répandent en fleuves pour la multitude des croyants<sup>2</sup>. La Samaritaine, autre Agar, reste toujours exposée à la soif : symbole encore de l'Israël charnel en face de sa Loi ; mais qu'elle croie au Seigneur, et de nouveau l'eau jaillira<sup>3</sup>.

Comprendre la Loi spirituellement, c'est donc « passer du Vieux Testament au Nouveau » ; c'est observer « l'ordre de la foi », qui va de l'histoire au mystère<sup>4</sup>. Alors le moindre récit, devenant prophétique, prend une valeur auguste. Alors partout se découvre la merveilleuse harmonie qui règne entre Moïse et Jésus, entre la Loi et

1. *Apoc.*, scol. 20 ; *Jo.*, t. 5, 4.

2. *Num.*, h. 12, 1.

3. *Gen.*, h. 7, 5 ; *Exod.*, h. 7, 7.

4. *Exod.*, h. 7, 3 ; cf. h. 11, 2 ; h. 12, 4. *Cant. comm.*, l. 3 (p. 220)

l'Évangile<sup>1</sup>. Car, pour qui sait les comprendre, c'est-à-dire les lire en esprit, ces deux Testaments sont frères<sup>2</sup>.

Celui qui lit ainsi l'Écriture est donc le véritable « faiseur de paix », béatifié par le Christ. Des deux Testaments qui paraissaient d'abord en guerre, il fait un unique et parfait instrument, aux sons variés fondus dans une seule voix salubre<sup>3</sup>. Il en chasse tout élément caduc, ou plutôt il insère à nouveau la vie dans ce qui paraissait n'être plus que du passé mort. Dès lors la Loi n'est plus un document ancien, un testament périmé : entendue spirituellement, exposée au sens évangélique, « elle est toujours nouvelle, et l'un et l'autre testament nous est toujours un testament nouveau, non par l'âge du temps, mais par la nouveauté de l'intelligence<sup>4</sup> ».

Sur ce thème, Origène est inépuisable. Partout il le retrouve, toujours il le reprend. C'est ce qui donne à son exégèse, malgré l'extraordinaire richesse d'un détail souvent touffu, une grande et noble unité. Si l'Écriture est pour lui, comme on l'a vu, pleine de mystères, ces mystères sont au fond toujours le même. Mystère de l'union des deux Testaments, ou encore des rapports de la lettre et de l'esprit<sup>5</sup>. Mystère du Christ caché et révélé. On peut donc dire qu'Origène est très sobre dans ce qui fait l'essence de son symbolisme, s'il ne l'est pas dans le déploiement de ses symboles. En réalité, il ne multiplie

1. *Gen.*, h. 10, 5 ; *Exod.*, h. 5, 3 ; *Levit.*, h. 3, 2 ; h. 6, 2-3 ; h. 7, 1 ; *Ezech.*, h. 1, 3 ; *Matt.*, t. 14, 4 ; *Jo.*, t. 5, 4.

2. *Sel. in Jos.* (P. G. 12, 820 B), etc.

3. *Matt.*, t. 3, fr. Origène affectionne cette comparaison, qui sera reprise par saint Augustin.

4. *Num.*, h. 9, 4 ; *Levit.*, h. 4, 7 ; cf. *Num.*, h. 12, 1.

5. Veut-on des exemples ? Les deux testaments, ou la lettre et l'esprit sont signifiés par la meule et la pierre (*Sel. in Deut.*), par la légende du double Moïse (*Jos.*, h. 2, 1), par le miel et le rayon de miel du prophète (*Is.*, h. 2, 2), par les deux tuniques du grand-prêtre (*Levit.*, h. 6, 3 et 5), etc.

pas les « sens spirituels ». A toute son exégèse s'applique la remarque qu'il fait lui-même sur un chapitre de l'Épître aux Romains : « Vides quomodo, licet figurarum diversitas videatur, ad unum tamen sensum cuncta revocantur <sup>1</sup>. » Ce à quoi il tient, comme il tient à sa foi elle-même, c'est au rapport général de la lettre à l'esprit, au passage incessant qui se fait, grâce au Christ, de l'Ancien au Nouveau Testament. Il y voit une donnée première du christianisme. Et c'est de ce rapport unique, général, essentiel qu'il cherche alors et, naturellement, trouve partout des symboles dans les Livres saints. Là, son ingéniosité est extrême, et nous l'aimerions souvent moins subtil. Mais la virtuosité créatrice dont il fait preuve et qui, dans la plupart des cas, peut nous paraître gratuite autant que personnelle, s'exerce toujours au service de la même intuition profonde, de la même grande vérité fondamentale reçue de la tradition et perpétuellement recreusée. Si cette idée nous semble aujourd'hui peut-être banale et son orchestration monotone, c'est parce que nous vivons depuis seize siècles sur l'expression définitive qu'il a su lui forger. Au milieu du III<sup>e</sup> siècle, les chrétiens n'avaient pas encore cessé de s'en émerveiller, — et n'est-elle pas digne en effet d'un émerveillement sans fin ? Sans doute aussi peut-on dire qu'il y a dans le procédé d'Origène une sorte de cercle vicieux : car c'est en vertu d'une doctrine déjà constituée sur les rapports des deux Testaments que l'Ancien fait l'objet d'une interprétation spirituelle extrêmement subtile, et cependant c'est dans cette interprétation spirituelle des textes de l'Ancien Testament qu'est apparemment découverte cette doctrine. Il n'est pour ainsi dire pas un trait

1. Rom., I. 6, 7.

du texte sacré qui, à ce que pense Origène, ne lui suggère l'idée qui en réalité le tient déjà et qu'il projette dans sa lecture. Mais qu'importe ? Nonobstant quelques apparences verbales, ne prenons pas ce procédé pour une preuve, qui serait trop aisément critiquable. Voyons-y une illustration, aussi variée que grandiose, utile d'ailleurs encore en ce temps, de l'idée qui s'était imposée aux disciples du Christ déjà bien avant Origène, depuis les jours de la Pentecôte et surtout depuis la diffusion des grandes lettres de Paul, à ces hommes qui avaient conscience d'être les légitimes héritiers des Patriarches, l'Israël spirituel, véritable Peuple de Dieu.

« Les paroles de la Loi et des Prophètes ont leurs exemplaires dans les Évangiles <sup>1</sup>. » C'est dire que partout en elles le Christ peut être trouvé. Tout, dans l'Écriture, le signifie. Elle n'est en quelque sorte qu'une seule Parole, et cette Parole concerne Jésus <sup>2</sup>. Chacun des « saints » de l'ancienne Loi, depuis Adam, Joseph ou Moïse, jusqu'aux Prophètes comme David, Ézéchiél et les autres <sup>3</sup>, figure quelqu'un de ses traits <sup>4</sup>. Le « Noé véritable », « notre Noé » est « l'architecte de l'Église » comme l'autre le fut de l'arche <sup>5</sup>. Du début à la fin, le livre de Josué raconte moins les aventures du fils de Navé qu'il ne dépeint par avance la mystérieuse carrière du Fils de Dieu <sup>6</sup>. S'il y est dit par exemple que Josué conquiert toute la terre, c'est là moins une hyperbole pour désigner la Palestine, qu'une prophétie pour annoncer le règne de l'Évangile et si le texte ajoute qu'alors cessa toute guerre, nous

1. Matt., t. 10, 15 ; cf. t. 11, 13.

2. Matt., t. 12, 38. Jo., t. 13, 26.

3. Ezech., h. 1, 4 ; Is., h. 2, 11, ec.

4. Gen., h. 14, 1. Cf. Irénée, Adv. Haer., 4, 33, 10.

5. Gen., h. 2, 3-4.

6. Jos., h. 2, 3 ; h. 1, 1.

devons comprendre qu'en réalité cela ne s'accomplit que dans le seul Seigneur Jésus <sup>1</sup>. Le puits dont le livre des Nombres nous dit qu'il surpassait tous les autres, c'est évidemment le Christ <sup>2</sup>, et si les Hébreux purent remonter de la terre d'Égypte à la terre de la promesse au cours de quarante-deux stations, c'est parce que le Fils de Dieu descendit jusqu'à nous, dans l'Égypte de ce monde, par les stations de ses quarante-deux ancêtres selon la chair <sup>3</sup>. La sage-femme « rougissante » qui désobéit au Pharaon signifie les évangiles, qui sont vermeils du sang du Christ et font resplendir sa passion par le monde entier <sup>4</sup>. Le bois qui rend douces les eaux amères, le morceau de cèdre qui sert à la purification des lépreux, ne peuvent être que des images de la croix <sup>5</sup>; le cramoisi trempé de sang dont le lépreux est aspergé, un symbole du sang rédempteur. L'oiseau immolé au dessus d'un vase de terre où l'on a versé de l'eau vive annonce l'eau et le sang qui devaient couler du côté du Sauveur <sup>6</sup>. Les quatre cornes de l'autel qui devaient être frottées de sang, signifient que la passion est également rapportée par les quatre évangiles <sup>7</sup>. Abraham et Isaac montent ensemble jusqu'au lieu de l'holocauste, l'un portant le glaive et l'autre le bois : c'est qu'à eux deux ils figurent l'unique Christ, à la fois prêtre et victime <sup>8</sup>. Si l'on ne veut pas se perdre dans le détail infini du symbolisme lévitique, il suffira de se remémorer « qu'à peu près toute victime offerte présente sous quelque aspect l'image de la

1. *Jos.*, h. 15, 7.
2. *Num.*, h. 12, 2.
3. *Num.*, h. 27, 3.
4. *Exod.*, h. 2, 2.
5. *Exod.*, h. 7, 3 ; *Sel. in Levit.*
6. *Sel. in Levit.*
7. *Levit.*, h. 3, 5.
8. *Gen.*, h. 8, 6.

victime en laquelle toutes sont récapitulées <sup>1</sup> », le Christ immolé constituant ce « sacrifice parfait, en vue duquel tous les autres avaient lieu en type et en figure <sup>2</sup> ».

Mystère du Christ. On remarquera combien souvent il est pour Origène le mystère de la croix. Il est aussi, dans son prolongement, le mystère de l'Église <sup>3</sup>. Épouse et corps du Christ, l'Église apparaît comme lui partout dans la Bible <sup>4</sup>. Il faut que nous la reconnaissons non seulement dans Ève, comme saint Paul nous y invitait déjà <sup>5</sup>, mais dans Rebecca, dans la femme de Moïse, dans Jahel... Origène la voit aussi dans l'arche de Noé, dans le Tabernacle, dans l'autel de pierres construit par Josué, dans la maison de Rahab, dans celle de David, dans le Temple de Jérusalem, dans la table d'or pur dressée devant Iahvé <sup>6</sup>... Et pourquoi nous arrêter aux symboles que fournit l'Ancien Testament ? L'Évangile aussi annonce l'Église. C'est elle que nous pouvons discerner, par exemple, dans le mont des Oliviers, où le Christ ne cesse d'insérer de nouveaux rameaux sur les troncs de Moïse et des Pères <sup>7</sup>; elle encore, formée des Juifs et des Gentils, dans les deux villes de Nazareth et de Capharnaüm <sup>8</sup>.

\*  
\*

Ce dernier point soulève un nouveau problème. Jusqu'ici nous n'avons guère étudié chez Origène que l'in-

1. *Levit.*, h. 3, 5.
2. *Levit.*, h. 4, 8.
3. *Levit.*, h. 13, 3. Cf. *Judic.*, h. 6, 1.
4. *Levit.*, h. 5, 12 ; h. 13, 3. — Avec l'Église, ses sacrements ; pour le baptême : *Judic.*, h. 9.
5. *Cant. comm.*, l. 2 (p. 133). Déjà 2<sup>e</sup> *Clem.*, c. 14, 2.
6. *Gen.*, h. 10, 5 ; *Exod.*, h. 9, 3 ; *Jos.*, h. 3, 4 ; h. 9, 1 ; *Judic.*, h. 5, 5 ; *Levit.*, h. 13, 5 ; *Is.*, h. 2, 1 ; *Matt.*, t. 16, 21 ; *Jo.*, t. 10, 23-25, etc.
7. *Matt. ser.*, 32.
8. *Luc.*, h. 33.

interprétation de l'Ancien Testament. Nous avons semblé croire que pour lui le rapport de la lettre et de l'esprit consistait tout entier dans le rapport de l'Ancien Testament au Nouveau. Or, voici que le Nouveau Testament lui-même offre un sens mystique. Jusque dans l'Évangile, dit Origène, jusqu'en ces « prémices de toutes les Écritures », il y a une lettre qui tue <sup>1</sup>. Prenons garde d'y chercher encore des *fabulas et narrationes*, mais sachons y découvrir les *mysteria* que lui aussi recèle <sup>2</sup>. « Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites ! », s'écrie Jésus. Ces mots sont adressés « à quiconque ne veut rien savoir en dehors de la lettre <sup>3</sup> » et demeure systématiquement à la surface des enseignements du Maître. Car « aucune parole de Jésus, surtout parmi celles qui furent jugées dignes d'être fixées par ses saints disciples, ne doit être prise en un sens vulgaire ; mais il faut scruter avec un grand soin celles mêmes qui paraissent toutes claires, et ne pas désespérer de trouver, jusque dans des mots simples et apparemment sans mystère, si nous cherchons avec droiture, quelque chose qui soit digne de cette bouche sacrée <sup>4</sup> ». Alors ce sera comme un second avènement du Christ : son avènement au fond de l'âme, celui qui fait, selon l'Apôtre, les sages et les parfaits <sup>5</sup>.

On tremble ici devant l'abus possible, menaçant. On redoute un arbitraire qui risque de n'être plus seulement vanité, mais sacrilège. On est aussi mis en garde par les assertions intempérantes du *Periarchôn*. A en croire cet ouvrage, il y aurait en effet dans l'Évangile « mille pas-

1. *Levit.*, h. 7, 5 ; *Jo.*, t. 1, 4.

2. *Cant.*, h. 1, 4.

3. *Matt.*, t. 10, 14.

4. *Jo.*, t. 20, 29. Cf. *Matt.*, t. 12, 38 : comparaison de la lettre des évangiles et des vêtements de Jésus.

5. *Matt. ser.*, 32 ; cf. *Jo.*, t. 1, 9.

sages » propres à nous faire comprendre « que, à côté des événements réels, il s'en trouve d'autres dépourvus de réalité ». Ces craintes ne sont pas entièrement vaines. Cependant, déjà l'exemple apporté nous rassure un peu. Il s'agit du démon qui transporta Jésus sur le haut d'une montagne, pour lui montrer de là tous les royaumes du monde : « Qui donc, à moins de lire sans attention de telles choses, accepterait de croire que l'œil du corps peut, d'un observatoire élevé, apercevoir les royaumes des Perses, des Scythes, des Indiens, des Parthes, et voir aussi comment les rois y sont honorés <sup>1</sup> ? » Nous pouvons le concéder sans peine... Plus rassurante encore est en bien des cas la lecture des commentaires et des homélies. Le commentaire de saint Matthieu nous fait observer que, si l'on voulait prendre « à la lettre » le précepte du Seigneur de vendre son vêtement pour acheter une épée, ou celui de ne jamais saluer personne, « on adopterait une conduite inhumaine et absurde, bien éloignée de l'intention du discours <sup>2</sup> ». Simple réflexion de bon sens. Origène, il est vrai, ne craint pas d'émettre un principe de portée générale, qui pourrait donner au commentateur une liberté bien grande :

Les quatre évangélistes, écrit-il dans son commentaire de saint Jean, ont utilisé comme il leur a plu les actions et les paroles que la prodigieuse puissance de Jésus a produites ; il leur est même arrivé de joindre à l'Écriture, sous forme de chose sensible, la notion spirituelle que leur esprit concevait. Je ne trouve pas condamnable que, pour atteindre leur but mystique, ils aient transformé tel ou tel épisode, et qu'ils aient placé en tel endroit tel événement accompli ailleurs, ou même qu'ils aient renversé l'ordre des temps et modifié les termes du discours.

1. *Periarch.*, t. 4, 16 et 18.

2. *Matt.*, t. 15, 2.

Les évangélistes, en effet, se proposaient d'exprimer à la fois, autant que possible, la vérité spirituelle et la vérité corporelle ; mais lorsque les deux ne se pouvaient pas réunir, ils ont préféré l'élément spirituel à l'élément corporel ; ils ont sauvegardé le spirituel, grâce, pourrait-on dire, à une fausseté corporelle <sup>1</sup>.

« Transformation d'épisodes », « fausseté corporelle » : n'allons pas mettre cependant sous ces vocables de trop grosses réalités. Ils ne vont pas sans doute au delà de ce que nous appellerions, par exemple, stylisation. Ici encore, Origène parle un langage différent du nôtre, et qui pouvait déjà de son temps paraître paradoxal. Mais, en pensant observer dans nos Évangiles un genre d'historicité assez souple, il n'est pas loin de s'accorder avec les meilleurs de nos historiens récents, les croyants comme les autres.

Quant à la prétention de découvrir sous la lettre du texte évangélique un sens caché, elle ne le porte pas à nier la réalité des faits. Il voudrait habituellement montrer, nous dit-il, « sur chacune des choses en particulier, et qu'elle est possible, et qu'elle s'est effectivement produite, et qu'elle renferme en outre un certain enseignement <sup>2</sup> ». « L'histoire étant maintenue selon les faits arrivés », prend-il soin de préciser à la suite du texte que nous avons cité sur les Scribes <sup>3</sup>. Il ne met point en doute, par exemple, que Jésus, après la dernière cène, ait déposé ses vêtements, mais à ceux qui ne veulent pas voir dans ce geste un symbole, il se croit en droit de dire : « Qu'est-ce qui l'empêchait de rester vêtu pour laver les pieds de ses disciples <sup>4</sup> ? » et, lorsque saint Matthieu raconte que

1. *Jo.*, t. 10, 4.

2. *C. Cels.*, 1. 5, 56.

3. *Mat.*, t. 10, 14.

4. *Jo.*, t. 32, 4.

Jésus envoya deux disciples au hameau de Bethphagé et fit lui-même son entrée dans la ville monté sur une ânesse, il demande à ceux qui pensent « que l'évangéliste ne s'est rien proposé au delà de l'histoire » : « Quel besoin si pressant y avait-il d'envoyer des disciples ? » et : « Que fit en cela Jésus de digne d'être conté <sup>1</sup> ? » Nous, connaissons déjà ce genre d'argumentation, qui fut souvent compris à contresens. Même en face de certaines expressions étonnantes, apparemment claires, il ne faudrait pas se hâter de conclure qu'Origène nie l'historicité d'un récit. C'est ainsi qu'à lire les deux premiers passages du commentaire de saint Jean dans lesquels il est question des vendeurs chassés du Temple, il semble que le commentateur se refuse à concevoir la réalité matérielle d'une expulsion qui lui paraît trop « audacieuse », ou du moins qu'il la mette sérieusement en doute <sup>2</sup>. Mais qu'on poursuive la lecture : deux passages nouveaux dissipent totalement cette première impression <sup>3</sup>.

Toutefois, il arrive aussi que le sens typique serve à notre auteur d'expédient pour résoudre quelque difficulté du texte <sup>4</sup>, ou surtout pour concilier entre eux les évangélistes, — ce qui ne va pas alors sans danger pour le maintien intégral de la lettre. Origène est, en effet, très frappé par les apparentes contradictions des récits qui se

1. *Jo.*, t. 10, 17. Ces remarques s'accompagnent d'ailleurs d'une juste intuition sur la nécessité de ne pas chercher tout l'accomplissement des prophéties dans quelques détails matériels, sans quoi « les Juifs, comparant la série des prophéties à ce qui est écrit de Jésus », pourraient « nous presser assez fortement ».

2. *Jo.*, t. 10, n. 16, et 17.

3. *Jo.*, t. 10, 30 et t. 13, 55. On ne peut songer ici à une évolution dans la pensée d'Origène : lui-même, t. 13, 55, renvoie à ses explications du t. 10, sans en rien rétracter.

4. Ainsi pour la généalogie de Jésus dans *Matt.* : *Rom.*, 1. 1, 5. Origène devait s'en expliquer plus longuement au t. premier du commentaire de saint Matthieu, aujourd'hui perdu.

répètent d'un évangile à l'autre. Sans doute est-ce parce que, avec sa façon méticuleuse de scruter le détail du texte, il commence par se faire de leur accord une idée trop étroite. Mais s'il s'attarde à mettre ces contradictions « en pleine lumière », ce n'est pas sans l'arrière-pensée d'imposer ainsi plus facilement sa conciliation par l'esprit. Il observe, par exemple, que saint Jean ne situe pas l'épisode des vendeurs chassés du Temple au même temps que les trois Synoptiques. Ceux-ci, dit-il, « placent au cours d'un seul et même séjour du Seigneur à Jérusalem les événements que la plupart des interprètes identifient avec ceux dont parle Jean. Or, Jean nous affirme que les faits en question se rapportent à différentes montées du Seigneur à Jérusalem, montées que séparent l'une de l'autre un bon nombre d'autres actions et de séjours en diverses contrées. Pour moi, j'avoue ne pas voir comment ceux qui se refusent à dépasser le plan de l'histoire pure, peuvent ramener à l'unité les contradictions que je viens de signaler <sup>1</sup>. » Ou bien, comment se fait-il que des textes parallèles nous parlent tantôt de deux aveugles guéris par le Sauveur, tantôt d'un seul ? On en peut donner diverses explications ; mais « celui qui creuse plus à fond dira que par des mots différents c'est une même chose qui est déclarée par les évangélistes : car les deux aveugles sont Israël et Juda ; mais il n'y a plus qu'un seul peuple fait d'eux tous, quand il nous est montré comme un seul aveugle guéri <sup>2</sup> ».

D'autres procédés seraient encore à signaler : tel celui qui consiste à découvrir quelque particularité anormale

1. *Jo.*, t. 10, 15. Origène ajoute avec une assurance parfaite : « Si quelqu'un juge notre interprétation insoutenable, qu'il veuille bien lui opposer des objections sensées ». Voir aussi t. 10, 2. Cf. Ambroise, *in Luc.* (P. L. 15, 1830 c).

2. *Matt.*, t. 16, 12. Origène se contente parfois d'explications plus simples, sans sortir du sens littéral : *C. Cels.*, l. 5, 56.

dans la suite d'un récit, pour lui supposer une intention secrète <sup>1</sup>, ou à chercher un mystère derrière l'emploi successif de deux mots synonymes <sup>2</sup>, etc. Ils ne diffèrent pas essentiellement de ceux qui sont mis en œuvre à propos de l'Ancien Testament. — Procédés, certes, bien artificiels, au service d'une exégèse qui ne l'est souvent pas moins. Expédients peu solides. Subtilités agaçantes. Hardiesses parfois inquiétantes. Origène est mieux inspiré lorsqu'il se contente d'émettre son principe : « De ses propres actions spirituelles, le Sauveur a voulu faire des symboles <sup>3</sup> », ou même lorsqu'il nous propose, après avoir cherché avec soin le sens exact du texte, de « transformer l'Évangile sensible en Évangile spirituel <sup>4</sup> ». Alors il construit pour toujours, car sa construction n'est qu'une méthode pour comprendre l'Évangile, ainsi qu'il le dit lui-même, « comme l'Évangile veut être compris ». Alors il est dans l'intention de saint Jean, dans la pratique de saint Paul. Il prête une voix à la pensée même de toute l'Église. Combien il a raison de s'en prendre à « ces lecteurs superficiels, qui se persuadent que la vérité révélée leur est livrée tout entière par les mots du texte <sup>5</sup> » ! Quand Jésus toucha le lépreux, ce fut d'un toucher de l'esprit plus encore que du corps, pour le guérir surtout de la lèpre intérieure <sup>6</sup>, et en vérité, « il n'a pas seulement guéri toute langueur et infirmité en ce temps où ces choses s'accomplissaient dans la chair, mais il les guérit aujourd'hui encore ; il n'est pas seulement descendu alors parmi

1. Ainsi *Jo.*, t. 32, 2.

2. *Ibid.*, pour les deux mots de cène et de repas. Cf. PASCAL, *Pensées*, Br. 654.

3. *Matt.*, t. 16, 20.

4. *Jo.*, t. 1, 10.

5. *Ibid.*

6. *C. Cels.*, l. 1, 48.

les hommes, mais il descend encore aujourd'hui et il est présent parmi nous <sup>1</sup> ». Car s'il est venu jadis dans la chair, c'était pour venir en nos âmes, et nous avons à le prier pour que son avènement se réalise chaque jour <sup>2</sup>. De même, sa passion se renouvelle : comme au temps de Caïphe, « de faux témoignages le poursuivent ; de sa part, c'est toujours le même silence ; il n'élève point la voix, mais la vie de ses vrais disciples parle pour lui : elle parle haut et confond l'imposture <sup>3</sup> ». Aux trois jours, inscrits dans l'histoire et relatés comme tels par les évangélistes, qui vont de la mort à la résurrection, correspondent en nous les trois phases de la vie spirituelle : les premiers annoncent et figurent les secondes, comme ils les créent <sup>4</sup>. En bref, il faut dire que « tout ce qui s'est accompli selon le corps lorsque le Sauveur est descendu sur terre, était la figure et le type de ce qui devait s'accomplir dans la suite <sup>5</sup>. »

Dans les choses qui sont arrivées à Jésus, il ne faut pas, quand nous les lisons, nous arrêter au sens simple et littéral de l'histoire, comme si toute la vérité y était renfermée (οὐκ ἐνψελῆ τῆ λῆξει καὶ τῆ ἱστορίᾳ τὴν πᾶσαν ἔχει θεωρίαν τῆς ἀληθείας). Ceux qui les considèrent avec un esprit éclairé, reconnaissent aisément qu'il n'y en a point, qui ne soit le symbole et la figure de quelque autre. Par exemple, lorsque Jésus a été crucifié, il nous a laissé un symbole dont la vérité se trouve dans ces paroles : « Je suis crucifié avec Jésus-Christ », et dans ces autres encore : « A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose, qu'en la croix de Notre Seigneur Jésus

1. *Cant.*, h. 2, 4. Cf. *Jo.*, t. 20, 29. Voir aussi le beau développement de *Matt.*, t. 11, 6.

2. *Luc.*, h. 22.

3. *C. Cels.*, proemium.

4. *Rom.* I. 5, 10.

5. *Is.*, h. 6, 3. Cf. *Cant.*, h. 2, 2 ; *Jo.*, t. 28, 11. Principe souvent repris dans la tradition.

Christ, par laquelle le monde est crucifié pour moi, comme je le suis pour le monde ». Il a été nécessaire qu'il mourût, afin qu'on pût dire : « Quant à ce qu'il est mort, il est mort une seule fois, au péché », et que les justes, « étant faits conformes à sa mort », s'assurassent que, « s'ils meurent avec lui, ils vivront aussi avec lui ». On doit faire une pareille application de sa sépulture, à ceux qui ont été faits conformes à sa mort, en ce qu'ils ont été crucifiés et qu'ils sont morts avec lui. Saint Paul nous l'enseigne, quand il dit : « Nous avons été ensevelis avec lui, par le baptême, et nous sommes ressuscités avec lui <sup>1</sup>. »

Origène, cependant, ne se contente pas d'estimer que l'Évangile « corporel » doit trouver en nous son accomplissement spirituel, ou que les faits extérieurs qu'il raconte, en particulier les miracles, figurent la vie intérieure de l'Église ou du chrétien. C'est tout le Nouveau Testament, c'est toute l'économie chrétienne jusqu'au dernier jour, qui lui apparaît encore comme orientée vers une réalité plus profonde qu'elle a charge de signifier, servant ainsi d'intermédiaire entre la Loi ancienne et l'« Évangile éternel <sup>2</sup> ». De même que chaque objet de l'ancien Testament était un signe du Nouveau, ainsi chaque objet du Nouveau est à son tour un signe dont la réalité se trouve « dans le siècle à venir <sup>3</sup> ». Car si le Christ a fait succéder le jour à la nuit, son soleil présent n'en est pas moins encore ténébreux par rapport à la lumière attendue. Son règne sur terre est un soir par

1. *Jo.*, t. 2, 69.

2. *Jo.*, t. 1, 9 : « Seul ce que Jean appelle évangile éternel — on dirait encore plus exactement évangile spirituel — révèle clairement aux esprits perspicaces tout ce qui concerne la personne du Fils de Dieu, aussi bien les mystères que ses discours nous proposent, que les réalités dont ses actes étaient la figure. » Dans le même passage, opposition d'un « christianisme extérieur » et d'un « christianisme spirituel ». Cf. *Apoc.*, 14, 6.

3. *Matt.*, t. 12, 3. Cf. *Périarchôn*, I, 4, 3, 13.

rapport au matin du Royaume de Dieu <sup>1</sup>. Le Logos est venu parmi nous, mais non pas « tel qu'il est dans le ciel à découvert ». Nous n'en saisissons encore que l'ombre <sup>2</sup>. La réalité sans figure, la « vérité », le pur Logos sont l'apanage de la Jérusalem céleste. Alors seulement coulera pour nous, dans toute sa pure et transparente limpidité, l'eau que donne Jésus <sup>3</sup>. Alors seulement sera « clairement révélé tout ce qui concerne le Fils de Dieu ». Après avoir remplacé la première Pâque par la deuxième, il nous faut donc encore tendre vers la troisième, — car il y a une troisième Pâque, seule définitive, la Pâque de l'éternité <sup>4</sup>.

Nous retrouvons de la sorte, sous une forme un peu nouvelle, la trichotomie chère à Origène. Il s'agit maintenant de trois Testaments, de trois Pâques. Il s'agit de trois peuples : Israël, l'Église, l'Assemblée du Royaume. Trois termes qu'un saint Ambroise, fixant le vocabulaire encore fluent de son maître, désignera comme « ombre », « image » et « vérité » <sup>5</sup>. Au premier abord, cet appel à une sorte de dépassement de l'Évangile peut paraître inquiétant. Il n'a pourtant rien de commun, notons-le, avec les rêveries d'un Joachim de Flore ; sous un même vocable, — emprunté à l'Apocalypse, — il en constitue plutôt l'antithèse <sup>6</sup>. Remarquons aussi qu'ici comme plus haut, la trichotomie tend à se résoudre en une dichotomie :

1. *Gen.*, h. 10, 3 ; *Levit.*, h. 13, 2. On sait l'importance que prendra l'opposition de la connaissance du soir et de celle du matin dans la pensée de saint Augustin.

2. *Jo.*, t. 2, 4 ; *Cant. comm.*, l. 3 (p. 182-183).

3. *Num.*, h. 11, 4 ; *Rom.*, l. 1, 4 ; 1. 6, 3 ; 1. 1, 1.

4. Elle « sera célébrée parmi des myriades d'anges, dans une assemblée parfaite, dans un exode bienheureux ». *Jo.*, t. 10, 13.

5. AMBROISE, *In ps.* 38, 25, etc. Cf. ORIGÈNE, *Levit.*, h. 10, 1. Dans ces textes et les textes analogues, le mot « image » est à prendre en un sens très fort. Cf. *Corpus mysticum*, p. 224-232.

6. C'est ce que J. DENIS a eu le mérite de reconnaître contre les affirmations de X. ROUSSELOT. *De la philosophie d'Origène*, p. 576-579.

soit que le terme médiateur se trouve omis, l'esprit s'élevant d'un bond de la terre d'Israël aux « lieux supra-célestes », des sacrifices d'Israël au Sacrifice qui se consume dans le Temple d'en haut <sup>1</sup> ; soit que les deux derniers termes se trouvent fondus en un par une conscience de leur identité profonde, puisqu'il y est question du même Prêtre, du même Sacrifice, de la même Victime <sup>2</sup> ; soit enfin que le troisième terme soit moins exprimé que visé, par un mouvement d'« anagogie » qui ne s'achève pas : car, « tant que le Fils n'est pas revenu dans sa gloire », le fond de ses mystères ne saurait être exploré <sup>3</sup>. Tant que nous restons dans le temps, nous ne sortons point tout à fait de la région des signes. Quels que soient nos efforts pour « pénétrer jusqu'aux profondeurs du sens évangélique », jamais la « Vérité » ne nous apparaît « toute débarrassée des figures <sup>4</sup> ». Reconnaissons-le donc : celui qui voudrait « comprendre l'océan de sens sublimes » où baigneront les habitants de la Jérusalem céleste, celui-là « entreprendrait de s'avancer plus loin que l'Apôtre, qui, tout en nous arrachant aux façons terrestres d'entendre la Loi, nous a peu montré comment les choses seront dans le monde à venir <sup>5</sup> ». C'est sans doute un même Logos qui se manifesta d'abord à travers les ombres de la Loi, puis en prenant une chair ; mais dans son troisième et dernier état, tant que nous ne l'avons pas rejoint dans sa gloire, il demeure encore pour nous, tout comme avant ses premières manifestations, *Λογός σιγῶν* <sup>6</sup>.

1. Ainsi *Levit.*, h. 9, 1 ; *Jos.*, h. 2, 3.

2. Ainsi *Matt.*, t. 16, 3.

3. Cf. *Matt.*, t. 10, 14 ; *Luc.*, h. 23 ; *Jo.*, t. 28, 5 et 19 ; t. 32, 17 ; t. 19, 2, etc.

4. *Jo.*, t. 1, 10. Cf. Maxime, *Ambig.* (P. G. 91, 1252).

5. *Jo.*, t. 1, 9 ; t. 10, 12 ; *Levit.*, h. 10, 1.

6. Origène semble quelquefois se relâcher de cette sobriété en faveur des « parfaits » ; ainsi *Jo.*, t. 1, 9.

17. *Origène.*

## II

*Histoire et Esprit.*

Toute cette construction symbolique, c'est entendu, n'évacue pas l'histoire. Elle n'y est même pas indifférente, comme pouvait l'être l'allégorisme de Philon. Elle s'édifie, en principe, sur son sol. *Si intellexisti quid historiae contineat, adscende nunc ad splendorem mysterii* <sup>1</sup>. Est-ce à dire qu'Origène fasse preuve d'un véritable sens historique ? Assurément non, et ce déficit l'empêche de comprendre bien des choses de la Bible. Par exemple, n' imagine-t-il pas qu'une Rébecca devait se faire de la divinité une conception intellectuellement très épurée ? Supposer le contraire, déclare-t-il, croire qu'elle ait été assez simple pour localiser Dieu, serait « absurde ». C'est ainsi qu'il transforme la demeure des Patriarches en une sorte d'institut de philosophie spiritualiste <sup>2</sup>. Trop grand serait aussi pour lui l'effort d'imagination nécessaire pour accepter le rude précepte de la Genèse qui ordonne d'exterminer tout enfant mâle non circoncis le huitième jour <sup>3</sup>. Il ne lui paraît « nullement vraisemblable que les anciens Juifs aient pu si souvent combattre avec tant d'ardeur s'ils n'étaient soutenus que par la promesse d'une domination terrestre, si visiblement trompeuse <sup>4</sup>... Ne nous étonnons pas trop de ces faiblesses : ce serait accuser en nous le même déficit. Sachons mieux comprendre historiquement

1. Num., h. 5, 1 ; cf. h. 9, 5.

2. Gen., h. 12, 2.

3. Periarth., l. 4, 17 ; cf. Gen., h. 17, 14.

4. C. Cels., l. 7, 18.

Origène, qu'il n'a lui-même compris les Patriarches. Il partage ces sortes de naïvetés avec tout son temps, bien plus, avec des siècles très nombreux. Sans doute, avant lui, un Irénée avait embrassé l'ensemble des faits bibliques en une vue que l'on peut dire évolutive. Il avait montré le Logos, à travers toute la suite de l'Ancien Testament, « s'accoutumant en quelque sorte à nos mœurs <sup>1</sup> ». Plus que notre alexandrin, il avait conçu, d'après les Livres saints, une vaste histoire du salut. Disons plutôt : une vaste épopée. Fresque grandiose, sortie d'une intuition profonde, mais ne correspondant que de très loin, il faut l'avouer, aux courbes que permettraient aujourd'hui de dessiner les résultats les mieux acquis de l'exégèse. C'est qu'au fond, pas plus chez Irénée que chez Origène, il n'y a vraiment, au sens moderne du mot, histoire. L'évolutionnisme de l'un, comme le symbolisme de l'autre, est avant tout affaire de doctrine. Il est fortement *a priori*, et la réalité s'en accommode comme elle peut.

M. René Cadiou explique en partie l'écart entre ces deux conceptions par une nécessité de méthode dans la lutte contre le marcionisme, qui entre temps s'était lui-même modifié. Au reste, l'écart est-il aussi grand qu'on le pense d'ordinaire ? Origène, nous dit M. Cadiou, « négligea le progrès de la révélation pour défendre avant tout l'inspiration divine... La Bible ne lui apparut pas dans la perspective qui va du passé au futur, mais dans celle qui va de la lettre à l'esprit. Il substitua une dialectique ascendante au développement temporel, pour atteindre l'Idée <sup>2</sup> ». L'antithèse, comme nous allons le voir, est peut-être un peu trop poussée. D'autres historiens divisent les Pères de l'Église en deux groupes,

1. IRÉNÉE, *Demonstr.*, 46 ; cf. *Adv. Haer.*, 5, 8 (H., 2, 239), etc.

2. CADIOU, *La jeunesse d'Origène*, p. 141-142 ; cf. p. 78.

selon leur manière d'expliquer les imperfections de la Loi mosaïque : partisans de la « condescendance » divine (συγκατάβασις) s'adaptant à des peuples encore grossiers, et théoriciens d'un allégorisme grâce auquel une prescription matérielle peut recevoir un sens sublime. Origène représenterait la seconde thèse à l'état pur, et il faudrait attendre certains de ses disciples, tels un Didyme, un Grégoire de Nazianze ou un Cyrille d'Alexandrie pour voir associer les deux points de vue. Ce schéma manque aussi de nuances. Elle n'est pas de l'évêque de Nazianze, comme on pourrait le croire en la comparant à certaines de ses pages célèbres, mais bien d'Origène lui-même, cette remarque au sujet des rites mosaïques : « Comme les Juifs aimaient les sacrifices, s'y étant accoutumés en Égypte, ainsi qu'en témoigne le veau d'or dans le désert, Dieu leur permit de lui en offrir à lui-même, afin de refréner leur tendance désordonnée au polythéisme et de les détourner de sacrifier aux idoles <sup>1</sup>. » Origène est sensible à la diversité des conditions historiques <sup>2</sup>. Il sait aussi que la révélation connut d'humbles commencements avec la Loi de Moïse, qu'avec les Prophètes elle progressa, pour obtenir enfin dans l'Évangile sa plénitude <sup>3</sup>. Le verset de la Genèse disant qu'Isaac, béni par Dieu, grandit beaucoup lui paraît signifier ce progrès :

Isaac était petit dans la loi, mais avec le temps il devient grand. Car, tant qu'il est dans la seule loi, il n'est pas encore grand ; cette loi est couverte d'un voile. Il grandit donc déjà dans les prophètes ; mais lorsqu'il est parvenu à l'heure de rejeter le voile, alors il est très

1. *Sel. in Levit.* Cf. DIDYME (P. G. 39, 348 C) ; GREG. NAZ. (P. G. 36, 160-164 et 640 ss.) ; CYR. ALEX. (P. G. 63, 440 ss.).

2. *C. Cels.*, I, 7, 25.

3. *Levit.*, I, 1, 4.

grand. Lorsque la lettre de la loi aura commencé à être secouée comme la paille de son orge, quand il apparaîtra que la loi est spirituelle, alors Isaac grandira et deviendra tout à fait grand <sup>1</sup>.

Ou bien, nous l'avons déjà vu, il compare cette Loi aux maquettes d'argile que fait l'artiste avant de couler la statue d'airain, d'argent ou d'or <sup>2</sup>. Il connaît, comme l'Apôtre, les mœurs de la pédagogie divine, qui s'exerce envers les peuples dans l'histoire comme envers les individus, leur distribuant d'abord du lait, puis des aliments solides <sup>3</sup>.

Il serait donc excessif de dire qu'Origène n'a pas eu l'idée d'un développement historique de la révélation. Il a même conçu ce développement comme nécessaire, étant donné la pente que l'homme avait à remonter. Plus soucieux assurément de donner à son auditoire, à propos de chaque texte, quelque leçon de morale que de développer devant lui une philosophie de l'histoire, il comprend néanmoins que le temps est indispensable pour parvenir à la perfection. Il admet qu'il ait fallu passer d'abord par « les eaux salées et amères » avant de s'abreuver à la fontaine d'eau douce et vivifiante <sup>4</sup>. Il connaît d'ailleurs, il cite et commente le texte de l'épître aux Hébreux sur les « ordonnances charnelles » qui devaient précéder et préparer « le temps de la réformation <sup>5</sup> ». Tout cela n'est pas d'un homme absolument aveugle aux nécessités que la théologie reconnaît volontiers aujourd'hui, peut-être même trop généreusement quelquefois.

Il est vrai qu'il en excepte — et l'exception est d'impor-

1. *Gen.*, h. 12, 5. Cf. *Matt.*, t. 10, 9, 10, 9-10 ; *Cant. comm.*, I, 1.

2. *Levit.*, h. 10, 1. Cf. PROCLUS DE CONST. (P. G. 65, 797 C).

3. Cf. *Matt.*, t. 12, 15-17 ; *Exod.*, h. 2, 4 ; *Num.*, h. 24, 1, citant Hebr. 5.

4. *Exod.*, h. 7, 3.

5. *Levit.*, h. 10, 1 ; cf. Hebr., 9, 10.

tance — ceux qu'on pourrait appeler les grands génies religieux d'Israël. « Beaucoup, dit-il, sous prétexte de magnifier l'avènement du Christ, disent que les Apôtres furent plus sages que les Pères et les Prophètes. » Lui, il se refuse à le croire. C'est qu'il a le souci de s'opposer aux Valentinieniens, qui concluent de cette prétendue infériorité des Anciens à l'infériorité de leur Dieu. Alors, comme presque toujours en pareil cas, il se laisse emporter par la controverse. Une volonté d'orthodoxie plus ferme, plus raidie, le fait exagérer en sens inverse : « Les uns, poursuit-il, ont imaginé un Dieu plus grand ; d'autres, n'osant point aller jusque là..., privent du moins les Pères et les Prophètes du don que Dieu leur a fait par le Christ <sup>1</sup>. » Parce que l'Esprit Saint est le principe de la nouveauté spirituelle, certains en font un principe nouveau, qui n'aurait donc pu luire pour les Anciens : ils ne se doutent pas qu'en parlant de la sorte ils blasphèment <sup>2</sup>. Et si le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob n'est pas le Dieu des morts mais des vivants, n'est-ce pas que ces Patriarches vivent pour avoir été ensevelis et être ressuscités, eux comme nous, avec le Christ ? Ne peuvent-ils prononcer, eux aussi, les paroles de l'Apôtre : « Je suis crucifié avec le Christ » et : « Je vis, non plus moi, mais le Christ vit en moi <sup>3</sup> » ? En réalité, donc, les grands hommes de la Bible, « étant des hommes sages, ont dû comprendre ce qu'ils prononçaient et porter sur leurs lèvres ce qu'ils pensaient dans leur cœur ». Abraham savait certainement qu'il portait en lui les traits de la Vérité à venir, il savait que le Christ naîtrait un jour de sa race. Moïse contemplant en esprit les profondeurs de sa Loi, il n'ignorait

1. *Jo.*, t. 6, 3.

2. *Rom.*, l. 6, 7.

3. *Jo.*, t. 20, 12.

rien du sens caché des histoires qu'il écrivait, il savait quelle était la vraie circoncision, le vrai sabbat, la vraie Pâque <sup>1</sup> ; lorsqu'il écoutait les conseils de Iethro, il savait qu'un jour devait venir où d'autres païens lui apporteraient leurs conseils, c'est-à-dire où ils donneraient à sa Loi « son sens véritable » <sup>2</sup>, et les deux tuniques dont il revêtait le pontife étaient déjà la science de la Loi selon la lettre et selon l'esprit <sup>3</sup>.

Cette persuasion d'Origène est encore une trace des idées de son temps. Ébloui comme les Juifs par la grandeur de Moïse — *Moysi magnificentiam, tantus ille ac talis Moyses, Prophetarum maximus et eximius...* <sup>4</sup>, — il imagine aussi les héros bibliques un peu à la manière dont les Grecs se représentaient les antiques auteurs de leurs mythes <sup>5</sup>. C'est là une des causes qui lui font chercher partout des mystères sous le détail de la lettre. Mais, remarquons-le, jamais il n'attribue cette connaissance supérieure qu'à un tout petit nombre, miraculeusement « libérés de la tutelle des pédagogues et des tuteurs » et déjà contemplant en esprit la plénitude des temps <sup>6</sup>. L'ensemble des Juifs ne faisait qu'« entendre » ce que Moïse lui-même avait « vu », c'est-à-dire qu'ils ne pouvaient encore percevoir la « vérité » des ordonnances qui leur étaient transmises <sup>7</sup>. Moins violent que le Pseudo-Barnabé — dont la pensée, elle aussi, fut souvent outrée par ses commentateurs, — Origène ne leur reproche pas de ne les avoir point accueillis d'une façon toute spiri-

1. *Gen.*, h. 8, 1 ; *Num.*, 5, 1 ; *Jo.*, t. 6, 2 ; *Rom.*, l. 2, 14.

2. *Exod.*, h. 11, 6.

3. *Levit.*, h. 6, 3.

4. *Num.*, h. 22, 4 ; h. 6, 3 ; *Gen.*, h. 3, 3 ; *Levit.*, h. 6, 2 ; *Exod.*, h. 2, 4 ; h. 3, 1.

5. Cf. *Hom. clément.*, h. 4, 24 ; h. 6, 2 et 18.

6. *Jo.*, t. 1, 9.

7. Cf. *Levit.*, h. 13, 1 ; *C. Cels.*, l. 7, 18.

tuelle. C'est là, si l'on veut, un indice de plus de cet « intellectualisme » dédaigneux du vulgaire qu'on a souvent, et à l'excès, relevé chez lui ; mais du moins est-il clair qu'un tel « intellectualisme » n'a rien à voir avec une sorte de rationalisme profane. Seuls purent jamais « voir », c'est-à-dire pénétrer la signification mystique de la Loi et de l'histoire du peuple élu, les rares privilégiés qui, à la façon de l'apôtre Paul et des Bienheureux, furent doués de véritables sens spirituels<sup>1</sup>. Leur sagesse était donc toute surnaturelle. S'ils ont « contemplé la gloire du Christ », ce ne put être, il faut le répéter, qu'« en esprit », en vertu d'une « inspiration de l'Esprit de Dieu ». Par une illumination anticipée du Christ, ces « amis de l'Époux » ont ainsi échappé aux nécessités de la loi du progrès qu'Origène maintient pour l'ensemble du peuple juif<sup>2</sup>.

\* \*

Cependant, le sens de l'histoire ne tient pas tout entier dans l'idée d'un développement nécessaire. Il comprend aussi et peut-être davantage l'idée de l'avant et de l'après, c'est-à-dire l'idée du rôle essentiel joué par certains actes qui transforment tout, analogues à ce qu'on appelle en biologie des « mutations brusques ». Si les larges et faciles schémas évolutionnistes sont trompeurs en sciences natu-

1. Cf. *Levit.*, h. 3, 8 ; *C. Cels.*, l. 1, 48 ; *Periarch.*, l. 2, 4, 3 ; *Cant.*, l. 1 (p. 104). On sait que la vision de Dieu par Moïse et l'extase de saint Paul ravi au troisième ciel sont regardés par Origène comme les points culminants de la mystique biblique. Cf. KARL RAHNER, *Revue d'asc. et mys.*, 1932, p. 136.

2. *Num.* h. 9, 4 ; h. 26, 3. Voir aussi *Periarch.*, l. 2, 7, 2 ; l. 4, 2, 7. Comparer Hippolyte, *Sur l'Antichrist*, c. 12 et 29. Irénée lui-même, qui fait une part si grande au progrès de la révélation, accorde une connaissance anticipée des mystères aux grands personnages de l'Ancien Testament. Cf. *Petr.*, 1, 10-12. Voir aussi GRÉGOIRE DE NAZIANZE (P. G. 35, 1068 B) ; EUSÈBE, *Dem. evang.*, 5, 3 ; etc.

relles, combien plus le sont-ils encore dans l'histoire du salut ! Ici tout dépend en effet de l'Acte unique et central, dans la foi duquel toute notre croyance est enfermée. La nouveauté chrétienne, cette miraculeuse transformation de l'Ancien Testament dans le Nouveau, cette mue prodigieuse de l'Israël charnel en Israël spirituel, voilà ce dont Origène, autant et plus que tout autre, témoigne avoir un sens aigu. La puissance créatrice de cet événement sans pareil que constitue la venue du Christ, sa vie, sa mort, sa résurrection : voilà ce qui lui est pour ainsi dire toujours présent à l'esprit dans ses travaux sur l'Écriture et ce qu'il met au cœur de la doctrine que nous analysons. En cela, certes, il n'est que chrétien, chrétien comme le plus humble doit l'être. Mais il l'est fortement et, pour ainsi dire, triomphalement. Le sens chrétien de l'histoire qui s'affirme dans son œuvre, il ne nous faut pas le voir seulement, comme nous en avons l'habitude, s'opposer à la conception antique de la « répétition<sup>1</sup> ». Il comporte encore un autre aspect ou, si l'on veut, il implique une autre conséquence, d'un intérêt capital pour l'exacte intelligence de sa doctrine relative au sens spirituel.

Une partie de ce que nous avons dit jusqu'à présent sur le sens spirituel contenu dans l'Écriture, appelle en effet un correctif, ou du moins une précision fortement restrictive. Quelques-uns aussi des textes que nous avons cités en passant demandent à être vus de plus près. Comme saint Paul, Origène met une équivalence entre « spirituel » et « nouveau ». *In vetustate litterae, — in novitate spiritus*<sup>2</sup>. Les choses anciennes ont passé, dit-il avec l'Apôtre, voici

1. Point de vue récemment souligné par EINAR MOLLAND, *The conception of the Gospel in the Alexandrian Theology* (Oslo, 1938) ; cf. J. HERING, *R.H.P.R.* 1939, p. 301.

2. *Rom.*, l. 6, 7.

que tout est devenu nouveau par le Christ notre Seigneur <sup>1</sup>. Mais pas plus que lui, il ne se contente d'opposer la nouveauté évangélique à la vétusté mosaïque : il ajoute que c'est par l'événement chrétien que la Loi ancienne est devenue spirituelle. Ce qui ne signifie pas seulement que nous pouvons maintenant, grâce à la lumière du Christ, voir enfin l'esprit qui était en cette loi ; mais ce qui signifie que cet esprit même est une création de l'événement chrétien. Celui-ci seul fait passer, non pas tant notre intelligence que d'abord les choses elles-mêmes, de la « vétusté de la lettre », où nous aurions pu croupir indéfiniment, jusqu'à ces « hauteurs des nouveautés spirituelles <sup>2</sup> » qui transforment tout l'horizon. A dire vrai, le Christ ne vient donc pas *montrer* le sens profond des Écritures, à la façon d'un maître ; il vient, proprement, le *créer*, par un acte de sa toute-puissance.

Or cet acte n'est autre que sa mort en croix, suivie de sa résurrection. Sans lui, l'Ancien Testament serait demeuré toujours stérile en sa pure histoire, nuisible même en sa « lettre qui tue ». Telle l'eau de Mara, jusqu'alors amère, qui subitement devient douce et délectable, parce que le bois de la croix y est plongé : pour ne pas tuer celui qui veut la boire, il faut qu'elle soit ainsi changée <sup>3</sup>. Telle encore l'eau des urnes de Cana, subitement changée en vin : « ce vin n'était encore que de l'eau lorsque nous y puisions jadis, mais l'eau est devenue du vin lorsque Jésus, par son avènement, l'eut transformée : car en vérité, avant Jésus, l'Écriture était de l'eau, mais depuis Jésus, elle est devenue pour nous du vin <sup>4</sup>. »

1. *Levit.*, h. 10, 2 ; *Matt.*, t. 10, 15 ; cf. *Rom.*, l. 7, 6. — 2 *Cor.*, 3, 6.

2. *Matt. ser.*, 42.

3. *Exod.*, h. 7, 1.

4. *Jo.*, t. 13, 60 ; cf. *Matt. ser.*, 79.

Où, si l'on désire encore une autre image — on sait qu'Origène en est prodigue, — si le Christ n'avait été lui-même frappé et crucifié, l'eau n'aurait point jailli pour nous du roc des Écritures, pas plus qu'elle n'eût coulé avec le sang de son côté ouvert, et nous endurerions tous encore la soif de la Parole de Dieu <sup>1</sup>.

Ce n'est donc pas une explication intellectuelle qui « ouvre » l'Ancien Testament : c'est un accomplissement, et cet accomplissement a pour résultat de l'assimiler au Nouveau. Depuis le Christ, l'Écriture a perdu en quelque sorte son sens littéral. Jadis, bien réel, il est désormais périmé : ceci est vrai à la lettre pour les prescriptions légales qui ne correspondent plus au vouloir de Dieu sur nous, et c'est encore vrai d'une certaine façon pour les récits eux-mêmes, car l'histoire est essentiellement ce qui passe. Les faits racontés dans la Bible ont donc épuisé, pour ainsi dire, à mesure qu'ils se déroulaient leur rôle historique, pour ne plus survivre qu'à titre de signes, en vue de notre édification. « Les choses anciennes ont passé : voici qu'elles sont devenues nouvelles. » De même, si nous nous reportons en pensée avant le Christ, nous devons dire qu'alors cette Écriture avait encore à acquérir son sens spirituel. C'est la mort de l'un qui est l'enfantement de l'autre : *Oportet ergo mori prius legem litterae, ut ita demum libera jam anima spiritui nubet* <sup>2</sup>. Si quelques-uns eurent jadis des lueurs de la lumière aujourd'hui partout répandue, ce fut, répétons-le, par une anticipation prophétique, en vertu d'une première participation à cet Esprit qui est l'Esprit du Christ. Mais, normalement, « nos ancêtres ne pouvaient contempler clairement une divinité inaccessible aux hommes » et

1. *Exod.*, h. 11, 2 ; ou encore *Matt. ser.*, 23.

2. *Gen.*, h. 6, 3. Cf. *Jos.*, h. 2, 1, sur la mort de Moïse.

que l'Évangile seul devait révéler. Tout le culte juif, il faut le reconnaître sans ambages, n'était en lui-même que bijouterie vulgaire ; tout en simili-or avec quelques pauvres ornements d'argent, il ne recélait au fond rien de précieux : ce n'est que par le Christ qu'il est transformé en or véritable et en argent massif<sup>1</sup>. Historiquement considéré, en tant qu'ancien, — ou, pour nous qui en lisons maintenant l'histoire, en tant que passé, — pris en cette tranchée de la durée où vécurent ses auteurs humains, le premier Testament n'a point encore de « caractère évangélique » ; ou, ce qui revient au même, il n'est point susceptible, objectivement, d'une interprétation spirituelle. Comment le serait-il, lui qui est ancien, attendu que l'Esprit est essentiellement nouveauté ?

On voit qu'Origène n'est point aussi naïf que quelques-uns, peut-être, le supposent.

Il nous le dit en propres termes :

Avant l'avènement du Christ, la Loi et les Prophètes n'avaient pas encore l'annonce de ce qui est clairement défini dans l'Évangile, puisque celui qui devait éclaircir leurs mystères n'était pas encore venu. Mais lorsque le Sauveur fut venu à nous et eut donné un corps à l'Évangile, alors, par l'Évangile, il a fait que tout fût semblable à l'Évangile<sup>2</sup>...

« Un peu de levain fait lever la pâte. » Mais encore fallait-il ce levain évangélique — c'est toujours Origène qui parle — pour faire de toute l'Écriture une pâte homogène et bien levée. La « prophétie » « surgit » en quelque sorte de son accomplissement<sup>3</sup>. La merveilleuse symphonie que les deux Testaments font entendre aux oreilles de la

1. *Cant. comm.*, l. 2 (p. 160-162). Cf. THÉODORE (P. G. 81, 72-80).

2. *Jo.*, t. 1, 8.

3. Cf. *Judic.*, h. 6, 6.

foi n'est pas, si l'on se place au point de vue de l'histoire empirique, une harmonie préétablie : il fallut que vînt le Christ pour les unir entre eux, pour en faire une seule harpe. Il fallut qu'il vînt pour les conduire ensemble au même but<sup>1</sup>. Sans doute on peut bien dire, et c'est ainsi qu'Origène lui-même s'exprime assez souvent, que le Christ a « levé le voile », que l'Évangile fait comprendre la Loi, que la Croix change l'intelligence de l'Écriture et non l'Écriture elle-même...<sup>2</sup>. Mais c'est qu'alors l'Écriture est envisagée, non plus du point de vue de l'homme et de son histoire terrestre, mais du point de vue de Dieu et de son éternité ; non plus dans sa rédaction temporelle par un auteur humain, mais dans son inspiration permanente et transcendant tous les temps. En tant que divin, le Livre sacré échappe en effet au temps ; toutes les profondeurs qui seront ouvertes en lui, « déjà » il les recèle. Voilà pourquoi Origène dit tantôt que « toute la Loi est spirituelle », comme l'enseigne l'Évangile<sup>3</sup>, et tantôt qu'elle ne devient spirituelle que par l'Évangile<sup>4</sup>. Dieu étant au dessus de notre durée, l'Écriture a dès qu'elle existe le sens spirituel qu'elle a dans l'intention divine. Le Christ étant homme et Dieu, les figures et les ombres qu'Il a projetées de lui-même en Israël avant sa venue dans la chair sont en soi, si l'on veut, aussitôt susceptibles de leur pleine signification, bien qu'elles ne le doivent être pour nous, en droit comme en fait, qu'après cette venue dans la chair.

D'où le symbolisme de la scène de la Transfiguration qu'Origène affectionne et qu'Il expose en termes parti-

1. *Matt.*, t. 17, 12.

2. *Levit.*, h. 6, 1 ; h. 8, 5 ; *Exod.*, h. 7, 7 ; *Gen.*, h. 13, 3, etc. Cf. *Levit.*, h. 13, 2.

3. *Matt.*, t. 14, 18 ; *Rom.*, l. 6, 9, etc.

4. *Matt. ser.*, 79.

culièrement expressifs. Moïse et Élie, qui sont la Loi et les Prophètes, c'est-à-dire tout l'Ancien Testament, n'ont par eux-mêmes aucune gloire, et, comme ils sont distincts entre eux, ils le sont aussi de Jésus, c'est-à-dire de l'Évangile. Mais voici que sur la montagne ils apparaissent aux Apôtres nimbés de la gloire qui rayonne de Jésus. Davantage, ils sont enfin comme absorbés en lui :

Une fois que le Logos les eut touchés, levant les yeux ils voient Jésus seul, et nul autre. Un seul sont devenus Moïse, la Loi, et Élie, la Prophétie : un seul avec Jésus, qui est l'Évangile. Et ce n'est plus comme avant : ils ne restent plus trois, mais les trois sont devenus un seul Être <sup>1</sup>.

La Loi, les Prophètes et l'Évangile, explique encore Origène dans un autre passage <sup>2</sup>, ne forment pas d'emblée un tout. Jésus seul les accorde et les assemble, et dès lors ils demeureront pour toujours dans une même gloire. Ils habiteront avec lui sous une tente unique. Cette tente, c'est l'Église, qui, continuant Jésus, seule peut les réunir et les réunit en effet.

Disons donc que le Christ n'explique pas tant l'Ancien Testament qu'il ne le transforme. Ou plutôt, il ne l'explique qu'après l'avoir transformé. Sa mort, suivie de sa résurrection, est la transfiguration du Livre. Ce n'est point par hasard que cette unification de Moïse et d'Élie dans sa propre gloire a lieu symboliquement dans une scène qui préfigure sa propre résurrection. Pas plus que ce n'est par hasard que la conversation sur les Écritures qui se déroule le long du chemin d'Emmaüs avec les deux disciples, se situe après la passion. Mieux encore : si nous voulons commenter en rigueur ces derniers textes

1. *Matt.*, t. 12, 43 ; cf. 38 ; *Exod.*, h. 12, 3 ; *Rom.*, i. 1, 10 ; i. 2, 5.

2. *Levit.*, h. 6, 2.

d'Origène, disons que le Christ lui-même, par sa présence personnelle, par son œuvre, par son sacrifice, est de l'Écriture l'explication vivante et concrète.

\* \* \*

S'il fallait résumer d'un mot *l'esprit* de cette exégèse, nous dirions qu'elle est un effort pour saisir l'esprit dans l'histoire, ou pour assurer le passage de l'histoire à l'esprit. Effort inconcevable pour une intelligence hellénique. Nous aurons plus tard à en mesurer le succès. Constatons seulement ici qu'à lui seul, et quelles que soient les similitudes que l'on peut dénombrer dans l'usage des procédés, quelle que soit même la participation que l'on observe de part et d'autre à une commune mentalité « allégorisante », il suffit à mettre un abîme entre Origène, marqué à fond par le christianisme, et ces Grecs auxquels on l'assimile parfois inconsidérément.

Bien loin d'éliminer ou de mépriser l'histoire, Origène s'efforce, c'est lui qui nous le dit, de la « comprendre <sup>1</sup> ». Il est persuadé que « selon la religion chrétienne, une infinité de choses sont arrivées symboliquement <sup>2</sup> ». Dans toutes ces choses, que contient la Bible, dans l'histoire biblique elle-même et jusque dans les faits de l'Évangile, il voit des figures de la Vérité : *τοῦτο τύπος τῆς ἀληθείας* <sup>3</sup>, — *futurae Veritatis imagines praeformatae* <sup>4</sup>. Aussi, même quand telle ou telle histoire, dans le détail de sa lettre, ne l'intéresse pas, l'Histoire, elle, l'intéresse essentiellement. Sa médiation lui apparaît indispensable — il

1. *Jo.*, t. 1, 10.

2. *C. Cels.*, i. 1, 2, 9.

3. *Sel. in Num.*

4. *Levit.*, h. 13, 3.

n'a même pas habituellement à le dire, tant c'est là pour lui, comme pour tout chrétien, un présupposé fondamental — au même titre que la médiation de cette *vérité à venir* qui n'est autre que le Logos de Dieu. Voilà pourquoi il tient si fort à s'en assurer la base : *τηρουμένης τῆς κατὰ τὰ γενόμενα ιστορίας*.

Autant que des Grecs, aux yeux desquels l'histoire était vide de sens, une telle attitude sépare Origène de Philon. Une fois de plus, la comparaison des deux alexandrins s'impose, mais ici ce n'est pas une parenté qui en surgit : c'est un contraste. On sait que Philon demeure attaché à la lettre des lois mosaïques, tout en y voyant des symboles : la circoncision, le sabbat, etc., sont autant de coutumes saintes, sauvegardes de la vie sociale et de la moralité. Quant aux faits bibliques, il ne lui vient assurément pas non plus à l'esprit de les nier, mais il ne leur attribue aucune signification profonde. Tout au plus lui fournissent-ils des prétextes à philosopher. Philon ne fait aucune place au messianisme. Dès lors, n'ayant pour lui aucune finalité, aucune direction, l'histoire n'a non plus pour lui aucun sens. Depuis le temps de Moïse, elle se déroule sans mener nulle part. Purement empirique, elle ne joue dans sa pensée aucun rôle. Rien en elle ne l'intéresse donc. Le « principal contresens » de tout son système allégorique est d'avoir, en conséquence, donné le pas « à l'ordre cosmique ou moral sur l'économie historique » et, par là, « changé le caractère de l'Écriture <sup>1</sup> ». Or, à aucun point de vue, on n'en saurait dire autant d'Origène. Sans doute, comme nous l'avons remarqué, celui-ci n'eut pas le sens historique, dans l'acceptation purement humaine, moderne et scientifique du mot. Une fois que les faits sont

1. LAGRANGE, *Le judaïsme avant Jésus-Christ*, p. 554.

passés, il ne songe point à leur vouer un intérêt rétrospectif — « et que m'importe de savoir que les habitants de Hay furent vaincus <sup>1</sup> ? » — et par le fait même il se montre incapable de l'effort d'imagination qui serait nécessaire pour les ressusciter plus ou moins dans leur réalité concrète, dans leur « couleur ». Il n'a pas non plus le sens de l'histoire à la façon dont un post-hégélien peut l'avoir. Mais cela n'empêche pas qu'il ait possédé réellement et mis en valeur ce sens de l'histoire qui est une des catégories essentielles de la pensée chrétienne. Le fait est d'autant plus remarquable, que l'effort même de la spéculation fourni aux premiers temps de la théologie, et par lui plus que par tout autre, risquait d'obnubiler un tel sens, attendu que cet effort devait inévitablement prendre appui sur un sol encore tout païen.

Dans l'Ancien Testament, il est vrai qu'il voit beaucoup plus les préfigurations que les préparations du Christ, — et c'est un des points par où nous différons le plus de lui. Mais qu'on n'en conclue pas trop vite qu'il en a méconnu le rôle historique. La préparation, par définition même, a passé : la préfiguration demeure. Les choses qui ont préparé le mystère chrétien ne sont plus, mais elles restent consignées dans le Livre pour le montrer éternellement préfiguré. Tout ce qui est arrivé aux anciens leur est arrivé pour eux : ce n'est plus notre affaire ; mais le texte qui le relate fut rédigé « non pour eux, mais pour nous, qui vivons à la fin du siècle <sup>2</sup> ». La Bible n'est plus aujourd'hui pour nous, à proprement parler, l'histoire du peuple d'Israël ; elle est davantage : elle est l'Ancien Testament, dont le nom même suppose un Testament Nouveau, et cet Ancien Testament, nous le recevons, *hic*

1. *Jos.*, h. 13, 2.

2. *Judic.*, h. 2, 3 (cf. 1 *Cor.*, 10, 11) ; h. 2, 5 ; *Rom.*, 1, 4, 7 ; 1, 10, 6.

17. Origène.

et nunc, dans le présent de l'Église. Nous ne le scrutons pas — du moins dans l'usage sacré que nous en faisons — comme un document du passé : nous le lisons dans l'Esprit du Testament Nouveau. Que les Patriarches, que Moïse et les Prophètes aient, guidés par Dieu, préparé le Christ : après tout, cela regardait leurs contemporains, les anciennes générations qui vécurent avant le Christ. Mais que ces mêmes personnages l'aient prophétisé, dans leurs paroles ou dans leurs actes, dans les faits ou dans les lois que l'Écriture nous conserve : c'est ce qui nous regarde, nous <sup>1</sup>. Le Christ n'a pas dit à ses contemporains — quoique ce soit également vrai — : Moïse m'a préparé par sa législation ; mais : Moïse a parlé de moi. Ce n'est aucunement méconnaître le rôle de l'histoire — celui de l'histoire réelle, au premier des deux sens que ce mot d'histoire possède en français, — que de ne pas chercher, une fois qu'elle a joué son rôle, à se réintroduire dans son cours pour le revivre en pensée, plutôt que d'assimiler l'esprit dont elle était porteuse et de se nourrir du fruit qu'elle a mûri.

Seulement, la doctrine d'Origène a un second aspect, inséparable du premier. Liée au mystère de l'incarnation du Logos, si l'histoire est en effet médiatrice, elle ne doit pas nous retenir, mais tout son rôle au contraire est de *passer* <sup>2</sup>. Tout entière, jusqu'à son dernier fait, elle est préparation d'autre chose. La Vérité à laquelle elle nous introduit n'est plus de l'ordre de l'histoire. L'esprit

1. Origène, pas plus que saint Paul, ne connaît l'opposition mise par certains modernes, surtout protestants, entre les deux catégories de la spiritualisation et de l'accomplissement, — de la promesse et de la figure.

2. Comme le dira saint Augustin du Christ médiateur, sans aucun préjudice de la réalité de son incarnation : « Nec ipse Dominus, in quantum via nostra esse dignatus est, tenere nos voluit, sed transire » ; *De doct. christ.*, l. 1, 38 ; cf. AMBROISE, *De fide resur.* ; « Christum nunc secundum veritatem videre non possumus ». Comparer ORIGÈNE, *Jo.*, t. 6, 11.

auquel il s'agit d'accéder par son truchement ne se révèle à plein que dans une sphère supérieure. Il ne suffira donc point d'« allégoriser » (toujours, bien entendu, au sens de saint Paul) les faits et les personnages de l'Ancien Testament de manière à y voir des figures du Nouveau, si l'on continue de ne voir en celui-ci que d'autres faits, d'autres personnages. A son tour, pour être entendu comme il doit l'être, dans sa nouveauté, c'est-à-dire dans son esprit, pour mériter son appellation de Nouveau Testament, le contenu de cette seconde Écriture doit donner lieu à un mouvement de transcendance <sup>1</sup>. L'esprit ne se découvre que par *anagoge* : τὴν ἐπὶ τὰ πνευματικὰ ἀπταιστον ἀναγωγήν. Faute de quoi, même si l'on avait forgé entre les deux parties de l'Écriture le plus complet et le plus harmonieux des systèmes de correspondances, ce serait comme si l'on en restait à sa lettre. On la retiendrait toujours hors de son rôle salutaire. On ne serait donc encore qu'un scribe ou un pharisien. Car, en fin de compte, sous peine de s'engager dans un processus qui recule le salut à l'infini, « il ne faut pas croire que les faits historiques soient les figures d'autres faits historiques, et les événements corporels, d'autres événements corporels. Mais le corporel est figure du spirituel, l'histoire est figure de l'intelligible <sup>2</sup> ». Seulement ce spirituel, cet « intelligible », ce serait le prendre à contresens que d'y voir quelque théorie abstraite. Abstrait, il ne l'est pas plus que la « Vérité » qui fait suite aux figures n'est quelque chose d'impersonnel. C'est « la réalité même des choses qui concernent le Fils de Dieu ». C'est toute la sphère du royaume des cieux, tout entière contenue dans celui qui est lui-même ce royaume. C'est cet ordre auquel

1. Cf. *Jos.*, h. 2, 3.

2. *Jo.*, t. 10, 13 ; cf. t. 20, 3.

est ordonnée l'histoire, auquel le Logos nous convie à travers elle, et dans lequel on entre, nous l'avons vu, par ce passage incessant qu'est la troisième Pâque...<sup>1</sup>

## III

*Les fondements de l'intelligence spirituelle.*

Il n'y a pas deux Esprits. Il n'y en a qu'un seul : l'Esprit du Christ, Esprit de Dieu. C'est lui, cet unique Esprit, qui inspire les Écritures. C'est lui qui du même coup leur confère un sens spirituel, une « intelligence sacrée<sup>2</sup> ». Et si ce sens spirituel est celui du Nouveau Testament, c'est que son auteur est identiquement celui que Paul appelait « l'Esprit de Jésus ». Dire qu'il y a dans la Bible un sens spirituel équivaut donc à dire qu'elle est inspirée ; en d'autres termes, qu'elle est œuvre de l'Esprit et qu'elle contient l'Esprit. C'est proclamer son efficace : par elle, l'Esprit se répand. Sens voulu par l'Esprit, digne de l'Esprit, semblable à l'Esprit : tel est tout à la fois le sens spirituel. Venant de l'Esprit, il est lui-même esprit et vie.

Il y a là pour Origène une inférence immédiate, une évidence. Le sens spirituel est essentiel à l'Écriture : on ne peut croire à celle-ci sans admettre celui-là. « Comment quelqu'un peut-il être dit réellement croire à l'Écriture, si en elle il ne contemple pas le sens du Saint-Esprit, sens que Dieu veut être cru plus encore que l'intention de la lettre<sup>3</sup> ? » L'Esprit fait, peut-on dire, le fond de

1. *Jo.*, et *Matt.*, t. 10, 14. L'anagogie origénienne est quelquefois plus contestable, lorsque lui fait défaut l'élément eschatologique ; elle rappelle alors celle d'Héracléon, qu'Origène cependant combat : *Jo.*, t. 13, 58 ; *Periarch.*, 4, 3, 9-10.

2. *Jo.*, t. 28, 17 ; cf. t. 20, 2.

3. *Jo.*, t. 10, 27. Cf. *INÉSÉE, Adv. Haer.*, 2, 28, 3.

l'Écriture. C'est lui qui opère la concorde des deux Testaments<sup>1</sup>. Si les yeux qui nous font lire spirituellement la Loi et les Prophètes sont comparés par le Cantique des cantiques à des colombes, c'est parce que la colombe est le symbole de l'Esprit saint<sup>2</sup>. Il nous faut donc « entendre spirituellement ce que dit l'Esprit<sup>3</sup> » ; « dans la parole de l'Écriture, chercher le sens de l'Esprit<sup>4</sup> », « le sens spirituel, que l'Esprit donne à l'Église<sup>5</sup> ». Il nous faut « considérer en esprit ce qui fut écrit par l'Esprit<sup>6</sup> ». Dans cette dernière formule, on peut bien user, comme nous le faisons pour une clarté plus distincte, tantôt d'une minuscule et tantôt d'une majuscule : le mot n'en a pas moins fondamentalement le même sens. Nous ne faisons pas un jeu de mots. Il n'y a pas deux Esprits.

L'idée d'inspiration est proche de celle de prophétie, qui comprend dans sa vaste extension tout le déploiement des figures. Or, celles-ci ne peuvent être comprises, elles ne peuvent même souvent être décelées, qu'une fois venue la Vérité. C'est donc seulement à partir du Christ qu'on peut établir solidement l'inspiration des auteurs qui l'ont annoncé. C'est ce que les chrétiens peuvent expliquer aux Juifs : « En prouvant, par la Loi et les Prophètes, que Jésus est le Christ, nous prouvons en même temps que Moïse et les Prophètes ont été véritablement inspirés de Dieu<sup>7</sup>. » Le prophète est vraiment prophète, il est un homme inspiré, parce que — l'événement le montre — ses dires n'étaient point « communs » mais

1. *Matt.*, t. 14, 4.

2. *Cant. comm.*, 1. 3 (p. 173).

3. *Levit.*, h. 4, 1.

4. *Jo.*, 5. 10, 24.

5. *Levit.*, h. 5. 5.

6. *Num.*, h. 16, 9.

7. *C. Cels.*, 1. 1, 45.

contenaient des mystères cachés <sup>1</sup>. Sur quoi l'on a récemment observé : « Origène confond la démonstration de l'inspiration des livres sacrés avec la preuve de la divinité de leur contenu <sup>2</sup> ». La remarque est exacte. Mais, dirons-nous, au moins en un sens, heureuse confusion ! Elle ne va pas sans danger. Du moins prémunit-elle Origène contre une confusion inverse, que les siècles modernes ne surent point toujours éviter : n'a-t-on pas quelquefois, en pratique, réduit l'inspiration divine à une simple garantie d'inerrance, en faisant de celle-ci l'unique conséquence importante de celle-là ? Conception étriquée, due peut-être au désir d'éviter les excès des Réformateurs, mais qui, à la pousser jusqu'au bout, pourrait s'appliquer aussi bien à quelque ouvrage de chimie ou de mathématiques. Pour Origène l'effet de l'inspiration ne saurait avoir un caractère aussi négatif. Il voit bien aussi que l'œuvre de l'Esprit de Dieu ne saurait être en aucun cas chose profane. Tout ce qui est inspiré, pense-t-il, est, en quelque façon, « mystique, et contient un élément divin <sup>3</sup> ». La vérité des Livres saints n'est donc pas seulement une absence d'erreur. Qu'il s'agisse des livres de la Loi, des Prophètes, de l'Évangile ou des écrits des Apôtres, tous « ils respirent un esprit de plénitude », parce qu'« il n'est rien en eux qui ne descende de la Plénitude <sup>4</sup> » : L'Écriture participe à la Vérité de Dieu.

C'est ce qui apparaît encore si l'on a égard, non plus seulement à Celui qui l'inspire, mais à Celui qu'elle annonce. N'est-elle point Parole de Dieu ? Or, pas plus

1. *Levit.*, h. 10, 1 ; cf. *Periarch.*, l. 4, 1, 6.

2. DAMIEN VAN DEN EYNDE, *Les normes de l'enseignement chrétien dans la littérature patristique des trois premiers siècles*, p. 128.

3. *Nam.*, h. 26, 3. *Periarch.*, Praef., 8.

4. *Jerem.*, h. 1, 2. Cf. *In Galat.* 5, 13 : « Ad veritatem Scripturae transeamus et spiritum » (P. G. 11, 107).

qu'il n'y a deux Esprits, il n'y a deux Paroles. De même que l'esprit des Écritures n'est autre que le Saint Esprit, ainsi la Parole de Dieu qu'est l'Écriture n'est point autre, en son essence, que le Logos, celui « qui était au commencement auprès de Dieu », qui est « Sagesse vivante et Fils de Dieu <sup>1</sup> ». De part et d'autre c'est encore un même mot : Logos, et là non plus il n'y a point de jeu de mots.

En quoi consiste en effet, concrètement, ce sens spirituel partout répandu dans les Écritures ? Que nous révèle-t-il ? La réponse tient en un mot, toujours le même : le Logos. Car, ainsi qu'on l'a vu plus haut, le Christ en est le grand Objet. Il en est la clef, et, si nous les lisons comme il convient, partout nous y découvrirons sa divinité. Lui-même, en nous disant : « Scrutez les Écritures », ne nous renvoie pas à l'une ou l'autre en particulier, mais à toutes <sup>2</sup>. Le Logos, Fils de Dieu, transparait à travers la lettre de la Bible comme à travers la chair de Jésus. Son rayonnement illumine toutes les pages du Livre <sup>3</sup>, comme il illumine tous les actes de sa vie mortelle. L'Écriture est ainsi comme une première incarnation du Logos.

Certains textes ne vont pas, semble-t-il, au delà d'une comparaison : « De même que le Christ apparut voilé dans un corps, en sorte que les charnels vissent l'homme en lui mais que les spirituels y reconnussent le Dieu, ainsi toute l'Écriture se présente incorporée » ; sa signification spirituelle et prophétique y est enveloppée dans l'histoire, et les médiocres n'en perçoivent pas le mystère <sup>4</sup>. Origène, cependant, s'avance quelquefois davan-

1. *C. Cels.*, l. 3, 81.

2. *Jo.*, t. 5, 4.

3. *Jo.*, t. 13, 42 ; cf. *Scholie 20, in Apoc. ; Epist. ad Gregor.* (P. G. 11, 90).

4. *Matt. ser.*, 27.

tage, employant par exemple le mot « logos » avec une imprécision voulue. Ces « mystères du Logos » dont l'Écriture est pleine, c'est aussi bien ceux du Christ qu'elle annonce que, d'une façon générale, ceux de l'enseignement divin<sup>1</sup>. Ce Logos dont parle l'épître aux Hébreux, « vivant et agissant, et plus coupant qu'un glaive à deux tranchants, qui atteint jusqu'à la séparation de l'âme et de l'esprit, qui juge les intentions et les pensées du cœur, qui apporte en récompense à nos âmes la paix dépassant tout sentiment<sup>2</sup>, » c'est encore à la fois, c'est identiquement la Parole biblique et la Personne de Jésus. Le puits dont il est question au livre des Nombres, au bord duquel Israël chanta son cantique, figure cette unique et profonde Parole dont il n'y a point à chercher si elle est l'Écriture ou si elle est le Christ, car elle est ici manifestement l'une et l'autre : Parole engendrée par le Père au sein de la Trinité, qui se multiplie en quelque sorte comme en autant de puits particuliers dans les différentes parties des Livres saints pour se retrouver tout entière, unifiée, en ce « puits exquis, supérieur à tous les autres », qu'est le Christ Jésus<sup>3</sup>. N'y a-t-il pas aussi plus qu'une comparaison dans ce qui nous est dit des hérétiques ? Ce sont les dignes fils des Princes des prêtres, qui condamnèrent Jésus à mort : ils crucifient, par leurs fausses exégèses, le Verbe de Vérité<sup>4</sup>. Mais peut-être est-ce au début de la première homélie sur le Lévitique que la pensée d'Origène à ce sujet revêt son expression la plus nette : « De même, dit-il, que dans les derniers jours le Verbe de Dieu,

1. *Levit.*, h. 5, 10. De même *C. Cels.*, l. 4, 3 vet 32 ; l. 6, 77 ; l. 8, 1 ; *Jo.*, t. 32, 16 ; *Rom.*, l. 10, 14, etc. *Jer.*, h. 39 : « Considère l'Écriture comme... un seul corps parfait de logos. »

2. *Exort. au mart.*, 37.

3. *Num.*, h. 12, 1.

4. *Matt. ser.*, 129.

ayant reçu de Marie une chair, s'avança dans ce monde, et qu'autre chose était ce qu'on voyait en lui, autre chose ce qui en était compris, — car l'aspect charnel était en lui manifeste à tous tandis que la connaissance de sa divinité n'était donnée qu'à un petit nombre d'élus, — ainsi, lorsque le Verbe de Dieu s'adresse aux hommes par les prophètes ou par le législateur, il ne le fait pas sans les vêtements qui conviennent. Comme par le voile de la chair, il est couvert ici par le voile de la lettre, en sorte que cette lettre soit considérée comme la chair, tandis que le sens spirituel qui gît au dedans soit senti comme la divinité<sup>1</sup> ».

Assimilation dont la force a pour nous quelque chose d'étrange, qui rappelle, *mutatis mutandis*, certaines divagations brahmaniques ou rabbiniques sur l'éternité de la Bible ou des Veda, et plus précisément peut-être les spéculations mahayanistes sur les rapports du Buddha et du Dharma<sup>2</sup>. Elle pouvait cependant s'autoriser jusqu'à un certain point de l'Écriture elle-même, de cette Apocalypse dont Origène revendiquait alors la canonicité contre des adversaires nombreux<sup>3</sup>. Elle devait trouver longtemps des imitateurs dans la suite de la tradition<sup>4</sup>. S'ajoutant à sa doctrine sur « le sens de l'Esprit », reconnaissons-lui tout au moins le mérite de montrer le sérieux profond de la foi d'Origène en la divinité de l'Écriture.

Ce double rapport de l'Écriture au Logos et à l'Esprit est un gage aussi de son unité, au sens le plus profond du

1. *Levit.*, h. 1, 1. Comparaisons analogues : *Num.*, h. 23, 6 ; *Matt.* t. 12, 38. Voir aussi *Exod.*, h. 7, 5-8.

2. Cf. *Textes alexandrins et bouddhiques*, Recherches de sc. rel., 1938.

3. Cf. *Apoc.*, 19, 12-15. Féret, *L'Apocalypse de saint Jean, vision chrétienne de l'histoire*, p. 114-115, 130 et 149-150.

4. Encore, au XII<sup>e</sup> siècle, RUPERT DE DEUTZ (*P. L.* 167, 1362 ; 1575-79 ; 169, 443 et 494-95).

mot. Il ne s'agit plus ici seulement d'un accord entre les deux Testaments, accord qui pourrait laisser subsister encore beaucoup de diversités et qui ne supprime pas en effet la multiplicité de la lettre. Mais, l'intention de l'Esprit étant une, totale, globale, le sens spirituel qui résulte de cette intention est parfaitement un. En rigueur de termes, on ne saurait donc parler de sens spirituels au pluriel, et l'on ne saurait parler non plus, au pluriel, de paroles de Dieu. Tout dans la Bible est inspiré, mais toujours *dans le Tout*. Tout est unifié dans l'unique Logos, auquel conduit l'unique Esprit :

Le Logos de Dieu, qui était au commencement auprès de Dieu, n'est pas multiplicité de paroles (πολυλογία) ; il n'est pas, au pluriel, λόγοι. C'est une Parole formée de multiples sentences, dont chacune est une part du même tout, du même Logos... En dehors de lui, même si l'on parle de vérité, il n'y a point de vérité, il n'y a point d'unité, point d'harmonie, de conspiration vers un même Tout... Celui au contraire qui parle la vérité, même s'il dit toutes choses sans rien omettre, prononce toujours un seul logos : les saints ne tombent pas dans la multiplicité de paroles, ayant toujours pour but un seul Logos... (Aussi) ; tandis que les livres profanes sont une multiplicité, tous les Livres saints ensemble ne sont qu'un seul Livre...

Quel est ce Livre unique ? N'est-ce pas le Livre que Jean vit, écrit au dedans et au dehors, et scellé ? Livre que personne ne pouvait lire, dont personne ne pouvait arracher les sceaux, sinon le Lion de la tribu de Juda, le rejeton de David, qui ouvre et personne ne ferme, qui ferme et personne n'ouvre ? Oui, c'est toute l'Écriture qui est signifiée par ce livre : écrite au dehors pour la facilité de son exposition, et au dedans en raison de son sens caché et spirituel <sup>1</sup>.

1. Jo., t. 5, 4.

Dès lors, « comprendre l'histoire », cette histoire dont le contenu est celui même de la Bible, que sera-ce d'autre, en définitive, que d'en dégager progressivement cet unique sens ? Ce sera, par le fait même, y trouver « la pierre précieuse entre toutes, le Christ de Dieu, Logos par lequel, une fois découvert, tout le reste est aisément compris <sup>1</sup> » : joyau de feu, brillant d'un pur éclat au terme de toutes les visées.

Cette simple vue commande chez Origène toute l'interprétation de la Bible. Il n'est pas besoin de rappeler ici qu'il ne méprise aucune des démarches scientifiques dont on avait alors l'idée. Il les pratique lui-même, plus que tout autre. Ses Hexaples sont un monument sans doute inégalé. Il a longuement interrogé les rabbins qui pouvaient lui fournir des éclaircissements, etc. Mais de telles démarches ne sont pour lui qu'humbles travaux d'approche. Mis enfin par sa foi, en face de l'Écriture non pas comme d'un livre ou d'une série de livres, mais *du Livre*, l'exégète devra tout d'abord prendre conscience de son unité. Il devra « s'en approcher comme d'un seul corps, et ne pas déchirer ni rompre les jonctions très constantes et très fermes de sa structure, qui en font un tout harmonieux » ; ce serait « déchirer l'unité de l'esprit qui s'y trouve partout répandu <sup>2</sup> ». Appliquant le mot de l'Apôtre : « spiritualiter spiritualia comparantes », il en mettra méthodiquement en rapports les diverses parties, de façon à la commenter toujours par elle-même <sup>3</sup>. Sinon, conservant leur aspect de multiplicité, les Écritures demeurent irrémédiablement obscures, hérissées de difficultés de toute sorte et d'apparentes contradictions.

1. Matt., t. 10, 8.

2. Jo., t. 10, 13.

3. Exod., h. 1, 2 ; Rom., 1, 9, 2, etc.

« Elles ne reçoivent leur intelligibilité que de leur mutuel rapport, contenant, épars en elles-mêmes, le principe de leur interprétation <sup>1</sup>. »

D'où, en pratique, une série de procédés dont Origène use volontiers, presque systématiquement. Le plus large est celui qui consiste, ainsi que nous l'avons vu, à éclairer l'Ancien Testament par le Nouveau. Mais à l'intérieur même de l'Ancien, un livre en éclaire un autre : tel texte du Lévitique est commenté par tel autre d'Ézéchiel <sup>2</sup>, etc. Les divers passages où figure un même mot sont réunis <sup>3</sup>, les diverses formules à redoublement sont comparées entre elles <sup>4</sup>. Un certain nombre de thèmes sont dégagés : thèmes des pains, des famines, des yeux, des noces, des cantiques, des montées et des descentes <sup>5</sup>... A propos du thème des puits, qui a le don de l'inspirer particulièrement, Origène expose sa méthode : « Je pense, dit-il, qu'il sera convenable de faire des emprunts à d'autres lieux de l'Écriture pour rassembler les mystères des puits, afin que leur comparaison éclaire ce que le présent passage contient d'obscur <sup>6</sup>. » C'est ainsi que toutes les parties du Livre, étant également spirituelles parce qu'étant l'œuvre du même et unique Esprit, se portent les unes les autres, pour concourir à une vaste, riche, profonde et unique signification, à une même intention d'ensemble concernant tout ce que l'homme peut savoir de Dieu et de l'histoire de son salut.

1. *In psalm.* 1, 3.

2. *Levit.*, h. 7, 1-2. Comparaison de tous les passages sur les sorts : *Jos.*, h. 23, 1.

3. *Levit.*, h. 11, 1 ; *Cant. comm.*, 1, 3 (p. 181-182) ; 1. 4 (p. 237), etc.

4. *Capl.*, h. 1, 1 ; cf. *Cant. comm.*, 1, 3 (p. 204).

5. *Levit.*, h. 13, 3 ; *Gen.*, h. 16, 3-4 ; *Jo.*, t. 28, 4 ; *Gen.*, h. 10, 5 ; h. 11, 2 ; h. 12, 1 ; *Cant.*, prol. (p. 80-83) ; *Gen.*, h. 15, 1 et 5-6 ; *Num.*, h. 27, 3-4.

6. *Num.*, h. 12, 1.

Cette méthode nous paraît multiplier l'arbitraire <sup>1</sup>, et du point de vue de l'histoire, on n'en peut juger autrement. Mais peut-être, en un autre sens, est-elle au contraire ce qui nous en sauve. Ou plutôt, l'arbitraire humain qu'elle multiplie en effet ne porte pas préjudice autant qu'on pourrait le craindre, à la valeur du sens divin qu'elle veut dégager. Décevante pour l'historien, elle est souvent féconde pour le croyant. Au fond, ce que recommande Origène, qu'est-ce autre chose qu'un recours au principe appelé, encore d'après un mot de saint Paul, « l'analogie de la foi » ? Il n'est pas sûr que tel passage particulier de l'Écriture ait bien le sens qu'on lui attribue — la plupart du temps, considéré dans son contexte immédiat, comme émanant de tel auteur humain, il n'a pas du tout le sens que lui attribue Origène, — mais si ce sens est vraiment celui de quelque autre passage, s'il résulte, de quelque façon que ce soit, de l'enseignement répandu à travers la Bible, l'interprétation garde néanmoins quelque objectivité : puisque toute l'Écriture, c'est-à-dire toute la révélation divine est une. On fait alors supporter par un texte le sens qu'un autre texte de la même Écriture a fourni. L'Esprit prête à l'Esprit. Tout provient du même trésor.

\* \* \*

Mais si l'unité de l'Écriture lui vient toute de l'Esprit, il s'ensuit une autre conséquence. L'homme qui lit la Bible n'est pas en face d'un livre simplement humain : ce ne sont pas des procédés humains qui peuvent lui en ouvrir l'intelligence. L'esprit qui l'a inspirée au temps de

1. Encore que, scientifiquement conduite, elle se révèle quelquefois féconde : témoin les travaux récents de M. Robert. Mais le procédé d'Origène ne tient aucun compte des contextes ni des lignes de développement historique.

sa rédaction, est aussi celui qui maintenant la fait comprendre. Ou plutôt, il y en a comme une double inspiration : la première, pour ses rédacteurs humains ; la seconde, pour ses lecteurs et interprètes. L'Apôtre Paul ne nous dit-il pas : « Que l'esprit des prophètes soit soumis aux prophètes » ? On ne saurait donc expliquer l'Écriture « autrement que dans le même Esprit qui d'abord en fut l'auteur » ; Lui seul, en fin de compte, « le Paraclet est le véritable exégète <sup>1</sup> ».

Certes, le sens de l'Écriture a été « ouvert » une fois pour toutes par Jésus. Mais chacun de nous est encore aveugle : il faut maintenant que nos yeux soient ouverts <sup>2</sup>. Si l'action du Christ a été nécessaire pour donner à l'Ancien Testament tout son sens, pour nous le faire découvrir la conversion au Christ n'est pas moins indispensable <sup>3</sup>. De même qu'il a créé le sens nouveau de la Loi, ainsi faut-il que nous soyons nous-mêmes recréés en Lui, que soit créé en nous l'Homme nouveau. D'où l'œuvre continuée de l'Esprit dans l'Église, de génération en génération. L'*anima in Ecclesia* bénéficia de sa lumière : soit qu'elle s'essaye à déchiffrer elle-même quelque chose des « dispensations mystiques », soit qu'elle en reçoive simplement l'annonce. Elle sait que les figures de la Loi sont « données à l'Église » <sup>4</sup>. De toute façon, sa lecture n'est point individualiste, toujours guidée qu'elle est par l'« analogie de la foi », elle-même fondée, lorsqu'il y a lieu, sur « la règle vivante que l'Église de Jésus-Christ tient de la tradition des Apôtres <sup>5</sup> ».

Quelle que soit sa part personnelle dans la recherche,

1. *Ezech.*, h. 2, 2 ; *Matt.*, t. 17, 17 ; *Jo.*, t. 32, 18 ; *Exod.*, h. 4, 2 et 5, etc.

2. *Gen.*, h. 7, 6.

3. *Levit.*, h. 13, 2 ; *Exod.*, h. 12, 1.

4. *Exod.*, h. 11, 6.

5. *Pertarch.*, l. 4, 9.

— et l'on sait que dans le cas d'Origène cette part est grande et qu'il en résulte dans le détail des explications souvent bien subjectives, — l'âme « ecclésiastique » croit toujours que l'intelligence de l'Écriture est un don, qu'elle doit se préparer à recevoir. Après avoir expliqué la lettre de son mieux, on implorera donc « la grâce de l'Esprit » pour en pénétrer le mystère <sup>1</sup>. On priera « le Père du Logos » <sup>2</sup>, pour qu'il accorde ce « sens du Christ » qui fut accordé si éminemment à l'Apôtre <sup>3</sup>. On n'oubliera pas non plus qu'ici l'intelligence n'est pas affaire d'habileté d'esprit, mais de pureté de cœur ; on s'éloignera donc « de la vie selon la chair et le sang, afin de devenir digne de recevoir les secrets spirituels <sup>4</sup> ». A mesure que sera ainsi mortifié le *sensus carnis*, croîtra le *sensus spiritus* <sup>5</sup>. Le désir, la faim spirituelle, la recherche laborieuse et quelquefois douloureuse, tourmentée, achèveront de préparer l'âme à recevoir la nourriture que Dieu distribue « en temps opportun <sup>6</sup>... »

Devant l'obscurité du texte, Origène veut qu'on ait une attitude d'humilité <sup>7</sup>. Remarquons — et cette remarque est essentielle — que la foi absolue qu'il professe en un sens spirituel n'entraîne pas une canonisation de ses essais pour en trouver l'intelligence. Tout au contraire. Autant il est ferme sur le principe, autant il hésite volontiers dans les applications. — Plût au ciel qu'en cela tous, dans la suite, eussent observé sa réserve ! — Il cherche à « interpréter de son mieux chaque détail », mais il ne veut

1. *Levit.*, h. 9, 1 ; h. 5, 2, etc.

2. *Gen.*, h. 12, 1 ; *Cant. comm.*, 1. 2 (p. 159), etc.

3. *Jo.*, t. 10, 25 ; *Cant.*, prol., etc.

4. *Cant.*, h. 2 ; *Matt.*, t. 14, 12 ; *Exod.*, h. 8, 2 ; *Levit.*, h. 5, 10.

5. *Exod.*, h. 1, 4 ; *Jo.*, t. 20, 33.

6. *Matt. ser.*, 38 ; *Luc.*, h. 18 et 19 ; *Cant.*, h. 1, 2 ; *C. Cels.*, 1. 7, 30.

7. *In psalm.*, præf.

pas se séparer des « chrétiens prudents et modestes » qui avouent leur ignorance <sup>1</sup>. Il ne prétend pas attribuer à Dieu tout ce qu'il propose à ses auditeurs <sup>2</sup>. Loin de croire que tout cela vienne, tel quel, de l'Esprit Saint, et loin de vouloir l'imposer, il fait des essais, des ébauches ; il avance une explication, puis une autre, également recevable ou même meilleure ; il émet des hypothèses, pour voir si elles réussiront ; il s'en remet à l'avis d'autres, mieux inspirés peut-être <sup>3</sup>. Tout au plus dira-t-il, quand il lui semble avoir rencontré quelque pensée heureuse : « Je ne crois pas que cette interprétation sera méprisée par ceux qui y réfléchiront avec attention <sup>4</sup> », ou encore : « Elle n'est point contraire à l'intention de l'Esprit de Dieu <sup>5</sup> ». Les formules de modestie qu'il multiplie ne sont pas seulement des formules <sup>6</sup>. Elles expriment d'ailleurs plus qu'une modestie individuelle : la persuasion que l'homme, même assisté de l'Esprit, ne peut guère que tâtonner en surface. Puisque l'exégèse porte forcément sur des textes particuliers, et puisqu'elle est aussi forcément l'œuvre d'individus particuliers, de membres de l'Église parmi beaucoup d'autres, il est impossible d'assurer qu'elle découvre, en son authenticité et surtout en sa plénitude, le Sens divin. Car ce Sens porte, comme on l'a vu, sur toute l'Écriture, et d'autre part l'Esprit le communique à toute l'Assemblée des fidèles.

1. *Periarch.*, 1. 4, 9.

2. *Levit.*, h. 5, 6.

3. *Gen.*, h. 5, 5 ; *Jos.*, 25, 3 ; *Matt.*, t. 10, 2 ; *Levit.*, h. 6, 3, etc.

4. *Sur la prière*, c. 26, 3.

5. *C. Cels.*, 1. 7, 29.

6. « Puto quod intelligi possit », « convenienter haec referuntur », « videamus tamen si forte hoc modo poterit explanari », « ut possimus sensum haud procul a veritate captare », « aliquas vobis ad intelligendum occasiones conquirere atque in medium proferre temptabimus », etc. Cf. le Prologue au commentaire de la Genèse, cité par PAMPHILE (P. G. 17, 543).

Peut-être pourrions-nous traduire le sentiment d'Origène en disant qu'il en est de sa méthode symbolique un peu comme de la méthode dialectique à laquelle sont attachés certains de nos philosophes. On croit à la nature symbolique de la réalité perceptible (qu'il s'agisse du cosmos ou de l'histoire), comme on croit à la structure dialectique de l'être ou de la pensée. Mais on sait bien qu'on ne la retrouvera jamais que du dehors, par fragments, d'une manière approximative, grâce à des procédés artificiels et par une sorte de divination qui n'est point infallible. On sait que les résultats seront pauvres et les démarches maladroites. Un Origène ne confond pas plus ses interprétations personnelles avec le Sens de l'Écriture, qu'un Hamelin, par exemple, ne confond sa thèse de doctorat avec la Pensée elle-même. Hamelin prend soin d'écartier d'avance toute objection qu'on pourrait faire contre le principe de sa méthode au nom des applications forcément déficientes qu'il en tente au cours de son travail<sup>1</sup>. Ainsi fait Origène. Ses exégèses ne sont point à ses yeux l'intelligence même de l'Écriture : elles sont seulement, dit-il, *intelligentiae spiritualis exercitia* <sup>2</sup>.

Ces remarques nous le montrent une fois de plus, et par un autre biais : face à ces poèmes allégoriques que sont pour une si grande part les Homélie d'Origène et tant d'autres ouvrages de l'antiquité chrétienne, il ne faudrait pas trop nous hâter de parler de naïveté. Ces Pères, ces docteurs de l'Église, qui jugeaient avec beaucoup de clairvoyance l'arbitraire des allégorismes païens, n'étaient pas dupes eux-mêmes de leurs propres procédés. Si le détail de

1. Cf. HAMELIN, *Essai sur les éléments principaux de la représentation*, 2<sup>e</sup> éd., p. 10. *Periarchôn*, 1. 4, 2, 2.

2. *Rom.*, 1. 9, 1.

17. *Origène*.

leurs exégèses paraît tellement fantaisiste, c'est que là n'était point pour eux l'essentiel. Usant librement de l'« analogie de la foi », leurs démarches, pour nous déconcertantes, se justifiaient à leurs yeux par quelques principes bien fondés. Voulant saisir autant qu'il était possible dans toute sa plénitude et dans toute sa force concrète la grande idée de l'articulation du Nouveau Testament sur l'Ancien, — idée qui traduit à coup sûr un fait réel et prodigieux, et qui fut, rappelons-le encore, celle de toute l'Église dès le début, — ils l'incarnèrent comme ils purent, avec les ressources de la culture et de l'esprit de leur époque, dans les mille correspondances qu'ils trouvaient ou qu'ils imaginaient entre mille détails de ces deux Testaments. Leur inlassable ingéniosité s'explique par ce grand désir. Elle met en œuvre les procédés de leur milieu, mais elle-même est au service d'une Idée originale, toute chrétienne. Idée aussi objective que le Fait chrétien sur lequel elle est fondée. Et ces procédés mêmes, si on les réduit à leur essence, n'ont-ils pas après tout quelque chose de naturel et de constant ? Lorsqu'on se trouve avoir affaire à quelque idée riche et vaste, il semble bien en effet que la seule manière qu'on ait de se la rendre concrète, d'en prendre une possession efficace, de l'empêcher de devenir, faute d'intuition, simple généralité banale, ce soit de l'incarner ainsi dans une infinité de détails, dont aucun n'aura sans doute sa force ni sa solidité, mais qui tous seront à leur manière plus ou moins vrais en tant que, plus ou moins heureusement, ils l'expriment. Il ne s'agira donc pas de les juger en eux-mêmes, mais de considérer leur valeur de signes<sup>1</sup>. Car au fond, c'est toujours la même idée, simple quoique riche, qui sera

1. Cf. *Gen.*, h. 9, 1.

ainsi rendue présente, et c'est pourquoi, au fond, tout ne sera point simplement arbitraire.

C'est là du moins ce que pensait à peu près Origène, si nous en croyons ce que nous dit encore son disciple Pamphyle :

Dans ses recherches, Origène procède avec une grande humilité et crainte de Dieu. Il reconnaît que ses explications ne sont point infaillibles. Il n'a d'ailleurs pas l'intention de fixer quoi que ce soit définitivement. Il scrute simplement l'Écriture et il en cherche le vrai sens, sans prétendre le saisir parfaitement dans toute sa pureté. Il avoue qu'en bien des cas il ne fait que suivre une certaine intuition, qui ne lui fournit aucune certitude quant à la perfection du résultat. D'autres fois, nous le voyons confesser ses doutes. Quand il ne voit pas la solution, il ne rougit pas de le dire. Il veut qu'on se range à l'avis de ceux qui ont pu trouver mieux que lui. Parfois il donnait plusieurs interprétations d'un même texte, car il écrivait tout ce que lui suggérait sa recherche, mais c'était avec une grande révérence, sachant bien qu'il s'agissait de la Sainte Écriture, qu'il recommandait au lecteur de vérifier ses dires. Sans aucun doute, il savait que ses opinions n'étaient pas également vraisemblables ou certaines, car il y a dans l'Écriture trop de mystères<sup>1</sup>...

« Trop de mystères »... Plus que leur nombre, ce qui nous accable est leur profondeur. Aussi n'est-ce pas seulement l'homme ayant nom Origène, mais tout homme en la condition terrestre qui doit se déclarer défaillant. Seul « Dieu parle bien de Dieu » : seul il comprend bien sa Parole. Nourris du pain de la divine Sagesse, les élus participeront un jour à cette sublime intelligence : on peut définir la vie éternelle comme une contemplation parfaite de l'Écriture, — du Logos. Alors nous compren-

1. PAMPHYLE, *Apologie d'Origène* (P. G. 17, 543).

drons à fond ce que signifiait Israël, et cette diversité des nations, et ces douze tribus, et tout cet ordre sacerdotal ; alors nous verrons dans leur « vérité » tous ces sacrifices et ces purifications ; alors nous pénétrerons la « raison » de tout <sup>1</sup>. Car nous serons avec le Christ <sup>2</sup>. Mais que nous en sommes loin ! Lorsqu'il fut ravi au troisième ciel, Paul a vu ces mystères, il a contemplé la Jérusalem céleste en toute sa gloire. Mais il lui fut impossible de nous la décrire, quoiqu'il ait pu en entretenir quelques-uns de ses disciples, qui ne « marchaient plus selon l'homme <sup>3</sup> ». C'est que nous ne pouvons encore, en ce premier printemps de nos facultés spirituelles, que produire « un germe d'intelligence <sup>4</sup> ». Ou, si l'on veut, Dieu nous en distribue la manne : mais ce nom même de manne est instructif. Il signifie en effet : « qu'est-ce que cela ? » Invitation à la recherche, — et c'est la première leçon qu'Origène en tire, — mais aussi, sans doute, avertissement que nous resterons toujours sur notre faim. La condition terrestre est cherchante, comme elle est itinérante <sup>5</sup>. Nous sommes toujours au temps de l'Exode. Quand le peuple de Dieu sortit d'Égypte, il eut successivement trois nourritures : d'abord la pâte non levée dont il avait fait provision : c'est le maigre bagage de nos connaissances naturelles, qui ne peut nous mener loin ; puis cette manne, qui nous soutient dans notre marche sans jamais nous satisfaire ; mais ce n'est pas avant d'être entrés dans la Terre promise que nous mangerons du fruit de la palme <sup>6</sup>...

1. *Periarch.*, l. 2, 11, 5 ; cf. *Num.*, h. 26, 3.

2. *In I<sup>re</sup> Thess.* (P. G. 14, 1302-4).

3. *Jos.*, h. 23, 4.

4. *Cant. comm.*, l. 4 (p. 226).

5. *Exod.*, h. 7, 5.

6. *Jos.*, h. 6, 1. Cf. *Exod.*, h. 9, 6 : « Nous ne pourrions nous rassasier de contempler toutes les Écritures... »

D'une autre façon encore il nous faut imiter les Hébreux au désert, qui couchaient sous la tente. La tente est l'abri de ceux qui sont toujours en route, ne trouvant point de terme à leur course. Y a-t-il une limite à la Sagesse de Dieu ? Plus on la scrute, plus elle apparaît insondable. La contemplation de ses mystères n'est jamais pour nous qu'une tente, où l'âme se repose un peu ; mais bientôt elle est provoquée à chercher plus loin, à s'enfoncer plus encore <sup>1</sup>... Le temps n'est pas venu d'entrer dans la Maison du Seigneur. Notre connaissance est toujours partielle et précaire. Sans doute nous pouvons dire, à la suite de saint Paul : « Nous avons le sens du Christ », qui nous permet d'interpréter spirituellement toutes choses <sup>2</sup>. Mais dans quelle faible mesure encore ! C'est seulement après six jours que Jésus conduisit ses disciples sur la montagne où il devait se transfigurer devant eux : après les six jours longs et pleins de ce monde visible <sup>3</sup>. De même, lorsqu'il expira, « le voile du temple fut déchiré en deux, du haut jusqu'en bas », et depuis lors nous pouvons voir les mystères qui s'y cachaient ; mais un second voile demeure tendu, qui protège le saint des saints <sup>4</sup>. Le fond des Écritures nous échappe. Ce que nous en expliquons, c'est « pour ne pas nous livrer au silence par désespoir <sup>5</sup> ». Nous indiquons une direction de recherche, nous ouvrons une « route », un « sentier » plutôt. On en revient toujours à la même constatation, conclusion obligée de tous nos paragraphes : l'Écriture n'est vraiment comprise, autant qu'il nous est donné de la comprendre,

1. *Num.*, h. 17, 4.

2. *Jo.*, t. 10, 25.

3. *Matt. comm.*, t. 12, 36.

4. *Matt. ser.*, 138. La pleine contemplation des Écritures sera l'occupation de l'autre vie : *Exod.*, 4. 11, 6.

5. *Exod.*, h. 4, 5.

que dans un perpétuel effort de transcendance, dans un « vol <sup>1</sup> », dans un mouvement jamais achevé d'*anagogie*.

\* \*

Eugène de Faye a écrit que l'allégorisme origénien était une méthode d'interprétation biblique, mais non une méthode de pensée <sup>2</sup>. L'assertion nous paraît inexacte. Elle méconnaît précisément la place de l'Écriture et de son interprétation dans la pensée d'Origène. Déjà, sans quitter le terrain scripturaire, nous avons dû élargir à sa suite nos perspectives jusqu'à y faire entrer tout le mystère chrétien, toute la connaissance religieuse. L'objet de l'Écriture est trop vaste en même temps que trop profond pour ne pas engager dans son examen, avec toute une mystique, presque toute une philosophie, et le rythme de la pensée qui la scrute est en fin de compte le rythme de la pensée totale. Aussi bien la doctrine origénienne du sens spirituel ne trouve-t-elle son fondement dernier qu'en se généralisant encore. Elle n'est pas restreinte au Livre sacré, mais elle s'étend à l'âme humaine et à tout l'univers. L'Écriture, l'âme, l'univers : trois pièces d'un même ensemble, exigeant de notre part la même attitude foncière, pour nous conduire jusqu'à Dieu.

Il y a d'abord entre l'Écriture et l'âme une connaturalité. Toutes deux sont une fontaine d'eau vive, — et de la même eau vive. Toutes deux recèlent au fond de soi le même mystère. Aussi l'expérience de l'une est-elle en accord préalable avec la doctrine de l'autre, celle-ci étant propre à exprimer celle-là et se retrouvant en elle. Ce que nous appelons dans l'Écriture sens spirituel, dans l'âme nous le nommons image de Dieu. — Les paroles inspirées

1. *Exod.*, h. 9, 2 ; *Cant. comm.*, l. 3 (p. 173).  
2. *Origène*, t. 2, p. 221.

ne sont-elles pas d'ailleurs gravées, comme l'âme humaine, « à l'image du grand Roi <sup>1</sup> » ? Image et sens qui sont également rendus visibles et comme actualisés par le Christ, plus exactement, qui sont constitués par lui. L'âme fidèle est comme une armoire où sont rangées les divines paroles, elle est la véritable bibliothèque des Livres saints <sup>2</sup>.

L'âme et l'Écriture, symbolisant entre elles, s'éclairent donc mutuellement. De l'une aussi bien que de l'autre il serait dommageable de négliger l'étude <sup>3</sup>. Si j'ai besoin de l'Écriture pour me comprendre, je comprends aussi l'Écriture lorsque je la lis en moi-même. Qu'on n'objecte point à Origène qu'une telle méthode est bien subjective. Elle ne veut point ouvrir les inventions du sens propre. Mais il est légitime que je trouve en moi, sous l'action de la Parole, le sens de cette Parole qui m'explique moi-même. Ce que, à propos de la Bible, je tire de moi, pourvu que ce soit bien en effet du fond de moi-même, je le tire de la Bible aussi ; puisque l'Écriture et mon âme ont même structure, ou plutôt même « inspiration » ; puisqu'un même souffle divin les a fait naître et qu'une même face divine y luit ; puisqu'en l'une comme en l'autre la même Parole substantielle retentit ; — puisqu'un même Logos les anime. L'Écriture est le signe qui normalement me révèle mon âme ; mais la réciproque a encore sa vérité. L'une sert à l'autre de réactif. Toutes les fois que je suis fidèle à l'Esprit de Dieu dans l'interprétation des Écritures, mon interprétation est valable <sup>4</sup>. Toutes les fois que je creuse mon puits, sans cesse obstrué par les Philistins, c'est le puits des Écritures que je nettoie. A l'eau

1. *Jo.*, t. 19, 2.  
2. *Gen.*, h. 2, 6 ; cf. *Rom.*, l. 9, 41.  
3. *Cant. comm.*, l. 2 (p. 342-343).  
4. *Ezech.*, h. 2, 2.

jaillissant de l'un, l'eau jaillissant de l'autre répondra <sup>1</sup>.

Ainsi encore de deux lyres accordées : qu'on touche l'une, et l'autre vibre.

« Puisons, dit Origène, aux puits de l'Écriture. » Et il ajoute :

Tentons aussi de faire ce que nous recommande la Sagesse en disant : « Bois des eaux de tes fontaines et de tes puits, et que ta fontaine t'appartienne en propre » (Prov., 5, 15).

Tente donc, mon auditeur, toi aussi, d'avoir ton propre puits et ta propre fontaine, pour que toi aussi, lorsque tu prendras le livre des Écritures, tu te mettes à tirer de ton propre fonds quelque intelligence ; et, selon la doctrine que tu as reçue dans l'Église, tente de boire, toi aussi, à la fontaine de ton esprit.

Il y a en toi une nature d'eau vive, il y a des veines intarissables et des courants d'irrigation, les veines et les courants du sens raisonnable, — si toutefois ils ne sont pas obstrués de terre et de décombres. Mais emploie-toi à creuser ta terre et à la nettoyer des ordures, c'est-à-dire à repousser la paresse et à secouer la torpeur du cœur. Écoute en effet ce que dit l'Écriture : « Pique-toi l'œil, et il en coulera des larmes ; pique-toi le cœur, et il en sortira de l'intelligence » (Eccli., 22, 19). Purifie donc, toi aussi, ton esprit, pour qu'un jour vienne où tu boiras de tes propres fontaines et où tu puiseras de l'eau vive dans tes puits. Car si tu as reçu le Verbe de Dieu en toi, si tu as reçu de Jésus l'eau vive avec fidélité, en toi s'ouvrira une fontaine d'eau jaillissant pour la vie éternelle <sup>2</sup>.

Il faut généraliser davantage. Après l'âme, c'est l'univers entier qui doit faire l'objet d'une lecture spirituelle. C'est que, là encore, il y a identité foncière : « Entre l'histoire de la Providence que raconte l'Écriture et son œuvre

1. *Gen.*, h. 13, 3-4.

2. *Gen.*, h. 12, 5. Doctrine et pratiques analogues dans saint Jean de la Croix ; cf. F. PALIARD, *L'âme de saint Jean de la Croix*, dans *Saint Jean de la Croix et la pensée contemporaine*, p. 24.

que nous avons sous les yeux, l'accord est parfait... Qu'on lise l'Écriture ou la hiérarchie intelligente des créatures, on voit briller la même Lumière du Verbe <sup>1</sup>. » L'Écriture est comme un autre monde, construit sur le modèle du premier, et si « elle est un composé de choses visibles et invisibles », c'est que celui-ci l'est aussi <sup>2</sup>. L'Apôtre Paul ne nous dit-il pas que « cette position terrestre contient certains types des réalités célestes, en sorte que, à partir des choses d'en bas, nous puissions monter aux choses d'en haut, et par le moyen de ce que nous voyons sur terre, percevoir et comprendre ce qui se trouve dans les cieux <sup>3</sup> ? » Ne nous enseigne-t-il pas que la créature visible révèle les choses invisibles, et qu'on peut s'élever de là jusqu'à la Puissance éternelle et à la Divinité <sup>4</sup> ? « Un certain art de sagesse analogue » a présidé d'une part à la création du monde et d'autre part à la rédaction de l'Écriture : chaque objet sensible, comme chaque lettre du texte « a quelque trait de ressemblance qui le fait correspondre à quelque réalité invisible. » Partout brillent les mêmes « logoi », rayons de la même lumière émanée du Logos. Mais pour les discerner, il faut savoir lever les yeux :

Nul homme adonné aux passions, enfoncé dans la chair et tout mêlé aux choses matérielles, n'observe le commandement du Seigneur : Levez les yeux. Aussi un tel homme n'est-il point capable de voir les champs, même s'ils sont déjà blancs, prêts pour la moisson. Aucun homme adonné aux œuvres de la chair n'a levé les yeux...

Or les champs sont déjà prêts, blancs pour la moisson,

1. CADJOU, *Introduction au système d'Origène*, p. 18. Cf. BIGG, *The Christian Platonists of Alexandria*, 2<sup>e</sup> éd., p. 172.

2. *Levit.*, h. 5, 1.

3. *Cant. comm.*, l. 3 (p. 207).

4. *C. Cels.*, 1. 7, 46 (cf. *Rom.*, 1, 20 et *2<sup>e</sup> Cor.*, 4, 13).

lorsque le Logos de Dieu est là, ouvrant et éclairant tous les champs de l'Écriture, qui est pleine de sa présence. Peut-être aussi toutes les choses, jusqu'au ciel et à ce qu'il contient, sont-elles des champs déjà blancs, prêts pour la moisson, — pour ceux qui lèvent les yeux. A ceux-là, le « logos » de chaque chose se manifeste...

« Levez les yeux et voyez les champs, déjà blancs pour la moisson. » Le Logos, présent à ses disciples, avertit ceux qui l'écoutent de lever les yeux sur les champs de l'Écriture et sur les champs du Logos qui est en chaque être, afin de voir la blancheur et la splendeur de la lumière de la vérité, partout répandue...<sup>1</sup>

La tradition augustinienne complétera cette doctrine, en précisant le rôle que joue la Bible, « cet autre monde », donné par miséricorde à l'homme pécheur pour l'aider à retrouver le sens du monde, « ce premier livre<sup>2</sup> ». Mais déjà chez Origène, l'idée de l'intelligence de l'Écriture s'achève dans celle d'un symbolisme universel, qui lui fournit son cadre et comme sa dernière justification. Si Dieu est l'auteur des moindres détails de rédaction de l'Écriture, c'est qu'il est l'auteur non seulement des grands astres, mais des moindres détails de l'univers. S'il y a dans l'Écriture des obscurités que nous ne pouvons vaincre, c'est qu'il y a dans la création des choses dont la finalité nous échappe. Tout dans l'Écriture, et jusqu'à la moindre lettre, porte l'empreinte de la Sagesse divine, parce que tout porte cette empreinte dans l'univers, et celui qui a une fois admis que les Livres saints sont l'œuvre du Créateur du monde, doit s'enquérir de leur sens de la même manière qu'il cherche la « raison » de toutes les choses créées<sup>3</sup>. Dans ce double symbolisme,

1. *Jo.*, t. 13, 42.

2. Cf. Augustin, *In ps.* 8, 8 ; *in ps.* 103, s. 1, 8 ; *De Trin.*, l. 2, 1 ; *Confess.* 1, 13, 18 et 49, etc.

3. *Sel. in psalmos*, ps. 1, 4.

ginalité — se mêle aux vues de la foi<sup>1</sup>, il semble tout d'abord que les rapports du sensible à l'intelligible, ou de la lettre à l'esprit, soient conçus un peu mécaniquement, le monde terrestre et le monde céleste se correspondant pour ainsi dire pièce à pièce. Le « logos » qui est au cœur de chaque objet ne conduit-il pas chaque fois l'intelligence à quelque réalité transcendante distincte<sup>2</sup> ? Paul, ravi au troisième ciel, n'y a-t-il pas contemplé toutes les villes de la véritable Terre sainte ? N'a-t-il pas vu Jérusalem, et Sion, et Bethléem, et Hébron, et toutes les autres<sup>3</sup> ?... — Mais ce n'est là qu'apparence, manière encore imagée de parler. Le spiritualisme origénien n'est point si matériel. Son mysticisme des « logoi » s'efface devant un mysticisme du Logos, — lequel ne constitue peut-être encore lui-même qu'un parvis<sup>4</sup>. Il ne s'évanouit pas pour autant tout entier dans l'ineffable. Car le Logos s'est fait chair et il brille en Jésus. A qui veut comprendre l'Écriture et déchiffrer le sens de l'univers, par delà toute spéculation rationnelle et toute contemplation transcendante, une autre méthode s'impose, simple et « raisonnable », incessamment recommandée : chercher Jésus<sup>5</sup>, servir Jésus<sup>6</sup>, suivre le Logos en suivant Jésus<sup>7</sup>. où le platonisme alexandrin — assimilé sans grande ori-

1. *C. Cels.*, l. 7, 31. A cet aspect de la pensée d'Origène pourrait s'appliquer ce qu'écrivait récemment le R. P. BOUYER de « la sagesse de Clément, qui marie si heureusement, voire trop heureusement, le Logos de la révélation chrétienne aux logoi de la contemplation hellénistique. » *Le renouveau des études patristiques*. Vie intellectuelle, février 1958, p. 10.

2. Proclus écrira, *Sur l'art hiératique des Grecs* : « On peut voir sur la terre des soleils, des lunes dans une condition terrestre, et dans le ciel, dans une condition céleste, toutes les plantes, les pierres, les animaux vivant spirituellement... » (Tr. BREMOND, *Rech. de sc. rel.*, 1933, p. 131).

3. *Jos.*, h. 23, 4.

4. Cf. *Jo.*, t. 13, 3.

5. Cf. *Jo.*, t. 32, 19 ; t. 19, 3 ; etc.

6. *Rom.*, l. 6, 11 ; cf. *Judic.*, h. 2, 1 ; etc.

7. Cf. *Jo.*, t. 32, 19. *Exhort. au martyre*, 13 (BARDY, p. 222).

# ORIGÈNE

## HOMÉLIES SUR L'EXODE

### I

1. Chaque parole de la divine Écriture <sup>1</sup> est semblable à une semence dont la nature est de se multiplier et de se répandre selon son espèce, une fois jetée en terre et remontée en épi. Le rendement sera d'autant plus riche qu'elle aura reçu les soins d'un agriculteur expérimenté et bénéficié d'un sol généreux. C'est ainsi que grâce à une culture vigilante, une graine minuscule « comme la graine de moutarde qui est la plus petite de toutes les semences, dépasse toutes les plantes et devient un grand arbre, dans les branches duquel les oiseaux du ciel viennent habiter. » Ainsi en est-il de la parole qu'on vient de nous lire dans le livre sacré. Au premier abord elle semble maigre et petite, mais si elle rencontre un jardinier expert et diligent qui la cultive et la traite spirituellement, aussitôt elle prend la taille d'un arbre et s'étale en branches et en ramures. « Les dialecticiens et les rhéteurs de ce monde » peuvent venir : comme les oiseaux du ciel

Mt. XIII,  
31-32.

1 Cor., I,  
20.

1. Le lecteur se rappellera toujours ce qui est dit dans l'introduction aux *Homélies sur la Genèse*, sur le caractère peu sûr des traductions dues à Rufin. Sans doute n'y a-t-il pas lieu, au moins pour les homélies, d'en soupçonner habituellement la fidélité ; mais celle-ci n'est guère littéraire. C'est ce qui nous a empêchés de pousser en bien des cas les remarques de vocabulaire.

avec leurs ailes légères, c'est-à-dire avec l'éclat sonore des mots, ils se livrent à des spéculations hautes et difficiles; prisonniers de leurs raisonnements, ils voudraient habiter dans ces branches, qui ne sont pas matière à éloquence mais principe de vie.

Quelle leçon tirerons-nous à notre tour de ce qu'on vient de nous lire? Si le Seigneur daignait m'accorder l'art de la culture spirituelle, s'il me donnait l'habileté d'un bon laboureur, une seule de ces paroles suffirait à couvrir une telle surface, — si toutefois votre patience me le permettait — qu'un jour nous suffirait à peine pour l'expliquer. Nous essaierons tout de même d'en dire quelque chose, selon la mesure de nos forces, même s'il nous est impossible de tout expliquer et à vous de tout entendre. Reconnaître qu'une telle connaissance est au-dessus de nos forces, n'est déjà pas, je crois, faire preuve de peu d'esprit. Voyons donc ce que contient ce début de l'Exode. Aussi brièvement que possible, cherchons à en tirer de quoi édifier notre auditoire<sup>1</sup>. De votre côté, aidez-nous de vos prières, afin que la Parole de Dieu nous assiste et qu'elle daigne guider notre discours.

2. « Voici les noms des fils d'Israël qui entrèrent en Égypte avec leur père, chacun avec toute sa maison : Ruben, Siméon, Lévi, Juda », et les autres pa-

1. On aura présent à l'esprit ce but d'édification, si l'on veut comprendre le genre de ces homélies et leur mode d'exégèse. Origène est persuadé que ce but est celui même du livre qu'il commente. D'où certaines formules, dont nous avons expliqué le raccourci dans l'introduction aux homélies sur la Genèse. Voir infra, n. 5 : « N'allons pas croire que les livres divins nous racontent l'histoire des Égyptiens », ou hom. 2, n. 3 : « Ne croyez pas que ce soient là de vieilles fables... » Parlant de la sorte, Origène ne pouvait prévoir qu'un jour des lecteurs mal avertis lui feraient nier la réalité historique du récit de l'Exode. *Securus loquebatur...*

triarches. « Or Joseph se trouvait en Égypte. Le total des âmes nées de Jacob s'élevait à soixante-quinze. » Il y a là, si l'on y prête attention, un mystère semblable à celui dont parle le prophète quand il dit : « Mon peuple est descendu en Égypte pour y habiter, et il a été emmené de force en Assyrie. » En confrontant ces textes entre eux, en consultant aussi les commentaires tant des anciens que des modernes et les nôtres propres, nous pourrions comprendre ce que signifie l'Égypte<sup>1</sup> où le peuple de Dieu descendit, moins

1. Le « mystère de l'Égypte » est le mystère de « ce monde », lieu de notre captivité spirituelle. Le thème est fréquent chez Origène : *In Gen.*, h. 15, 5 (DOUTRELEAU, p. 244) ; *in Exod.*, h. 2, 1 ; h. 3, 3 in fine ; h. 7, 2 ; h. 8, 1 ; *In Num.*, h. 2, 1 ; h. 17, 3 ; *In Soc.*, h. 1, 7 ; etc. Déjà chez CLÉMENT, *Strom.*, 1, 5, 30 ; 2, 18, 88. Cf. PHILON, *Quis rerum div. haer.*, 60, etc. Le chène fut vite traditionnel dans l'Église, puisqu'Irénée déjà s'appuie sur les dîres d'un ancien pour déclarer, *Adv. Haereses*, 4, 47 : « Tout ce départ d'Égypte du peuple élu fut disposé par Dieu comme figure et image du départ de l'Église, qui devait sortir de la Gentilité, etc. » (Harvey, t. 2, p. 251). Un tel symbolisme était préparé par la croyance juive traditionnelle. Car, pour les Israélites pieux, « l'Égypte n'était pas un ennemi quelconque. C'était la terre des magiciens et des idoles, c'est-à-dire le pays où Satan régnait ou vertement. Il avait conclu avec l'Égyptien, pensait-on, un véritable pacte. L'alliance démoniaque conférait au pays de Mizraïm l'extraordinaire réussite matérielle de ses habitants, mais non sans les assujettir étroitement à la rébellion diabolique contre le vrai Dieu. Aussi l'esclavage où l'Égypte retenait Israël n'était-il pas seulement un malheur, mais une souillure. Par l'appartenance au peuple infidèle, à laquelle, jusqu'à l'envoi de Moïse, Israël s'était résigné, et par l'asservissement à l'idolâtrie et à la magie qui en avait découlé, les fils de Jacob s'étaient aliéné leur Dieu. » LOUIS BOUYER, *Le mystère pascal* (1946), p. 108-109. Cf. AMBROISE, *De Abr.*, 2, 13 ; DIDYME, *De Trinitate*, 2, 14 ; ZÉNON de VÉRONE, tract. 1 ; GRÉGOIRE D'ELVIKE, tract. 7 ; saint CYRILLE D'ALEXANDRIE, *Commentaire sur Isaïe*, I, 1, 2 (P. A. 70, 77). (Cf. DÖLGER, *Sol salutis*, 2<sup>e</sup> éd., 1925, p. 220.) — A l'inverse : *Asclepius*, n° 24 (NOCK-FESTUGIÈRE, p. 326).

La typologie de l'Exode est la plus classique et la plus fermée de tout l'Ancien Testament dans notre tradition liturgique et littéraire chrétienne. Les premiers auteurs en sont, pour ne pas remonter aux antécédents juifs, saint Paul et saint Jean. Dans ces homélies d'Origène, dont l'objet est plus moral que dogmatique, tous les traits n'en sont pas accusés. Au reste, des passages de première importance au point de vue typologique n'y sont pas commentés. Cf. Jean DANIELOU, *Traversée de la mer rouge et baptême aux premiers siècles*, Recherches de science religieuse, 1946, p. 482-430.

pour l'habiter que pour la cultiver, et ce que sont les Assyriens qui les déportèrent de force. Ensuite on notera le nombre et la suite des patriarches, les noms des maisons et des familles dont il est dit qu'elles entrèrent avec Jacob leur père en Égypte : « Ruben avec toute sa maison, Lévi avec toute sa maison », et ainsi des autres. « Or Joseph était en Égypte », il s'y maria, et, bien qu'il y fût enseveli, on le compte au nombre des patriarches. Si de tout cela nous voulons trouver le sens spirituel en suivant la pensée de l'Apôtre, nous remarquerons que celui-ci met Israël

<sup>1</sup> Cor., X, 18. à part et qu'en affirmant l'existence d'un « Israël selon la chair », il nous insinue sans doute possible qu'il en est un autre, selon l'esprit ; et si nous scrutons en outre une parole du Seigneur qui désigne ce dernier : « Voici un vrai Israélite, en qui n'est point de duplicité » ( donnant à entendre qu'il y a de vrais

Jo., I, 47. Israélites et d'autres qui ne le sont pas), nous parviendrons peut-être, mettant en rapport les choses spirituelles et confrontant les choses anciennes et les nouvelles, à comprendre le mystère de l'Égypte et la descente des patriarches en ce pays. Nous contemplerons les différences entre tribus | nous verrons en quoi se distinguait la tribu de Lévi, pour que les prêtres du Seigneur et les ministres du culte fussent choisis dans son sein ; quelle marque particulière le Seigneur aperçut dans la tribu de Juda, qui lui valut de fournir les rois et les princes, et, privilège qui l'emporte sur tout, pour que ce fût d'elle que notre Seigneur et Sauveur naquit selon la chair. Faut-il attribuer ces privilèges aux mérites des ancêtres, Juda,

Lévi, ou tout autre qui transmet son nom à une tribu ? J'incline en ce sens, à cause de ce qu'écrivit Jean dans l'Apocalypse de ce peuple qui crut au Christ : « Ils <sup>Apoc., VII, 5.</sup> sont douze mille hommes de la tribu de Ruben, douze mille de la tribu de Siméon », et de même de chaque tribu ; faisant un total de « cent quarante quatre mille », qui ne se sont pas souillés avec les femmes mais sont demeurés vierges. Certes, ce ne peut être une supposition arbitraire, que ces paroles se rapportent aux tribus juives, Siméon, Lévi et les autres, qui descendent de Jacob. A quels pères faut-il donc rapporter ce nombre de vierges, nombre si égal, si plein, si harmonieux, qu'aucun n'est inférieur ou supérieur à l'autre <sup>1</sup> ? Je n'ose pousser plus avant mes recherches, et je n'avance pas jusqu'ici sans hésitation. Cependant, à ceux qui sont capables d'un regard plus profond, l'Apôtre fait une suggestion quand il dit : « C'est pourquoi je fléchis les genoux <sup>Eph., III, 14-15.</sup> en présence du Père de notre Seigneur Jésus-Christ, de qui toute paternité tire son nom au ciel et sur terre ». Pas de difficulté pour les paternités de la terre : sous le vocable de « toute paternité » sont compris les ancêtres des tribus ou des maisons, ceux auxquels se rattache la lignée des générations. Mais pour ce qu'il dit du ciel, comment on y est père et de quel genre de paternité, quelle sorte de postérité fait une paternité céleste, celui-là seul peut le savoir « à qui appartiennent les cieus des cieus et qui a donné <sup>Ps., CXIII, 24.</sup> la terre aux enfants des hommes ».

1. Cf. *Scholia in Apoc.*, 31 (HARNACK, T. U., 38, 3, p. 38).

17. Origène.

3. Les patriarches descendirent donc en Égypte, « Ruben, Siméon, Lévi, chacun avec toute sa maison ». Comment pouvait-on dire qu'ils « entrèrent en Égypte avec toute leur maison » ? La suite nous apprend que « toutes les âmes qui entrèrent avec Jacob étaient au nombre de soixante-quinze ». Par cet emploi du mot d' « âmes », le texte prophétique avait déjà presque dévoilé le mystère partout répandu, montrant qu'il ne s'agit pas ici des corps, mais des âmes. Cependant, un voile demeure encore. Car on emploie couramment le terme d' « âmes » pour désigner les hommes. « Soixante-quinze âmes descendirent donc avec Jacob en Égypte. » Ce sont là les âmes qu'a engendrées Jacob. Or je ne pense pas que n'importe qui puisse engendrer une âme, à moins d'être à la mesure de

1 Cor., IV, 15. celui qui disait : « Même si vous avez plusieurs milliers de pédagogues dans le Christ, vous n'avez pas plusieurs pères ; car c'est moi qui vous ai engendrés dans le Christ par l'Évangile. » Tels sont ceux qui engendrent des âmes et les mettent au monde, comme

Gal., IV, 19. l'Apôtre dit encore ailleurs : « Mes petits enfants, que j'enfante à nouveau jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous ». Les autres ne peuvent pas ou ne veulent pas se charger d'une telle génération. Au

Gen. II, 23. commencement du monde, que dit Adam ? « Voici l'os de mes os et la chair de ma chair. » Il n'ajoute pas : « l'âme de mon âme ». Je voudrais que tu me dises, Adam, puisque tu as reconnu l'os de tes os et senti la chair de ta chair, pourquoi tu n'as pas compris que l'âme aussi procédait de ton âme ? Si tu as donné tout ce qu'il y avait en toi, pourquoi ne

pas mentionner avec le reste l'âme, qui est la partie la meilleure de tout l'homme ? Mais Adam donne ainsi une indication à ceux qui réfléchissent. En disant « l'os de mes os et la chair de ma chair », il proclame que ce qui vient de la terre lui appartient ; mais il n'ose pas réclamer comme sien ce qu'il sait n'être pas de la terre. Quand Laban dit à Jacob : « Tu es mes os et ma chair », il n'ose pas non plus affirmer davantage que la reconnaissance d'une parenté terrestre. Toute différente est la parenté des âmes qui accompagne Jacob dans sa descente en Égypte, celle qui est aussi attribuée aux autres patriarches et, sous le dénombrement d'une postérité mystique, aux saints. — Mais nous avons résolu de naviguer sans nous éloigner du littoral ; une houle plus forte nous a, je ne sais comment, entraînés au large. Revenons donc à la suite de notre récit.

4. « Joseph mourut, ainsi que tous ses frères, et toute cette génération. Les fils d'Israël grandirent et se multiplièrent ; ils devinrent une grande multitude et acquirent une grande puissance : car la terre les multiplia. » Du vivant de Joseph, il n'est pas question d'une multiplication des fils d'Israël ; on ne parle ni de leur accroissement ni de leur nombre. Pour moi, croyant à la parole de mon Seigneur Jésus Christ, je pense qu'il n'est dans la loi et les prophètes « pas un iota ni un accent » qui ne contienne un mystère, et que pas un ne passera, que tout ne soit accompli. Mais, à cause de notre faiblesse, ne nous engageons que là où nous pourrions avancer avec sûreté. Avant la mort de notre Joseph, celui que Judas, l'un de ses

Gen.,  
XXIX, 14.

Exod., I, 6-7.

Mt., V, 18.

frères, vendit pour trente deniers d'argent, bien petit était le nombre des fils d'Israël. Mais quand il eut goûté la mort pour tous et qu'il eut « détruit par elle celui qui détenait l'empire de la mort », je veux dire le diable, le peuple fidèle s'est multiplié ; « les fils d'Israël se sont répandus, la terre les a multipliés, leur accroissement fut considérable. » Si, selon ses propres paroles, « le grain de froment n'était pas tombé en terre et n'y était pas mort », l'Église n'aurait certainement pas porté cette immense moisson de toute la terre. « Le grain de blé est tombé en terre et il est mort » : de ce grain a levé toute la moisson des fidèles, « les fils d'Israël se sont multipliés et ont acquis une grande puissance ». La voix des Apôtres « gagna toute la terre, et leurs paroles, les frontières de l'univers ». Par eux, comme il est écrit, « la parole du Seigneur croissait et se multipliait ».

Voilà pour l'interprétation mystique. Mais n'omettons pas ici le point de vue moral<sup>1</sup> ; car il édifie les âmes des auditeurs.

Si Joseph meurt en toi, je veux dire, si tu reçois en ton corps « la mortification du Christ », si tu fais mourir tes membres au péché, « les fils d'Israël se multiplient en toi ». Par les fils d'Israël, il faut entendre les affections bonnes et spirituelles. Par la mortification des affections de la chair grandissent les affections de l'esprit ; par la mort quotidienne de

1. On a ici un bon exemple du triple sens : historique, mystique (doctrinal), moral (spirituel), tel que le dégage souvent Origène. « Notre Joseph », le vrai Joseph, c'est le Christ, dont le Joseph de l'histoire d'Israël était la figure ; sa mort en chacun de nous reproduit sa mort rédemptrice, et les fruits qu'elle y multiplie donnent à celle-ci sa pleine efficacité.

tes vices s'accroît le nombre de tes vertus ; « la terre même te « multiplie » en bonnes œuvres, accomplies par le moyen du corps. Veux-tu que je te montre dans l'Écriture qui est celui que la terre a multiplié ? Regarde l'Apôtre Paul : « Si, dit-il, vivre dans la chair doit me faire fructifier en œuvres, je ne sais que choisir. Je subis une double poussée : d'une part je désire mourir pour être avec le Christ, et c'est de beaucoup ce qu'il y a de meilleur ; mais, d'autre part, il vaut mieux à cause de vous que je demeure dans la chair ». Tu vois comment la terre le multiplie ? Tant qu'il reste sur terre, c'est-à-dire dans sa chair, il est multiplié par la fondation d'Églises, multiplié par la conquête d'un peuple à Dieu et la prédication de l'Évangile « de proche en proche, depuis Jérusalem jusqu'en Illyrie ».

Mais poursuivons notre lecture.

5. « Or se leva en Égypte un autre roi, qui ne connaissait pas Joseph. Il dit à son peuple : Voici que les fils d'Israël forment une multitude nombreuse et plus puissante que nous. » Je veux tout d'abord examiner ce que sont ce roi d'Égypte qui connaît Joseph et ce roi qui l'ignore. Sous le règne du premier, on ne dit pas que les fils d'Israël aient été persécutés, qu'ils se soient épuisés à travailler « le mortier et la brique », que leurs enfants mâles aient été tués et leurs filles laissées en vie. C'est à l'avènement de celui qui ne connaissait pas Joseph et au début de son règne qu'on rapporte tous ces faits. Voyons donc ce qu'est ce roi.

Si le Seigneur nous conduit, si notre sens intime,

illuminé par le Seigneur, garde toujours le souvenir du Christ, selon ce qu'écrivit Paul à Timothée : « Souviens-toi que Jésus-Christ est ressuscité des morts », aussi longtemps que notre esprit conserve ce souvenir en Égypte, c'est-à-dire dans notre chair, il occupe le royaume de justice ; il n'accable pas au travail du mortier et de la brique les fils d'Israël qui sont, comme nous l'avons vu, les sens raisonnables ou les vertus de l'âme ; il ne les brise pas de soucis et d'inquiétudes terrestres. Mais si notre sens a perdu ce souvenir, s'il s'est éloigné de Dieu et a méconnu le Christ, alors la sagesse de la chair, qui est ennemie de Dieu, entre dans le royaume ; elle s'adresse à son peuple, je veux dire aux plaisirs du corps ; elle convoque les vices en assemblée pour délibérer contre les fils d'Israël ; elle cherche les moyens de les circonvenir et de les opprimer, de les faire peiner dans le travail « du mortier et de la brique », d'exposer leurs enfants mâles tout en élevant leurs filles, de construire villes et forteresses d'Égypte.

Ces choses-là n'ont pas été rédigées pour nous dans un but historique ; n'allons pas croire que les livres divins nous racontent l'histoire des Égyptiens. Ce qui est écrit, l'est « pour nous instruire » et pour « nous servir d'avertissement ». C'est pour que toi qui écoutes, toi qui peut-être as déjà reçu la grâce du baptême, toi qui fus inscrit au nombre des fils d'Israël et reçus en toi le Dieu-roi, toi qui peut-être as voulu ensuite retourner aux œuvres du siècle, accomplir des actes terrestres et travailler de la boue, tu saches reconnaître qu'il s'est levé en toi

<sup>1</sup> Cor., X, 11.

« un nouveau roi qui ignore Joseph ». C'est un roi d'Égypte ; il te force à t'employer à ses entreprises, il te fait travailler pour lui la brique et le mortier. Il t'impose contremaîtres et surveillants, il te conduit sous le fouet et la verge à des travaux de terre, il veut que tu lui bâtisses des villes. Il te fait parcourir le siècle, troubler terres et mers par l'appât du gain. C'est ce roi d'Égypte qui te fait piétiner le forum pour des procès, disputer avec les tiens pour une motte de terre, tendre des pièges à la chasteté, abuser l'innocence, commettre chez toi des turpitudes, des cruautés au dehors, des infamies à l'intérieur de ta conscience. T'aperçois-tu que tu combats de tels actes ? Sache que tu combats pour le roi d'Égypte, c'est-à-dire que tu agis sous l'impulsion de l'esprit de ce monde.

Pour pénétrer encore plus à fond, on peut voir en ce roi qui ignore Joseph le diable, cet insensé qui « a Ps. XIII, 1. dit en son cœur : il n'y a pas de Dieu ». Il s'adresse à sa nation, c'est-à-dire aux anges apostats ; il leur dit : « Voici que le peuple des fils d'Israël forme une Exod., I, 9-10. grande multitude » — il s'agit de ceux qui peuvent voir Dieu en esprit — « et il est plus fort que nous ; venez donc, opprimons-les pour les empêcher de s'accroître, sinon, quand surviendra une guerre, ils feront corps avec nos ennemis, nous battront et quitteront notre pays ». Mais d'où vient au diable ce pressentiment ? D'où connaît-il qu'Israël est un peuple grand et plus fort qu'eux <sup>1</sup> ? C'est qu'il a

1. Ainsi Baehrens : « ipsis fortior ». Var. : « ipso ».

eu avec lui de fréquentes rencontres ; il lui a livré nombre de batailles et a essuyé mainte défaite. Il sait que Jacob a lutté en personne, qu'avec l'aide de l'ange il a eu raison de son adversaire et a été fort contre Dieu. Il a eu, je n'en doute pas, d'autres batailles avec d'autres saints ; il a soutenu bien des combats spirituels. C'est ce qui lui fait dire : « Le peuple des fils d'Israël est grand, et il l'emporte sur nous. » Il craint que, lorsque surviendra une guerre, ces fils d'Israël ne fassent alliance avec ses ennemis et ne quittent son pays après la victoire : n'est-ce pas l'indice qu'il pressent ce qui fut souvent signifié aux saints patriarches et aux prophètes, touchant la venue du Christ ? Il sait donc que la guerre est imminente. Il pressent la venue de « celui qui peut dépouiller les principautés et les puissances, en triompher sûrement et les clouer sur le bois de la croix ». Aussi convoque-t-il tout son peuple, voulant circonvenir et opprimer chez les hommes le sens raisonnable, représenté par le nom symbolique d'Israël. Voilà pourquoi il leur « a préposé des chefs d'entreprise » qui les forcent à apprendre les œuvres de la chair, selon la parole du psaume : « ils ont été mêlés aux nations et ils ont appris leurs œuvres ». Il leur apprend encore à construire des villes au Pharaon : Phéton, qui signifie en notre langue bouche de défection ou bouche de l'abîme ; Ramesse, qu'on traduit par érosion de la rouille ; On, ou Héliopolis, qui porte la nom du soleil. Voyez quelles villes se fait bâtir le Pharaon ! Bouche de défection, car la bouche défaille en prononçant le mensonge, manquant à la vérité et

Col., II, 14-15.

Exod., I, 11.

Ps., CV, 35.

à la raison (le diable « fut menteur dès le commencement », c'est pourquoi il veut se faire bâtir de telles villes<sup>1</sup>) ; Bouche d'abîme, parce que c'est le gouffre de perdition et le lieu de la mort. Érosion de la rouille : tel est le nom d'une autre de ses villes, parce que ceux qui le suivent entassent leurs trésors là « où la rouille les ronge, là où les voleurs percent les murs ». Ils bâtissent aussi la ville qui porte le nom menteur de cité du soleil, en l'honneur de celui qui « se transforme en ange de lumière ». Voilà à quelles occupations le diable anime, à quels travaux il maintient des âmes faites pour voir Dieu. Il voit cependant la guerre qui le menace et la ruine qui mûrit pour son peuple. C'est pourquoi il dit : « Le peuple d'Israël est plus fort que nous. » Plût à Dieu qu'il le dise aussi de nous et qu'il éprouve que nous sommes plus forts que lui ! Comment le pourra-t-il éprouver ? Si je n'accepte pas les mauvaises pensées et les désirs pervers qu'il m'envoie, si je repousse « ses traits enflammés » avec « le bouclier de la foi », si à toutes ses suggestions je me souviens du Christ notre Seigneur et dis : « Arrière, Satan, car il est écrit : tu adoreras le Seigneur ton Dieu et ne serviras que lui seul. » Si telle est notre conduite, en toute foi et en toute conscience, alors il dit de nous : « La nation d'Israël est grande, et elle est plus forte que nous<sup>1</sup>. » Quant à ces paroles : « De

Jo., VIII, 44.

Mt., VI, 19.

2 Cor., XI, 14.

Eph., VI, 16.

Int., IV, 10.

1. « Si je n'accepte pas..., si telle est notre conduite... » : mouvement oratoire caractéristique des homélies d'Origène, lorsqu'il passe à l'application spirituelle. Cette seule homélie en présente trois exemples. Il revient trop fréquemment, et l'on y sent trop, parfois, le frémissement de l'âme, pour qu'il y ait lieu de penser que ce tour de style soit à mettre au compte de Rufin.

crainte que si une guerre survient, ils ne fassent alliance avec nos ennemis », c'est la voix des prophètes qui lui a fait ainsi pressentir la venue d'une guerre et son abandon par les fils d'Israël, qui s'allieront à ses ennemis et se jetteront vers le Seigneur. Jérémie l'a prédit : « La perdrix a lancé son cri, elle a amassé ce qu'elle n'a pas engendré, elle s'est constitué des richesses injustes, mais celles-ci l'abandonneront au milieu de ses jours, la fin de sa vie sera celle d'un insensé. » Le diable comprend que c'est lui qui est figuré par la perdrix, amassant ce qu'elle n'a pas engendré<sup>1</sup> ; il comprend que ceux qu'il a groupés injustement autour de lui le quitteront au milieu de ses jours pour suivre Jésus-Christ, leur Seigneur et créateur qui les a engendrés. Mais lui, il a rassemblé ceux qu'il n'avait pas engendrés. C'est pourquoi « il demeurera insensé en ses derniers jours », au moment où « toute la création maintenant gémissante » sous sa tyrannie se réfugiera auprès de son créateur et père. Cette perspective le fait frémir et il dit : « De crainte qu'ils ne nous battent et ne sortent de notre pays. » Il ne veut pas nous voir quitter son territoire ; il veut que « nous portions » toujours « l'image de l'homme terrestre ». Donc, si nous avons passé dans le camp de son ennemi, dans le camp de celui qui nous a préparé le royaume des cieux, il nous faut laisser l'image de l'homme terrestre et recevoir celle de l'homme céleste. Pharaon nous a imposé « des chefs d'entreprise » pour nous enseigner ses arts,

Jer., XVII,  
11.

Rom.,  
VIII, 22.

1 Cor., XV,  
49.

1. Cf. *In Jeremiam*, h. 173 (KI., p. 14. 5).

pour faire de nous des artisans de méchanceté, pour nous inculquer la science du mal. Ces maîtres et docteurs de malice que nous a imposés le Pharaon sont nombreux ; la troupe de ces exacteurs qui exigent tous des œuvres terrestres et qui les imposent durement, est immense. C'est pourquoi le Seigneur Jésus est venu ; il a établi d'autres maîtres et d'autres docteurs pour combattre ceux-là, pour soumettre « toutes les principautés, puissances et dominations », Col. I, 16. pour protéger de leurs violences les fils d'Israël et nous enseigner les œuvres d'Israël. Qu'ils nous apprennent en outre à voir Dieu en esprit, à abandonner les travaux du Pharaon, à sortir de la terre d'Égypte et à mépriser les Égyptiens et leurs mœurs barbares, « à dépouiller entièrement le vieil homme » avec ses Eph., IV, 22-24. œuvres et à revêtir l'homme nouveau créé selon Dieu, à « nous renouveler de jour en jour » à l'image de 2 Cor., IV, 16. Celui qui nous a créés, le Christ Jésus notre Seigneur, à qui soit honneur et puissance dans les siècles des siècles. Amen.

## II

### Les sages-femmes et la naissance de Moïse.

1. Ce « roi qui n'a pas connu Joseph » dresse mille Exod., I, 8. embûches contre le peuple de Dieu et cherche toujours de nouveaux moyens de lui nuire. Mais son ingéniosité dépasse maintenant la mesure : pour éteindre la race, il se sert de sages-femmes, dont le rôle est de veiller à la vie. Que lit-on en effet ? « Le

Exod., I, roi s'adressa aux sages-femmes des Hébreux, qui  
15-17. s'appelaient l'une Séphora et l'autre Phua, et leur  
dit : Quand vous assisterez les femmes des Hébreux  
au moment de l'enfantement, si c'est un mâle, tuez-  
le ; si c'est une fille, laissez-la vivre. » Mais voici la  
suite : « Les sages-femmes craignirent Dieu ; elles  
n'obéirent pas aux ordres du roi d'Égypte et elles  
laissaient vivre les enfants mâles. » A prendre ces  
mots selon l'histoire, il ne semble pas que se vérifie  
l'affirmation de l'Écriture, que les sages-femmes désobéirent  
au roi d'Égypte. On ne trouve pas, en effet, qu'elles  
aient tué les filles qu'il leur avait ordonné de  
laisser vivre. Car il avait dit : « Si c'est un garçon,  
tuez-le ; si c'est une fille, laissez-lui la vie ». S'il est  
vrai qu'elles n'ont pas exécuté ses ordres, comme  
elles lui désobéissaient en laissant vivre les mâles,  
elles auraient dû lui désobéir aussi en tuant les filles.  
Car c'était obéir au Pharaon que de les laisser en  
vie. Je dis cela en passant, pour les amis de la lettre  
qui ne croient pas que la loi soit spirituelle et doive  
être comprise en un sens spirituel <sup>1</sup>. Pour nous, nous  
savons que l'Écriture n'a pas été rédigée pour nous  
raconter des histoires anciennes, mais pour notre  
instruction salutaire ; aussi comprenons-nous que ce  
qu'on vient de nous lire est toujours actuel, et pas  
seulement en ce monde, que figure l'Égypte, mais en

1. Origène est content de trouver — ou de supposer — en défaut ceux qui dénie tout sens spirituel à la Loi. Lui-même ne nie pas pour autant l'histoire, mais on avouera que son trait polémique est bien subtil. Disons ici de lui ce qu'il vient de dire du Pharaon : « Son ingéniosité dépasse la mesure ». Aussitôt après, cependant, revient le grand et solide principe qui commande son exégèse : « ce qu'on vient de nous lire est toujours actuel ». Sous le fait transitoire, il y a le mystère qui demeure.

chacun de nous. Cherchons donc pourquoi le roi d'Égypte, lequel est « le prince de ce monde », ne veut pas laisser vivre les mâles, mais les filles. Si vous vous souvenez, nous avons souvent montré dans nos entretiens que la femme représente la chair et les affections de la chair, tandis que l'homme est le sens raisonnable et l'esprit intelligent. Le Pharaon, roi et seigneur d'Égypte, déteste ce sens raisonnable qui peut goûter les choses célestes, comprendre Dieu et « chercher ce qui est en haut » ; il désire le voir mort <sup>Col., III, 1-</sup>  
et anéanti. Il voudrait au contraire que vive tout ce <sup>2.</sup>  
qui touche à la chair, et qui s'apparente au corps matériel ; et non seulement vive, mais s'accroisse et se développe <sup>1</sup>. Il voudrait que tous aient le goût charnel et le désir des choses temporelles, que tous recherchent « ce qui est sur terre », que nul « ne lève <sup>I. mc.,</sup>  
les yeux au ciel », ne cherche d'où il est venu ici, et <sup>XVIII, 13.</sup>  
n'ait le souvenir de la patrie céleste. Quand vous voyez des hommes passer leur vie dans le plaisir et la mollesse, baigner dans le luxe, passer leur temps en banquets, dans le vin, les orgies et l'impudicité, sachez qu'en ces hommes le roi d'Égypte tue les mâles et laisse vivre les filles. Mais si vous rencontrez un homme, tel qu'on en voit « un sur mille », qui se tourne vers Dieu, dirige son regard en haut, recherche le durable et l'éternel, s'attache à la contemplation

1. Cf. *In Gen.*, h. 4, 4 ; h. 5, 2 (p. 129 et 137) ; *In Exod.*, h. 13, 5 (infra p. 267) ; *Selecta in Exod.* 23, 17, etc. MÉTHODE D'OLYMPÉ, *Le banquet des dix vierges*, discours 4, 2 : « On dit que le Pharaon en Égypte était le symbole du diable... » (Farges, p. 68). Cf. PHILON, *Allégories des Lois*, 3, 87 : « Dieu fit du bien aux sages-femmes, parce qu'elles méprisaient les ordres du dissipateur Pharaon en conservant la vie aux produits mâles de l'âme, qu'il voulait détruire par amour pour la matière féminine... » (Tr. Bréhier p. 311.)

2 Cor., IV, non « des choses visibles mais des invisibles », fuit la mollesse et aime la continence, évite la luxure et pratique la vertu, cet homme, le Pharaon veut sa mort, parce que c'est un mâle, un homme. Il le poursuit, le persécute, emploie mille ruses pour le combattre. Il hait de tels hommes et leur interdit de vivre en Égypte. Voilà pourquoi tous ceux qui servent Dieu en ce monde, tous ceux qui le cherchent, sont en bute à la moquerie et au mépris, exposés aux insultes, saturés d'outrages ; haines et persécutions s'acharnent contre eux <sup>1</sup>, parce que le Pharaon les hait, lui qui déteste de tels mâles et n'aime que les filles. Il essaie de corrompre les sages-femmes et d'arriver par elles à ses fins. L'Esprit Saint a voulu que leurs noms nous fussent conservés. L'une est Séphora, dont le nom signifie passereau, et l'autre Phua, ce qui peut se traduire en notre langue par rougissante ou pudique <sup>2</sup>. Voilà celles par qui le Pharaon voudrait tuer les mâles pour ne laisser en vie que les filles.

Exod., 17. 1. 2. Mais que dit l'Écriture ? « Les sages-femmes craignaient Dieu, et elles n'exécutèrent point l'ordre du roi d'Égypte. » On a dit avant nous que ces sages-

1. Cf. *In Exod.*, h. 3, 3 (infra, p. 115). Dans ce passage, Origène ne parle pas seulement des persécutions auxquelles les chrétiens sont exposés de la part du pouvoir. Il a le sentiment de la condition chrétienne, toujours en conflit avec le monde et son esprit.

2. Cf. PHILON, *Quis rerum div. haer.*, 128. On sait que les ouvrages de Philon contiennent de nombreuses interprétations des noms hébreux. « Alla-t-il plus loin et rédigea-t-il une liste complète des noms propres contenus dans la Bible, ou tout au moins dans une partie de l'Ancien Testament ? Saint Jérôme l'affirme (*Liber de nomin. hebr.*, praef., P. L. 23, 771-772), et nous n'avons pas de raison décisive pour récuser son témoignage. » Toujours selon saint Jérôme, Origène aurait complété cet *Onomasticon*. G. BARDY, *Simplex remarques sur les ouvrages et manuscrits bilingues, dans Vivre et Penser*, 3<sup>e</sup> série, 1945, p. 248-249.

femmes signifient la connaissance raisonnable. Elles sont neutres, favorisant la naissance aussi bien des garçons que des filles. C'est-à-dire que cette connaissance ordinaire de la science raisonnable est le lot quasi de tout homme, elle instruit et nourrit tout le monde. A-t-on l'âme virile, veut-on chercher les choses du ciel et s'adonner aux choses divines, on est comme ranimé et fortifié par ce genre de connaissance pour pénétrer dans l'intelligence des choses divines. Car l'une est comme le passereau, elle apprend à l'esprit à prendre de la hauteur et à voler sur les ailes raisonnables de la doctrine ; l'autre, rougissante ou pudique, est la science qui règle les mœurs, enseigne la pudeur, fonde l'honnêteté.

Cependant, mon opinion personnelle est que, par ces mots de l'Écriture : « craignant Dieu, elles désobéirent au roi d'Égypte », ces sages-femmes sont désignées comme une figure des deux Testaments <sup>1</sup>. Le nom de Séphora, qui veut dire passereau, peut convenir à la loi, qui est spirituelle ; quant à Phua, Rom., VII, 14. rougissante et pudique, elle signifie les Évangiles, qui sont vermeils du sang du Christ et font resplendir par le monde entier le sang de sa Passion. Par eux, comme par des sages-femmes, sont soignées les âmes qui naissent dans l'Église, car c'est dans l'Écriture que celles-ci puisent toute la connaissance nécessaire à leur santé. Cependant, le Pharaon essaie de s'en servir pour tuer les enfants mâles de l'Église, en sug-

1. On voit ici, nettement indiqué, le passage de l'interprétation philonienne, banalement moralisante, à l'interprétation chrétienne, figurative. D'où l'admirable pensée qui suit, sur les Évangiles, « qui sont vermeils du sang du Christ ».

gérant à certains de ceux qui étudient les divines Écritures des considérations hérétiques et des dogmes pervers. Mais le fondement divin demeure inébranlable. En effet, « les sages-femmes craignent Dieu », ce qui veut dire qu'elles enseignent la crainte de Dieu, car « la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse ».

Ps. CX, 10.  
 Exod., I, 21.  
 Ce qui suit est susceptible d'une application encore plus exacte : « Parce qu'elles craignaient Dieu, les sages-femmes se construisirent des maisons. » Selon la lettre, ces paroles n'ont aucune logique. Quel rapport y a-t-il en effet entre ces deux choses ? Comme si la construction d'une maison suivait la crainte de Dieu ! A prendre la phrase telle quelle, il y a là non seulement un illogisme, mais un non-sens. Mais si l'on observe qu'en enseignant la crainte de Dieu les écrits de l'ancien et du nouveau Testament élèvent des demeures à l'Église et remplissent le monde entier de maisons de prière, le texte de l'Écriture apparaît alors plein de sens.

Ainsi donc, ces sages-femmes qui craignent Dieu et enseignent à le craindre, n'exécutent pas les ordres du roi d'Égypte ; elles laissent vivre les enfants mâles. Il n'est pas dit, cependant, qu'elles obéissent à l'ordre du roi de laisser vivre les filles. Pour moi, suivant en cela le sens de l'Écriture, je crois et j'ose dire qu'elles ne les laissent pas vivre. Car on n'enseigne pas le vice dans les Églises, on n'y prêche pas la débauche, on n'y nourrit pas le péché — voilà ce que veut le Pharaon ordonnant de laisser vivre les filles, — mais on n'y cultive et entretient que la vertu.

Mais appliquons-nous chacun ce texte à nous-mêmes. Si vous craignez Dieu, vous non plus vous n'exécutez pas l'ordre du roi d'Égypte. Il vous commande la mollesse, l'amour du siècle présent, le désir des choses présentes. Si vous craignez Dieu, si vous remplissez à l'égard de votre âme, le rôle de la femme, si vous désirez son salut, vous ne ferez pas ces choses, mais vous laisserez vivre l'enfant mâle qui est en vous, vous aurez soin de votre homme intérieur, vous le nourrirez, et par vos bonnes actions et vos saintes pensées vous lui conquerrerez la vie éternelle.

3. Mais quand Pharaon s'aperçut que par le moyen des sages-femmes il ne pouvait tuer les enfants mâles d'Israël, il donna cet ordre à tout le peuple : « Jetez au fleuve tout enfant mâle né chez les Hébreux et laissez vivre toutes les filles. » Vous voyez quel ordre donne aux siens « le prince de ce monde » : ravir nos enfants, les jeter au fleuve, leur tendre dès leur naissance des pièges continuels, se précipiter sur eux dès qu'ils commencent à toucher les mamelles de l'Église, les en arracher, les poursuivre, les engloutir dans les flots de ce siècle <sup>1</sup>. « Faites attention à ce que vous entendez » ; « sachez comprendre », dit, par Salomon, la Sagesse divine, « ce qui vous est présenté ». Voyez le danger qui vous menace dès votre naissance, ou plutôt dès votre nouvelle naissance. Vous le lisez dans l'Évangile, quand il est dit que, aussitôt après son baptême, « l'Esprit conduisit Jésus au désert pour y être tenté par le démon ».

1. Cf. In Ezechielem, h. 8, 2 (B., p. 402-403).

17. Origène.

Tel est donc l'ordre que donne ici Pharaon à son peuple concernant les enfants hébreux : se précipiter pour s'emparer d'eux dès leur naissance et les noyer. C'est sans doute aussi le sens de ces mots du pro-

Ps. LVIII, 1-2. phète : « Les eaux sont montées jusqu'à mon âme, je suis enfoncé dans une fange épaisse, il n'y a pas où poser le pied. » Mais le Christ a vaincu, pour vous ouvrir le chemin de la victoire. Il a vaincu en jeûnant

Mc., IX, 29. pour que vous sachiez vous aussi « vaincre ce genre de démons par le jeûne et la prière ». Il a méprisé l'offre qui lui était faite de tous les royaumes du monde avec leur gloire, pour que vous aussi vous triomphiez de la gloire tentatrice du monde en la méprisant. Les Égyptiens, auxquels le Pharaon a donné ces ordres, laissent vivre seulement les filles ; ils détestent les mâles, car ils haïssent la vertu et ne nourrissent que les vices et les plaisirs. Maintenant encore, les Égyptiens se mettent donc en embuscade ; s'il naît chez les Hébreux un enfant mâle, ils le réclameront aussitôt pour le tuer, à moins qu'on ne le protège en veillant à dissimuler son sexe.

Exod., II, 1-2. L'Écriture nous dit enfin « qu'une femme de la tribu de Lévi mit au monde un enfant mâle ; elle vit que l'enfant était beau, et le cacha pendant trois mois. » Ne nous est-il pas recommandé par là de ne pas faire nos bonnes œuvres en public, de ne pas

Mt., VI, 1-6. « faire montre de notre justice devant les hommes », mais de « prier notre Père, porte fermée, dans le secret », et « que notre main gauche ignore ce que fait notre droite » ? Car si nous n'agissons pas en secret, les Égyptiens feront irruption, ils raviront nos œuvres,

et les jetteront dans le fleuve, où les flots les submergeront. Si je fais l'aumône, comme c'est une œuvre divine, je mets au monde un enfant mâle ; mais si je la fais pour être vu des hommes et m'attirer leurs louanges, si je ne la cache pas, elle devient la proie des Égyptiens, elle est engloutie dans le fleuve, et c'est pour les Égyptiens qu'avec tant de peine j'ai enfanté cet enfant mâle. C'est pourquoi, peuple de Dieu qui m'écoutez, comme je vous l'ai déjà dit souvent, ne croyez pas que ce soient là de vieilles fables. Ces récits vous apprennent à connaître le sens de la vie, les principes de la morale, les combats de la foi et de la vertu.

4. « Voyant donc la beauté de l'enfant », les gens Exod., II, 2-80. de la tribu de Lévi le cachèrent pendant trois mois. Et comme ils ne pouvaient le cacher plus longtemps, « sa mère prit une corbeille qu'elle enduisit de goudron, y coucha l'enfant, et la déposa sur un étang au bord du fleuve. Sa sœur surveillait de loin, pour voir ce qui arriverait. Or la fille du Pharaon, descendue au fleuve pour se baigner, entendit pleurer l'enfant ; elle l'envoya chercher, le prit et dit : c'est un enfant hébreu. » La suite raconte comment la sœur lui conseilla d'appeler comme nourrice la mère de l'enfant. « Et la fille du Pharaon dit à celle-ci : « Prends soin de cet enfant, nourris-le moi, et je te récompenserai. » Elle le nourrit, et, quand il eut grandi, elle l'amena à la fille du Pharaon. Il devint son fils et elle le nomma Moïse, parce que, dit-elle, je l'ai retiré des eaux. »

Chaque mot de ce texte contient un mystère infini ; il faudrait pour l'expliquer beaucoup de temps

et si nous voulions l'épuiser, tout un jour n'y suffirait pas. Tentons cependant brièvement quelque chose, pour l'édification de l'assemblée. Je pense qu'on peut voir dans la fille du Pharaon la figure de l'Église, qui se rassemble des nations <sup>1</sup> ; quoique son père soit inique et impie, il lui est dit par la bouche du prophète : « Écoute, ma fille, vois et prête l'oreille : oublie ton peuple et la maison de ton père, car le roi est épris de ta beauté. » Elle sort donc de la maison de son père et vient aux eaux pour se laver des péchés contractés dans la demeure paternelle. Aussitôt elle acquiert « des entrailles de miséricorde » et prend l'enfant en pitié. Cette Église qui vient des nations trouve donc sur un étang Moïse, que les siens ont rejeté et exposé ; elle le met en nourrice chez les siens, où il passe son enfance. Quand il est devenu grand, on le lui amène et elle l'adopte comme fils. Nous avons déjà souvent expliqué que Moïse signifie la Loi <sup>2</sup>. En venant aux eaux du baptême, l'Église reçoit aussi la Loi, qui s'y trouvait cachée dans une corbeille enduite de poix et de goudron (sorte d'enveloppe tissée de lianes ou de papyrus, ou encore faite d'écorces d'arbres ; c'est là que l'enfant était exposé). La Loi gisait dans une enveloppe de ce genre, elle était enduite de poix et de goudron, emprisonnée dans les sens vils et souillés des Juifs, jusqu'à ce que l'Église vint des nations pour la tirer de la boue de marécages et l'établir dans les cours et les palais royaux de la

1. Cf. CYRILLE D'ALEXANDRE, *In Exod.*, l. 1 (P. G., 69, 397) ; HILAIRE, *Tract. de mysteriis*, 1, 29 (F., p. 23).

2. Voir par exemple *In Jos.*, h. 1, 3 : « Defunctus est igitur Moyses : cessavit enim lex... » (B., p. 290).

Sagesse. La Loi a cependant passé son enfance parmi les siens. Chez eux, qui ne savent pas l'entendre spirituellement, elle est toute petite, c'est une enfant, et sa nourriture est le lait des enfants. Mais quand elle vient à l'Église et qu'elle entre dans la maison, elle est un Moïse déjà fort et robuste. Une fois rejeté <sup>2 Cor., III, 16.</sup> le voile de la lettre, on trouve à la lire « un aliment parfait et substantiel ».

Cependant, quelle récompense reçoit de la fille du Pharaon la femme de qui naquit la Loi et qui fut sa nourrice ? Que reçoit de l'Église la Synagogue ? Je crois l'entendre dans ces mots du même Moïse : « Et moi j'exciterai votre jalousie pour celui qui n'est pas mon peuple, et je soulèverai votre colère envers une nation insensée. » La récompense que la Synagogue reçoit de l'Église, c'est de ne plus rendre de culte aux idoles. Voyant en effet ceux qui viennent des nations se tourner si bien vers Dieu qu'ils n'adorent plus que lui seul et ne connaissent plus leurs anciennes idoles, elle se met à rougir de leur rendre encore un culte. Voilà le bienfait qu'elle reçoit de l'Église, pour avoir pris soin de la Loi dans son enfance.

Nous aussi, même si nous avons eu le Pharaon pour père, même si « le prince de ce monde » nous a engendrés dans les œuvres du mal, quand nous venons aux eaux, recueillons la Loi divine. Que le revêtement grossier et obscur de la lettre ne nous rebute pas. Laissons ce qui rappelle l'enfance et le lait, mais prenons ce qui est parfait et solide, et mettons-le dans les demeures royales de notre cœur. Ayons un Moïse grand et fort. Ne pensons rien sur lui de bas

Deut.,  
XXXII,  
21.

et de mesquin, mais que tout soit grandeur, élévation et beauté. Car il n'y a rien que de grand dans ce qui est spirituel, dans ce qui procède d'une intelligence élevée. Et prions notre Seigneur Jésus-Christ de nous découvrir et de nous montrer lui-même cette grandeur et cette sublimité de Moïse <sup>1</sup>. Car c'est lui qui révèle à qui il veut, « par l'Esprit saint ». A lui gloire et puissance dans les siècles des siècles. Amen.

### III

Sur ces mots de l'Écriture :

« Ma voix est faible et ma langue embarrassée. »

Act., VII, 22. 1. Durant son séjour en Égypte, quand « il s'instruisait de toute la science égyptienne », la voix de Moïse n'était pas faible, ni sa langue embarrassée. Il ne se dit pas lui-même sans éloquence. En effet, pour les Égyptiens, sa voix était sonore et son éloquence incomparable. Mais dès qu'il commence à entendre la voix de Dieu et à recevoir les oracles divins, il sent que sa propre voix est faible et grêle, il s'aperçoit que sa langue est lente et embarrassée <sup>2</sup>. Il s'avoue muet, au moment où il commence à connaître cette Parole véritable « qui était au commencement auprès de Dieu <sup>3</sup> ».

1. On ne manquera pas d'être frappé par la noblesse de cette exhortation finale, par la beauté de ce type d'homme élevé par la « fille du Pharaon », c'est-à-dire par l'Église venue de la Gentilité.

2. Cf. PHILON, *De vita Mosis*, 1, 83 (4, 116-117).

3. Ici comme en de nombreux autres textes, les « oracles divins » qui composent l'Écriture sont identifiés à l'unique Logos.

Pour une intelligence plus facile de ce que nous disons, usons d'une comparaison. En face d'animaux muets, un homme raisonnable, même sans culture et sans instruction, paraîtra éloquent, car les animaux n'ont ni voix ni raison. Mais confrontons-le avec des hommes savants, éloquents, éprouvés en toute sorte de sagesse : il paraîtra sans faconde et muet. Que si l'on en vient à contempler la Parole divine elle-même, à porter son regard sur la sagesse divine en personne, de quelque science et de quelque sagesse qu'on soit, on s'avouera devant Dieu un animal plus muet que ne le sont devant nous les bestiaux <sup>1</sup>. C'est avec cette conscience et en pesant sa valeur à la balance de la Sagesse divine, que le bienheureux David disait : « Je suis stupide en ta présence. » Tel est donc aussi le sens où Moïse, le plus grand des prophètes, nous dit dans le texte d'aujourd'hui que sa voix est faible, sa langue embarrassée, et qu'il ne sait pas parler. Car, en comparaison de la Parole divine, tous les hommes ne sont pas seulement sans éloquence, mais muets.

2. Parce qu'il a atteint cette profondeur d'intelligence qu'est la connaissance de soi — part la plus haute de la sagesse, — la grâce divine le récompense. De quels dons splendides, écoutez-le : « C'est moi », dit Dieu, « qui ouvrirai ta bouche et qui t'instruirai de ce que tu dois dire ! » Bienheureux ceux dont Dieu

1. Cf. *In Matt.*, t. 16, 16 (Kl., p. 526-527) : L'ânesse et son ânon sont ceux qui ont cru au Christ et l'ont pris sur eux. Il n'est donc pas absurde de comparer les âmes fidèles à des animaux. Le psalmiste se dit lui-même tel une bête de somme auprès de Dieu. De bien plus intelligents que nous sont ainsi des bêtes de somme ; et ne sommes-nous pas les brebis du pasteur qu'est le Christ ? (Le texte de ce paragraphe est incomplet).

ouvre la bouche, pour qu'ils parlent ! Dieu ouvre la bouche des prophètes et la remplit de son éloquence, comme le dit le présent passage : « C'est moi qui ouvrirai ta bouche et qui t'instruirai de ce que tu dois dire ! » Dieu dit aussi par David : « Ouvre ta bouche et je la remplirai ». Même langage chez Paul : « Que me soit donnée la parole quand j'ouvrirai la bouche ». Dieu ouvre donc la bouche de ceux qui préfèrent les paroles divines.

Je crains, par contre, que pour d'autres, ce ne soit le diable qui leur ouvre la bouche. Qui dit un mensonge, il est certain que le diable lui ouvre la bouche pour le lui faire proférer. Le diable ouvre la bouche de « ceux qui font de faux témoignages », de ceux qui disent des bouffonneries ou des obscénités, et toutes choses de ce genre. Je crains bien que ce ne soit aussi le diable qui ouvre la bouche non seulement I, « des médisants et des calomniateurs », mais de ceux Rom., 29-30. XII, « qui profèrent ces paroles inutiles pour lesquelles il Mt., 36. faudra rendre compte au jour du jugement ». Quant à Ps., LXXII, 8. ceux « qui exaltent l'injustice », qui « nient que mon Lc., XII, Seigneur Jésus-Christ soit venu dans la chair » ou Mt., 31. « qui blasphèment l'Esprit Saint » et « à qui il ne sera pardonné ni en ce siècle ni dans le siècle futur », qui peut douter que ce soit le diable qui leur ouvre la bouche ? Jo., XIII, 27. Voyez ce qu'il est écrit de Judas : « Satan entra en lui », « le diable lui mit dans le cœur » de livrer son Maître. Il lui a ouvert la bouche pour « s'entretenir Lc., XXI, 4. avec les princes des prêtres et les pharisiens de la manière de le leur livrer » après avoir reçu de l'argent. Je conclus de là que c'est une grande grâce que de

savoir reconnaître une bouche qu'ouvre le diable. Ce n'est pas sans une grâce de l'Esprit-Saint que nous pourrions déceler une telle bouche et de telles paroles. Voilà pourquoi, parmi les grâces que distribue l'Esprit, on trouve celle du « discernement des esprits ». 1 Cor., XII, 10. C'est donc par une grâce spirituelle que l'on discerne l'esprit, comme le dit ailleurs l'Apôtre : « Éprouvez 1 Jo., IV, 1. les esprits, pour voir s'ils sont de Dieu. » Mais de même que Dieu ouvre la bouche des saints, je crois qu'il leur ouvre aussi les oreilles pour entendre les paroles divines. Témoin le prophète Isaïe : « Le Seigneur ouvrira mon oreille pour me faire connaître Is., L, 5. le moment opportun de parler. » Le Seigneur ouvre aussi les yeux, comme « il ouvrit les yeux d'Agar pour Gen., XXI, 19. lui faire voir le puits d'eau vive ». Le prophète Élisée dit aussi : « Ouvrez, Seigneur, les yeux de l'enfant 4 Reg., VI, 17. pour qu'il voie que nous sommes plus nombreux que nos ennemis. » « Et le Seigneur ouvrit les yeux de l'enfant, et voici que toute la montagne était pleine de cavaliers, de chars et d'auxiliaires célestes. » Car « l'ange du Seigneur entoure ceux qui Le craignent, et il les sauvera ». Ps., XXXIII, 8. Dieu ouvre donc la bouche, les oreilles et les yeux pour nous faire dire, nous faire voir ou entendre les choses divines.

Plein de sens me paraît aussi cet autre mot du prophète : « La science du Seigneur a ouvert mon oreille. » Il me paraît s'appliquer à nous, c'est-à-dire d'une façon commune à toute Église de Dieu. En effet, si nous sommes versés dans la science du Seigneur, la science du Seigneur ouvrira notre oreille. Mais l'oreille qu'ouvre la science du Seigneur n'est

Exod.,  
XXIII, 1.Ps.,  
XXXVII,  
14.

pas toujours ouverte ; tantôt elle l'est, et tantôt non. Écoutez ce que dit la Loi : « Tu n'ouvriras pas ton oreille à un faux bruit. » Si l'on prononce des paroles vaines, des futilités, des sottises, des obscénités, des discours impies et criminels, celui qui connaît la science du Seigneur ferme ses oreilles ; il détourne son attention et dit : « J'étais comme le sourd qui n'entend pas, comme le muet qui n'ouvre pas la bouche. » Mais si ce qui se dit présente quelque utilité pour l'âme, s'il y est question de Dieu, si l'on y enseigne les bonnes mœurs et si l'on y détourne du vice, alors il faut ouvrir les oreilles, et pas seulement les oreilles, mais le cœur et l'esprit ; il faut ouvrir toute grande la porte de l'âme pour écouter. La Loi use cependant d'une expression pleine de sagesse en disant : « Tu n'accepteras pas un vain bruit. » Elle ne dit pas : « Tu ne l'écouteras pas », mais : « tu ne l'accepteras pas. » Car nous entendons fréquemment de vains discours : les discours de Marcion sont vains, vains aussi les discours de Valentin et de tous ceux qui parlent contre le Dieu créateur. Pour nous, nous les écoutons souvent, pour pouvoir les réfuter et qu'ils n'aillent pas séduire par l'éclat extérieur des mots ceux de nos frères qui sont plus simples. Nous entendons, mais nous n'acceptons pas. Tout cela provient d'une bouche que le diable a ouverte. C'est pourquoi il nous faut prier : que le Seigneur daigne ouvrir notre bouche, pour que nous soyons à même de réfuter ceux qui nous contredisent et de fermer ces bouches que le diable a ouvertes <sup>1</sup>.

1. L'hérésie gnostique apparaît ici bien vivante encore, et les coups que

Voilà pour ce texte : « C'est moi qui t'ouvrirai la bouche et t'instruirai de ce que tu dois dire. » Mais Moïse n'est pas seul à recevoir cette promesse que le Seigneur lui ouvrira la bouche. Aaron en a sa part. Car il est dit ensuite, par allusion à lui : « J'ouvrirai ta bouche et la sienne, et je vous instruirai de ce que vous aurez à faire. » De fait, Aaron rejoignit Moïse et sortit d'Égypte. Il le rejoignit : mais où, en quelle sorte d'endroit ? Il importe de savoir où rencontra Moïse celui à qui le Seigneur devait ouvrir la bouche. « Il le rejoignit, dit l'Écriture, sur la montagne de Dieu. » Vous voyez que c'est à juste titre qu'est ouverte la bouche d'un homme qui peut se rendre sur la montagne de Dieu. Pierre, Jacques et Jean montèrent sur la montagne de Dieu pour mériter de voir Jésus transfiguré et avec lui Moïse et Élie dans la gloire. Vous donc pareillement, si vous ne montez pas à la montagne de Dieu et n'y rencontrez pas Moïse, c'est-à-dire si vous ne faites pas l'ascension du sens élevé de la Loi, si vous n'atteignez pas à la cime de l'intelligence spirituelle, le Seigneur n'ouvrira pas votre bouche. Si vous vous arrêtez au sens grossier de la lettre et entremêlez le récit historique de développements judaïsants <sup>1</sup>, vous n'êtes pas venus rejoindre Moïse sur la montagne de Dieu ; Dieu n'a pas ouvert votre bouche et ne vous

lui porte Origène ne sont pas comme tant d'arguments apologétiques assésés à des erreurs déjà mortes.

1. Nous traduisons ainsi l'expression : « Si... historiae textum judaicus narrationibus nectas ». On voit ici la persuasion où se trouve Origène que Moïse et Aaron connurent les mystères cachés sous la Loi : d'où leur égalité avec les Apôtres qui virent Jésus transfiguré.

a pas instruits de ce que vous deviez dire. Si Aaron n'avait pas rejoint Moïse sur la montagne, s'il n'avait pas aperçu son sens sublime et àbrupt, découvert l'élévation de son intelligence, jamais Moïse ne lui aurait transmis les paroles divines ni communiqué le pouvoir d'accomplir des signes et des prodiges, jamais il n'aurait partagé avec lui la connaissance d'un si grand mystère.

3. Mais il serait trop long de commenter chaque détail à la suite. Voyons donc ce que disent Moïse et Aaron, une fois introduits auprès du Pharaon.

Exod., V, « Voici ce que dit le Seigneur : renvoie mon peuple pour qu'il me rende un culte dans le désert. » Moïse ne veut pas que le peuple rende un culte au Seigneur tant qu'il se trouve en Égypte, mais qu'il aille au désert, et que là, il serve le Seigneur. Cela signifie clairement que tant qu'on reste dans la vie ténébreuse du siècle et qu'on est pris dans la nuit des affaires,

Lc., XVI, on ne peut servir le Seigneur. « Car on ne peut servir deux maîtres, on ne peut servir le Seigneur et Mammon. » Il nous faut donc sortir d'Égypte, il nous faut quitter le monde <sup>1</sup>; si nous voulons servir le Seigneur. Il nous faut le quitter, dis-je, non pas localement, mais en pensée; non pas en partant sur les chemins, mais en avançant par la foi. Écoutez saint Jean sur 1 Jo., II, le même sujet : « Mes petits enfants, n'aimez pas le monde ni tout ce qui est dans le monde; car tout ce qui est dans le monde est concupiscence de la chair et concupiscence des yeux. »

1. Cf. Philon, *De posteritate Cain*, 125.

Que dit cependant Moïse? Voyons comment il ordonne de partir d'Égypte, et pour combien de temps. « Nous ferons trois jours de marche et nous offrirons un sacrifice au Seigneur notre Dieu. » Quelle est cette route de trois jours qu'il nous faut entreprendre pour sortir d'Égypte et parvenir au lieu où nous devons offrir un sacrifice? Par la route, j'entends celui qui a dit : « Je suis la route, la vérité et la vie. » Il nous faut marcher trois jours sur cette route. Car « qui confessera de bouche le Seigneur Jésus et croira en son cœur que Dieu l'a ressuscité des morts le troisième jour, sera sauvé. » Voilà les trois jours de marche par lesquels on arrive au lieu où l'on immole à Dieu et où on lui offre « un sacrifice de louange ».

Voilà pour le sens mystique. Cherchons aussi le sens moral, qui nous est des plus utiles. Nous quittons l'Égypte par une marche de trois jours, si nous gardons une telle pureté de corps et d'âme que, selon les paroles de l'Apôtre, « notre corps et notre âme soient conservés intacts au jour de Jésus Christ ». Nous quittons l'Égypte par une marche de trois jours en détachant notre raison, notre nature et notre sens moral des choses du monde pour les appliquer aux commandements divins. Nous quittons l'Égypte en trois jours, quand nous purifions nos paroles, nos actions et nos pensées — car ce sont là trois occasions de pécher, — devenant « purs de cœur pour voir Dieu ».

1. Même trichotomie dans *In Ezech.*, 10, 1 « cogitationes, facta, sermones » (B., p. 416). Cf. Philon, *De mutat. nominum*, 236 : διανομίαι, λόγοις, πράξεις.

nous indique l'Esprit saint dans l'Écriture ? Ce Pharaon, Seigneur de l'Égypte, se voyant fortement pressé de renvoyer le peuple de Dieu, veut ensuite exiger qu'il ne s'éloigne pas trop, qu'il ne marche pas trois jours pleins : « Ne vous éloignez pas trop, » leur dit-il. Il ne veut pas que le peuple de Dieu s'éloigne ; il veut que s'il ne pêche pas en acte, il le fasse en paroles ; que si ce n'est en paroles, ce soit du moins en pensée. Il ne veut pas qu'ils s'éloignent de lui trois jours pleins. En nous, il veut avoir au moins son jour ; chez certains, il en a deux ; chez d'autres, il les a tous les trois. Bienheureux ceux qui se séparent de lui les trois jours entiers et en qui il n'est aucun jour qui lui appartienne ! Ne pensez donc pas que c'est seulement alors que Moïse a fait sortir le peuple d'Égypte. Maintenant encore, Moïse, qui est avec

Exod., VIII, 28.

Le., XVI, 29.

nous — car « nous avons Moïse et les Prophètes », c'est-à-dire la Loi de Dieu, — veut nous faire sortir d'Égypte. Si vous l'écoutez, il vous éloignera du Pharaon. Il désire vous délivrer de la corvée de la boue et de la paille, à condition toutefois que vous prêtiez l'oreille à la Loi divine et que vous la compreniez spirituellement. Il ne veut pas que vous demeuriez dans les œuvres de la chair et des ténèbres, mais que vous partiez au désert, que vous veniez en un lieu où ne pénètrent ni troubles ni fluctuations du siècle, que vous veniez au calme et au silence. Car « les paroles de la sagesse s'apprennent dans le silence et le calme ». Quand donc vous serez arrivés en ce lieu de repos, vous pourrez y offrir un sacrifice au Seigneur, y connaître la Loi de Dieu et la puissance de la voix divine.

C'est pourquoi Moïse veut vous retirer du milieu agité des affaires et du sein des peuples bruyants. C'est pourquoi il désire vous tirer de l'Égypte, c'est-à-dire des ténèbres de l'ignorance, pour vous faire entendre la Loi de Dieu et recevoir la lumière de la connaissance<sup>1</sup>.

Mais le Pharaon s'y oppose. Il ne veut pas vous lâcher, lui, « le Seigneur de ces ténèbres » ; il ne veut pas que vous soyez délivrés des ténèbres et conduits à la lumière de la connaissance. Écoutez ce qu'il dit : « Quel est celui dont j'entendrai la voix ? Je ne connais pas le Seigneur, et je ne renverrai pas Israël. » Vous entendez la réponse du « Prince de ce monde » : il dit qu'il ne connaît pas Dieu. Voyez-vous les effets d'un orgueil effronté ? Tant qu'il « ne partage pas les souffrances des hommes et qu'il n'est pas frappé avec eux », l'orgueil le gouverne. Mais vous verrez bientôt combien les châtiments lui sont profitables et combien il devient meilleur quand il est battu. Lui qui vient de dire : « Je ne connais pas le Seigneur », après avoir éprouvé la force des verges, il dira : « Priez le Seigneur pour moi » ; il ne s'en tiendra pas là, mais malgré les contestations de ses magiciens, il avouera que dans la puissance de ces signes « il y a le doigt de Dieu ». Nul n'est donc si ignorant de la pédagogie divine, qu'il prenne les châtiments divins pour un malheur et les verges du Seigneur pour une vengeance de mort<sup>2</sup>. Voici un Pharaon très endurci :

Eph., VI, 12.

Exod., V, 2.

Ps., LXXII, 5.

Exod., VIII, 8.

Exod., VIII, 19.

1. « Maintenant encore » : nouvelle application du principe qui fait passer du fait ancien au mystère présent. Comprendra-t-on assez l'actualité de cet appel pathétique au recueillement ?

2. Cf. PERIARCHON, 3, 1, 12 (K., p. 215) : « Dieu laisse et néglige ceux qu'il juge indignes de correction. »

le châtement lui est cependant profitable. Avant les coups, il ne connaît pas le Seigneur, frappé, il demande qu'on prie pour lui le Seigneur. C'est un progrès que de reconnaître, dans la peine, la raison qui nous l'a fait mériter. « Je ne connais pas, » dit-il, « le Seigneur et je ne renverrai pas Israël. » Mais voyez dans l'Évangile comment, sous les coups, il se corrige. Il est écrit, en effet, que des démons crièrent vers le Seigneur, disant : « Pourquoi es-tu venu avant le temps nous tourmenter ? Nous savons qui tu es ; tu es le Fils du Dieu vivant. » Dès qu'ils sont tourmentés, ils connaissent le Seigneur. « Je ne connais pas le Seigneur et je ne renverrai pas Israël », disait-il avant le châtement ; mais il renverra Israël, et non seulement il le renverra : il le pressera de partir. Car « il n'y a pas de communauté possible de la lumière avec les ténèbres », il n'y a « point de part du fidèle avec l'infidèle ».

Mt., VIII,  
29.

2 Cor., VI,  
14-15.

Exod., V, 4.

Mt., V, 21.

Mais que contient encore sa réponse ? « Pourquoi », dit-il, « vous, Moïse et Aaron, avez-vous détourné mon peuple de travailler ? Allez chacun à votre tâche ». Tant que le peuple est avec lui, « travaillant la boue et la brique » et occupé à « la paille », il ne le pense pas perverti, mais le croit au contraire dans le droit chemin. Que si ce peuple vient à dire : je veux faire « un voyage de trois jours » et « servir le Seigneur », il se plaint que Moïse et Aaron l'aient dévoyé. Voilà ce qui « était dit aux anciens ». Mais aujourd'hui encore, si Moïse et Aaron, c'est-à-dire la Prophétie et le Sacerdoce, attirent une âme au service de Dieu, l'invitent à sortir du siècle, à renoncer à tout ce

qu'elle possède pour s'adonner à la Loi divine et suivre la Parole de Dieu, aussitôt vous entendez dire par ceux qui sont les amis intimes du Pharaon : « Voyez comment des hommes sont séduits et pervertis ; voyez quels adolescents on détourne de travailler, de servir aux armées, de faire œuvre utile : on leur fait délaisser les tâches nécessaires et fécondes pour s'adonner à des inepties et à la paresse. Est-ce là servir Dieu ? Ils refusent de travailler et cherchent les occasions d'un loisir inerte ». Tels étaient alors les propos du Pharaon ; tels sont ceux que tiennent encore aujourd'hui ses amis et familiers. Or il ne s'agit pas seulement de mots : les coups viennent ensuite ; ordre est donné de flageller des scribes hébreux, de leur refuser la paille et d'exiger d'eux le travail. Telles furent les souffrances de nos pères. A leur image, le peuple de Dieu qui est dans l'Église souffre souvent persécution. Si vous considérez, en effet, ceux qui se sont entièrement livrés au « Prince de ce monde », vous découvrirez qu'ils font des affaires prospères : tout, de leur propre aveu, leur réussit, tandis que les serviteurs de Dieu ne trouvent souvent pas même ces pauvres petites choses nécessaires à la vie que signifie, me semble-t-il, la paille fournie par le Pharaon. Il arrive donc souvent que ceux qui craignent Dieu manquent même de cette subsistance grossière comparable à de la paille ; souvent aussi ils sont en butte aux persécutions des tyrans ; ils endurent des tourments et de cruelles tortures, au point que, lassés, quelques-uns disent au Pharaon : « Pourquoi affliges-tu ton peuple ? » Vain-

Exod., V,  
22.

cus par les coups, certains abandonnent la foi et se déclarent le peuple du Pharaon. « Car tous ceux qui sont d'Israël ne sont pas Israélites ; ce n'est point parce qu'ils sont de la race qu'ils sont tous fils. »

Ceux-là donc qui hésitent, chancelant sous les tribulations, élèvent aussi la voix contre Moïse et Aaron pour dire : « Du jour où vous avez pénétré auprès du Pharaon, nous sommes devenus en odeur d'exécration devant lui. » Ils disent vrai, bien qu'ils ne sachent pas ce qu'ils disent, de même que Caïphe, disant : « Il vous est utile qu'un seul meure pour le peuple », disait vrai, tout en ne sachant pas ce qu'il disait. Car, selon la parole de l'Apôtre, « nous sommes la bonne odeur du Christ » ; mais « pour les uns », ajoute-t-il, « c'est une odeur qui conduit de la vie à la vie, pour d'autres, de la mort à la mort ». De même, la parole prophétique est « un parfum suave » pour les croyants, mais à ceux qui doutent, qui refusent de croire et qui se déclarent le peuple du Pharaon, elle devient une odeur insupportable. Mais c'est Moïse lui-même qui dit au Seigneur : « Depuis que j'ai parlé au Pharaon, il a affligé ton peuple. » Il est bien sûr en effet que, avant que se fasse entendre la Parole divine, avant que soit connue la prédication divine, il n'y a pas d'épreuve, pas de tentation : avant la sonnerie de la trompette, la guerre n'a pas commencé. Mais une fois que la trompette de la prédication a donné le signal de guerre, alors survient l'affliction, alors se livrent tous les combats des tribulations. Du jour où Moïse et Aaron commencent à parler au Pharaon, le peuple de Dieu est frappé. Du jour où la Parole

divine s'est introduite en votre âme, il faut que s'y engage une lutte des vertus contre les vices. Avant que la Parole ne vint les attaquer, les vices demeureraient en paix chez vous, mais dès qu'elle entreprend de les juger un à un, alors s'élève un grand mouvement et naît une guerre sans merci. « Quelle entente, en effet, peut-il y avoir entre l'injustice et la justice », l'impudicité et la tempérance, la vérité et le mensonge ?

Ne soyons donc pas troublés outre mesure si notre « odeur » paraît exécration au Pharaon. Car la vertu est exécration au vice. Bien plutôt, nous conformant à la suite du texte qui nous montre Moïse se tenant debout « en face du Pharaon », restons, nous aussi, debout face au Pharaon, sans nous incliner ni fléchir. Tenons-nous droits, « les reins ceints de la vérité et les pieds chaussés dans la préparation de l'Évangile de la paix ». C'est ainsi, en effet, que l'Apôtre nous exhorte, disant : « Restez debout et n'allez pas vous soumettre à nouveau au joug de la servitude. » Et ailleurs encore : « (Jésus) en qui nous demeurons fermes et nous glorifions, dans l'espérance de la gloire de Dieu. » Nous restons debout avec assurance, si nous prions le Seigneur d'« affermir nos pieds sur le rocher », pour qu'il ne nous advienne pas ce que dit le même prophète : « Il s'en est fallu de peu que mes pieds ne

Origène insiste souvent sur le caractère dramatique de la vie chrétienne, sur le combat qu'elle suscite, au dehors et au dedans. La Parole de Dieu est un glaive, et le Christ est venu apporter la guerre. Celui surtout qui est appelé au service exclusif du Seigneur devra lutter contre le monde, c'est-à-dire souvent contre ses proches, pour être fidèle à sa vocation. Les hommes ne le comprendront pas, et, sans parler d'objections plus vulgaires, ils le considéreront comme un déserteur des tâches utiles à la société.

fléchissent et que je ne glisse sur la route <sup>1</sup>. » Restons donc debout face au Pharaon, c'est-à-dire résistons-lui en combattant, suivant les paroles de l'apôtre

1 Petr., v, 9.  
1 Cor., XVI, 3.

Pierre : « Résistez-lui, forts dans la foi. » Mais Paul ne dit pas moins : « Tenez bon dans la foi et agissez en hommes. » Car si nous nous tenons debout avec fermeté, alors se réalisera le vœu de Paul pour ses disciples : « Dieu écrasera promptement Satan sous vos pieds. » Plus nous resterons debout avec persévérance et fermeté, plus le Pharaon sera faible et impotent ; mais si nous commençons à faiblir et à douter, il deviendra contre nous fort et opiniâtre. Alors s'accomplira en nous ce dont Moïse nous a donné la figure : « Quand il levait les mains, » Amaléch était vaincu ; mais s'il les « laissait retomber » par lassitude et reposait ses bras fatigués, « Amalech l'emportait ». Ainsi donc, nous aussi, élevons nos bras dans la puissance de la croix du Christ et « faisons monter » dans la prière « en tout lieu, sans colère ni discussion, des mains saintes », pour mériter le secours du Seigneur. C'est à quoi nous exhorte l'apôtre Jacques : « Résistez au diable, et il fuira loin de vous. » Allons-y donc avec toute notre foi ! Que Satan ne « s'enfuie pas » seulement « loin de nous », mais qu'il soit « écrasé sous nos pieds », comme le Pharaon fut noyé dans la mer et englouti dans les profondeurs de l'abîme. Quant à nous, si nous quittons l'Égypte des vices, nous traverserons les flots du siècle comme

Rom., XVI, 20.

Exod., XVII, 11.

1 Tim., II, 8.

Jac., IV, 7.

Rom., XVI, 20.

1. Sur l'opposition de *stare* et de *sedere*, voir *In Num.*, h. 15, 1 : Celui qui se laisse rouler dans les flots de la luxure est dit non pas se tenir debout, mais assis, comme les Juifs exilés qui se tenaient assis « super flumina Babylonis » (B., p. 130).

une route solide, par Jésus-Christ notre Seigneur, à qui gloire et puissance dans les siècles des siècles. Amen.

## IV

## Des dix plaies qui frappèrent l'Égypte.

1. On vient de nous lire une histoire fameuse et qui par son importance mérite d'être connue du monde entier. Elle nous apprend que l'Égypte avec le Pharaon son roi fut châtiée de coups terribles, par des miracles et des prodiges, pour que le peuple hébreu, né d'ancêtres libres, et qu'elle avait réduit de force à l'esclavage, fût rendu à sa liberté première. Mais ce récit est si riche que, si l'on en examine avec soin chaque trait, on en trouve beaucoup plus qui exigent une étude prolongée, que d'autres sur lesquels on puisse passer rapidement. Et comme il serait trop long de suivre pas à pas l'ordre de l'Écriture, nous ramasserons en résumé la matière de toute l'histoire.

Donc, comme premier miracle, « Aaron jeta son bâton à terre, où il devint un serpent ». Les magiciens d'Égypte et les enchanteurs, convoqués, « firent la même chose », et leurs bâtons devinrent des serpents. Mais le serpent qui provenait du bâton d'Aaron engloutit les serpents des Égyptiens. Ce prodige aurait dû plonger le Pharaon dans la stupeur et le disposer à croire : il eut un effet contraire. L'Écriture nous dit en effet : « Le cœur du Pharaon s'endurcit et il n'écouta pas Moïse et Aaron. » Ici, elle dit que « le

Exod., VII, 10 ss.

Exod.,  
VIII-X.

cœur du Pharaon s'endurcit » ; mais à la première plaie, quand l'eau se change en sang, elle le dit également ; de même à la deuxième plaie, quand les grenouilles se mettent à pulluler ; de même à la troisième, lorsqu'a lieu l'invasion des moustiques, à la quatrième, quand sortent les scarabées, à la cinquième, quand la main du Seigneur frappe les troupeaux des Égyptiens, c'est encore la même expression. Mais à la sixième plaie, lorsque Moïse prend de la cendre au four et la jette en l'air, et que tumeurs et pustules brûlantes se forment sur les hommes et sur les animaux, et que les magiciens ne peuvent plus rivaliser avec Moïse, alors il n'est pas dit simplement que le cœur du Pharaon s'endurcit, mais il est ajouté quelque chose de plus effrayant : « Le Seigneur endurecit le cœur du Pharaon, et il n'écouta pas Moïse et Aaron, comme le Seigneur l'avait décidé. » De nouveau, à la septième plaie, quand grêle et feu dévastent l'Égypte entière, « le cœur du Pharaon est endureci », mais ce n'est pas par le Seigneur. Mais à la huitième, celle des sauterelles, c'est le Seigneur qui est dit endurecir le cœur du Pharaon. De même à la neuvième, quand « des ténèbres épaisses se répandent sur toute la terre d'Égypte ». Enfin, après le départ du peuple hébreu qui suivit la mort des premiers-nés égyptiens, il est dit au terme d'un long développement : « Et le Seigneur endurecit le cœur du Pharaon roi d'Égypte et de ses serviteurs, et il partit à la poursuite des fils d'Israël. » Déjà, quand Moïse, envoyé de la terre de Madian en Égypte, recevait l'ordre d'accomplir tous les prodiges que le Seigneur avait « mis dans ses

Exod.,  
XIV, 8.

mains », il était ajouté : « Tu feras ces choses en présence du Pharaon ; et moi j'endurcirai son cœur, et il ne renverra pas le peuple. » Tel est le premier endroit où le Seigneur dit : « J'endurcirai le cœur du Pharaon. » Une seconde fois, après avoir énuméré les chefs d'Israël, l'écrivain ajoute au nom du Seigneur : « J'endurcirai le cœur du Pharaon et je multiplierai mes signes. »

Exod., IV,  
21.Exod.,  
VII, 3.

2. Si nous croyons que les Écritures sont divines et écrites sous l'inspiration de l'Esprit saint, je ne pense pas que nous puissions avoir de ce divin Esprit une idée assez basse pour attribuer au hasard une telle variété, le cœur du Pharaon étant dit tantôt endureci par Dieu <sup>1</sup>, et tantôt s'être endureci de lui-même. Certes, je m'avoue bien incapable de sonder les intentions cachées de la divine Sagesse dans les diversités de ce genre. Cependant, je vois l'Apôtre Paul qui, fort de l'Esprit de Dieu habitant en lui, osait dire avec assurance : « Dieu nous l'a révélé par son Esprit, car l'Esprit pénètre tout, même les profondeurs de Dieu », — je le vois, dis-je, comprenant pour ainsi dire la différence des deux expressions : « le cœur du Pharaon s'endurcit » et « le Seigneur endurecit le cœur du Pharaon ». Car il dit ailleurs : « Est-ce que vous méprisez les trésors de sa bonté, de sa patience et de sa longanimité, ignorant que la patience de Dieu vous conduit à la pénitence ? En proportion de la dureté et de l'impénitence de votre

1 Cor., II,  
10.Rom., II,  
4-5.

1. Sur l'objection qui surgit naturellement de cette expression biblique contre le libre arbitre, Origène s'est étendu dans le *Periarchôn*, 3, 1, 7-8 (K., p. 204-208). Il en tire habilement argument contre ceux qui disaient l'homme bon ou mauvais, sauvé ou perdu par nature.

cœur, vous amassez sur vous la colère pour le jour de la colère et de la manifestation du juste jugement de Dieu. » Par là, il est clair qu'il charge d'une faute celui qui s'est spontanément endurci. Mais en un autre endroit, il pose comme une question à ce sujet, disant : « Il fait donc miséricorde à qui il lui plaît, et il endureit qui il lui plaît. Mais alors, me direz-vous, de quoi se plaint-il encore ? qui peut résister à sa volonté ? » Et l'Apôtre d'ajouter : « O homme, qui es-tu pour répliquer à Dieu ? » Ainsi, au sujet de celui qui est endurci par le Seigneur, il répond moins en résolvant la question qu'en faisant appel à son autorité apostolique. Sans doute ne jugeait-il pas à propos, étant donné l'incapacité de ses interlocuteurs, de livrer « à l'encre et au parchemin » le mystère de telles réponses ; ailleurs encore, ne dit-il pas lui-même, à propos de certaines paroles, qu'il a entendu des choses « qu'il n'est pas permis de répéter » ? Aussi, dans ce qui suit, la sévérité de cet admirable docteur terrifie celui qui se plonge avec curiosité dans ces arcanes, moins pour le profit de l'étude que par soif de connaître : Rom., IX, « O homme, qui es-tu pour répliquer à Dieu ? L'objet façonné dit-il à l'artiste : pourquoi m'as-tu fait ainsi ? », etc. Qu'il nous suffise donc d'avoir pris garde à ces choses et d'avoir montré à nos auditeurs combien il y a dans la loi divine de traits ensevelis dans de profonds mystères, à propos desquels nous devons dire en priant : « De ces profondeurs j'ai crié vers toi, Seigneur <sup>1</sup> ! »

1. Cet appel à l'inspiration pour expliquer quelques détails de langage, cette façon d'y trouver de profonds mystères, l'application faite à ce sujet

3. Mais il est une remarque qui ne me paraît pas moins digne d'être examinée. C'est quand il est dit que certaines plaies furent infligées au Pharaon ou à l'Égypte par Aaron, d'autres par Moïse, d'autres enfin par le Seigneur en personne. En effet, à la première plaie, celle de l'eau changée en sang, il est dit qu'Aaron éleva sa verge et frappa l'eau. A la seconde aussi, quand il frappa les eaux et en fit sortir des grenouilles, et à la troisième, quand « il étendit la main et frappa de sa verge la poussière de la terre et que naquirent les moustiques ». De ces trois plaies, c'est Aaron qui fut l'instrument. Mais voici qu'à la quatrième, il est dit que le Seigneur fit « advenir les scarabées », qui remplirent les demeures du Pharaon ; à la cinquième, quand « périrent les troupeaux des Égyptiens », la chose est encore attribuée au Seigneur. Au contraire, à la sixième, c'est Moïse qui « disperse la cendre du four » d'où proviennent ulcères et pustules rongant hommes et bestiaux ; à la septième, « Moïse lève la main vers le ciel, et l'orage gronde, et la foudre s'abat sur la terre » ; à la huitième, c'est Moïse encore qui tend la main vers le ciel, et « le Seigneur fait souffler tout le jour et toute la nuit un vent » qui amène les sauterelles ; de même à la neuvième : « Moïse lève la main vers le ciel, et les ténèbres se répandent sur toute la terre d'Égypte. » Mais à la dixième, c'est le Seigneur lui-même qui accomplit et parfait toute l'œuvre. Il est en effet écrit : « Voici

Exod.,  
XII, 29.

des textes de saint Paul, tout cela paraît bien subtil et n'est pas du meilleur Origène. On remarquera des procédés analogues dans la suite de l'homélie aux n. 3 et 4, et de nouveau la déclaration de principe au début du n. 5.

qu'au milieu de la nuit le Seigneur frappa tous les premiers-nés sur la terre d'Égypte, en commençant par le premier-né du Pharaon qui siégeait sur le trône, jusqu'au premier-né de la captive qui est dans la fosse, et tous les premiers-nés du bétail. »

4. Nous avons observé encore une autre différence. A la première plaie, quand l'eau se change en sang, il n'est pas encore ordonné à Moïse d'entrer chez le Pharaon, mais il lui est dit : « Va à sa rencontre au bord du fleuve, à l'heure où il vient se baigner. » Mais à la seconde plaie, après que la première fut exécutée avec une fidélité rigoureuse, il lui est dit : « Entre chez le Pharaon », et de fait il y entre et dit : « Voici la parole du Seigneur », etc. Puis à la troisième, quand les moustiques font irruption, déjà les magiciens jusque là réfractaires, commencent à céder, avouant que « le doigt de Dieu est là ». A la quatrième, Moïse reçoit encore l'ordre de « veiller » et de « se porter le matin à la rencontre du Pharaon quand il ira au bain ; c'est alors que les scarabées envahissent les maisons égyptiennes ». A la cinquième, celle de la destruction des troupeaux, Moïse reçoit de nouveau l'ordre d'« entrer chez le Pharaon ». A la sixième, il n'est pas fait mention du Pharaon, il n'est pas dit que Moïse ou Aaron ait pénétré chez lui ; simplement, « il se produisit des ulcères et des pustules brûlantes qui s'attaquaient même aux magiciens d'Égypte, et ils ne pouvaient résister à Moïse ». A la septième, il reçoit l'ordre de « veiller » et de « se présenter de grand matin devant le Pharaon », lorsqu'il déclancha grêle, foudre et tonnerre. A la huitième, celle des saute-

relles, il reçoit l'ordre d'« entrer » chez lui. A la neuvième, le Pharaon est de nouveau passé sous silence, et Moïse doit « tendre la main vers le ciel pour que des ténèbres s'étendent sur toute la terre d'Égypte, des ténèbres opaques » ; il n'entre pas, mais il est appelé auprès du Pharaon. De même à la dixième plaie, lorsque, après l'extermination des premiers-nés, on le presse de sortir en hâte d'Égypte.

Il y a encore une foule d'autres particularités, dont chacune manifeste des signes de la divine Sagesse. Vous remarquerez, par exemple, que tout d'abord le Pharaon ne fléchit pas ; il ne cède pas aux châtiments divins quand les eaux se changent en sang. A la seconde plaie, il paraît déjà un peu adouci, car il appelle Moïse et Aaron pour leur dire : « Priez pour moi le Seigneur, qu'il me délivre des grenouilles, moi et mon peuple, et je renverrai votre peuple. » A la troisième, ce sont les magiciens qui cèdent, disant au Pharaon : « Là est le doigt de Dieu. » A la quatrième, châtié par le moyen des moustiques, il dit : « Allez, offrez un sacrifice au Seigneur votre Dieu, mais ne vous éloignez pas trop ; priez pour moi le Seigneur. » A la cinquième, quand le bétail est frappé de mort, non seulement il ne cède pas, mais il s'endurcit encore davantage. De même à la sixième plaie, celle des ulcères. Mais à la septième, lors des dévastations de la grêle et de la foudre, « il envoie chercher Moïse et Aaron et leur dit : « J'ai péché, le Seigneur est juste, et mon peuple et moi sommes impies ; priez donc pour moi le Seigneur. » A la huitième, quand les sauterelles l'accablent, il se hâte de convoquer Moïse

et Aaron et leur dit : « J'ai péché en présence du Seigneur votre Dieu et contre vous ; prenez en charge mon péché et priez le Seigneur votre Dieu. » A la neuvième, quand se répandent les ténèbres, il appelle encore Moïse et Aaron et leur dit : « Allez servir le Seigneur votre Dieu. » Mais enfin à la dixième, lorsque sont exterminés les premiers-nés des hommes et des animaux, « le Pharaon, dit l'Écriture, convoque Moïse et Aaron la nuit et leur dit : « Levez-vous et retirez-vous de mon peuple, vous et les enfants d'Israël ; allez, servez le Seigneur votre Dieu comme vous dites ; prenez vos brebis et vos bœufs et mettez-vous en route comme vous avez dit. Et bénissez-moi. » Et les Égyptiens forçaient le peuple à quitter au plus vite la terre d'Égypte. Sans quoi, disaient-ils, nous mourrons tous. »

5. Quel est celui que Dieu remplira du même esprit dont il a rempli Moïse et Aaron quand ils opéraient ces prodiges et ces signes, pour qu'il puisse parler de leurs actes dans la lumière du même esprit ? Car je ne pense pas qu'on puisse expliquer les diversités de ces événements immenses, autrement que dans le même esprit qui en fut l'auteur. L'Apôtre Paul ne nous dit-il pas : « Que l'esprit des prophètes soit soumis aux prophètes ? » Il ne revient donc pas à n'importe qui d'expliquer les paroles des prophètes, mais elles sont elles-mêmes « soumises aux prophètes ». Cependant, puisque le même bienheureux Apôtre nous commande de nous faire les imitateurs de cette grâce, c'est-à-dire du don de prophétie, comme étant chose de notre ressort, quand il dit : « ambitionnez

<sup>1</sup> Cor.,  
XIV, 32.

des dons meilleurs, mais surtout celui de prophétie », <sup>1</sup> *1 Cor. XIV*, essayons nous aussi de nous hausser jusqu'à une telle ambition, de ravir ces biens autant qu'il est en nous, tout en attendant du Seigneur la plénitude du don. Car c'est pour cela que le Seigneur dit par le prophète : « Ouvre ta bouche et je la remplirai » ; pour cela encore qu'un autre texte dit : « Frappe l'œil, il en coule des larmes, frappe le cœur, il en sort l'intelligence. » Donc, ne nous livrons pas, de désespoir, au silence, ce qui n'édifie pas l'Église de Dieu ; mais reprenons en quelques mots ce dont nous pouvons dire quelque chose, dans la mesure où nous le pouvons <sup>1</sup>.

6. Autant que j'en puis juger, il me semble que ce Moïse qui vient en Égypte armé de la verge dont il va la châtier et la frapper des dix plaies, c'est la Loi de Dieu <sup>2</sup>, qui fut donnée au monde pour le corriger et l'amender au moyen de dix plaies, c'est-à-dire des dix commandements du décalogue. Quant à la verge par laquelle sont accomplies toutes ces choses, qui soumet l'Égypte et dompte le Pharaon, c'est la croix du Christ, par laquelle ce monde est vaincu, qui triomphe du « Prince de ce monde » ainsi que des <sup>Col., II, 15</sup> « principautés et des puissances ». Jetée à terre, la verge se mue en dragon ou serpent et dévore les serpents des magiciens d'Égypte qui « avaient fait de

<sup>Ps.</sup>  
LXXX,  
10.

1. Ce paragraphe précise la pensée d'Origène en matière d'interprétation biblique. Ce qui vient de l'Esprit n'est pleinement entendu que par l'action de l'Esprit. Mais quiconque a charge d'édifier l'Église peut espérer d'avoir une part — si faible qu'en soit la mesure — à ce don de prophétie que l'Esprit avait communiqué si largement à un saint Paul ; il doit au moins s'efforcer, en quelque sorte, de le « mimer ».

2. Assimilation classique : cf. supra, h. 2, 4 (p. 100) ; CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Strom.* 1, 26 (St., 2, 104) ; PHILON, *De Vita Moïsis*, 1, 162.

même » : l'Évangile nous montre que ce serpent, c'est Mt., x, 16. la sagesse, ou la prudence, quand il dit : « Soyez prudents comme des serpents », et il est dit ailleurs : « Le Gen., III, 1. serpent l'emportait en prudence sur tous les êtres vivants et les animaux qui étaient dans le paradis. » Donc la croix du Christ, cette croix dont la prédication paraissait une « folie », cette croix qui se trouve 1 Cor., I, 18. contenue dans Moïse c'est-à-dire dans la Loi, selon la parole du Seigneur : « C'est de moi qu'il a écrit », Jo., v, 46. cette croix, dis-je, dont Moïse a écrit, une fois qu'elle fut jetée en terre, c'est-à-dire une fois qu'elle fut venue se proposer à la foi des hommes, elle s'est changée en « sagesse », et en une sagesse telle qu'elle dévore toute la sagesse de l'Égypte, c'est-à-dire de ce monde. Regardez en effet comment « Dieu a rendu 1 Cor., I, 20. stupide la sagesse de ce monde » en montrant dans « le Christ en croix la force de Dieu et la sagesse de Dieu » : dès lors l'univers entier est saisi par celui qui a dit : « je prendrai les sages dans leur astuce <sup>1</sup>. »

Quant aux eaux du fleuve qui se changent en sang, l'application en est assez claire. Il fallait d'abord que ce fleuve, où les enfants hébreux étaient livrés à une mort cruelle, rendit aux auteurs du crime une coupe sanglante, et qu'ils goûtassent en en buvant la saveur de tout le sang des bas-fonds qu'ils avaient souillés de parricides. En outre, pour que rien ne manque à l'allégorie, les eaux se changent en sang et l'Égypte a son propre sang pour boisson ! Les eaux d'Égypte,

1. Peu de textes, dans toute l'antiquité chrétienne, célèbrent avec une pareille vigueur le triomphe de la croix et de sa « folie » sur le monde et sur sa sagesse.

ce sont les idées erronées et changeantes des philosophes ; parce qu'ils ont trompé l'esprit des tout petits et l'intelligence des enfants, dès que la Croix du Christ a montré à ce monde la lumière de la vérité, ils doivent subir le châtement de leur crime, payer le prix du sang. C'est ce que dit le Seigneur lui-même : « Tout le sang répandu sur la terre, depuis le sang du juste Abel jusqu'au sang de Zacharie, sera redemandé à cette génération. » Mt. XXIII 35-36.

La seconde plaie, celle des grenouilles, figure, à ce que je crois, les chants des poètes. Ils ont apporté au monde leurs fables décevantes au moyen d'une présumptueuse et vaine harmonie, semblable à la voix et au chant des grenouilles. Cet animal n'est en effet bon à rien d'autre qu'à émettre des cris malhonnêtes et importuns. Viennent ensuite les moustiques. Cet animal vole dans l'air ; il est si menu qu'il échappe à un œil qui n'a pas la vue perçante, mais, posé sur le corps, il le fouille de son aiguillon acéré, de sorte que, si l'on ne peut le voir voler, on le sent piquer. Tout à fait comparable à la dialectique, qui transperce l'âme avec l'aiguillon subtil des mots et la circonviert avec tant d'astuce, que celui qui est trompé ne voit ni ne comprend d'où vient le mensonge. Quatrièmement, je comparerais le scarabée à la secte des Cyniques, qui, en plus de leurs autres malhonnêtetés trompeuses, enseignent que la volupté et la licence sont le bien suprême <sup>1</sup>. Le monde ayant donc commencé d'être trompé de toutes ces façons, la Parole et la Loi divines

1. Origène suit ici Philon, *De vita Mosis*, 1, 108 et 130.

viennent lui infliger de tels châtimens, pour que la lourdeur de la peine lui fasse reconnaître la gravité de son égarement. En cinquième lieu, la mort frappe l'Égypte dans ses troupeaux. Ici se trouve dénoncée la bassesse et la folie des hommes qui ont rendu un culte à des animaux sans raison et donné le nom de Dieu non seulement à des représentations humaines, mais à des figures de bêtes, en bois ou en pierre, vénérant Jupiter Ammon dans le bélier, Anubis dans le chien, honorant aussi Apis dans le taureau, et tant d'autres, dans lesquels l'Égypte admirait des merveilles divines. Partout où ils croyaient voir un culte divin, il convenait qu'ils trouvassent un supplice misérable. Puis c'est le tour des ulcères et des pustules brûlantes. Il me semble que dans les ulcères est blâmée la méchanceté fourbe et purulente, dans les abcès l'orgueil bouffi et boursoufflé, dans les brûlures la folie de la colère et de l'emportement. C'est ainsi que jusqu'à nos jours les châtimens sont dispensés au monde sous la forme même de ses égarements <sup>1</sup>.

7. Après quoi viennent des « voix » d'en haut — sans doute la voix du tonnerre —, « et la grêle, et le feu au milieu de la grêle ». Voyez comment Dieu s'y prend pour corriger. Il ne frappe pas en silence, mais il envoie du ciel des voix et un enseignement qui doivent permettre à celui qui est puni de recon-

1. Philosophie profane, chants des poètes, dialectique, doctrines cyniques, idolâtrie, vices d'orgueil et de colère : Origène met ici tout cela en quelque sorte sur le même plan, ou pour ainsi dire dans le même camp, face auquel il dresse la croix. On remarquera aussi qu'à chaque plaie, le châtiement apparaît homogène à la faute : c'est le même principe que suivra, par exemple, Dante dans son *Enfer*.

naître sa faute. Il envoie la grêle qui dévaste les semis encore tendres des vices. Il envoie le feu, parce qu'il sait qu'il y a « des épines et des fourrés » qui devront être la proie de ce feu dont parle le Seigneur : « Je suis venu mettre le feu sur la terre. » C'est lui qui brûle ainsi l'aiguillon de la volupté et de la licence. En huitième lieu, mention est faite des sauterelles : je crois que ce genre de plaie confond l'inconstance du genre humain, toujours en dissensions et en disputes ; car les sauterelles, n'ayant pas de roi, « sortent en bande sur une seule ligne », comme dit l'Écriture, et les hommes, bien que Dieu les ait doués de raison, n'ont pas su se gouverner en ordre ni supporter avec patience les commandemens de Dieu leur roi. La neuvième plaie est celle des ténèbres : celles-ci servent soit à accuser l'aveuglement de leur esprit, soit à leur faire comprendre que les raisons de la divine Providence sont pleines d'obscurité. Car « Dieu a établi les ténèbres comme son refuge ». En voulant audacieusement et témérairement les sonder et en allant d'affirmations en affirmations, ils se sont trouvés enveloppés dans les ténèbres « lourdes et opaques » de l'erreur. Enfin, la dernière plaie — le massacre des nouveaux-nés — contient sans doute un mystère qui passe notre intelligence. Les Égyptiens n'auraient-ils pas commis un crime contre « l'Église des premiers-nés qui est inscrite aux cieux » ? Pour cette besogne, est envoyé l'ange exterminateur, qui n'épargne que ceux qui ont marqué les battans de leur porte du sang de l'agneau. Pendant ce temps, sont exterminés les premiers-nés de l'Égypte, qui représentent soit ces prin-

Col., II, 15; Eph., VI, 12. cipautés » et ces « puissances », ces « régents du monde de ténèbres », dont il est dit que le Christ les a « livrés en spectacle », c'est-à-dire les a fait figurer comme captifs à son avènement, et « les a vaincus sur le bois de la croix »<sup>1</sup>, soit les inventeurs des fausses religions qui furent en ce monde et que la vérité du Christ a éteintes et détruites avec leurs auteurs.

Voilà pour ce qui est de l'interprétation mystique.

8. Si maintenant nous en venons aux significations morales, nous dirons que toute âme en ce monde, tant qu'elle vit dans l'erreur et dans l'ignorance de la vérité, se trouve en Égypte. Quand la loi divine commence à s'en approcher, elle change pour elle l'eau en sang, c'est-à-dire qu'elle transforme la vie fluante et lascive de sa jeunesse dans le sang de l'Ancien et du Nouveau Testament. Ensuite elle l'arrache au vain bavardage qui, au regard de la providence divine, est semblable au chant des grenouilles. Elle la purifie aussi des pensées mauvaises qui sont comme la morsure des moustiques, et elle en retire les aiguillons de la méchanceté. Elle la panse des blessures que lui font les plaisirs, semblables aux dards des scarabées, et détruit en elle la sottise et l'intelligence bestiale, cette sorte d'intelligence par quoi l'homme, malgré sa splendeur, refuse de comprendre, et peut être comparé aux animaux sans raison. Elle s'en prend aux ulcères de ses péchés et apaise en elle l'enflure de l'orgueil et la brûlure de la colère. Elle ajoute encore à cela la voix « des fils du tonnerre », c'est-à-

1. Ce développement est repris dans la 3<sup>e</sup> homélie sur les Nombres, n. 4 (B., p. 18-19).

dire les enseignements de l'Évangile et des Apôtres. Elle emploie le châtement de la grêle pour réprimer la luxure et les plaisirs des sens. Elle y joint le feu de la pénitence pour l'amener à dire : « Est-ce que notre cœur n'était pas brûlant en nous ? » Elle ne manque pas de lui donner l'exemple des sauterelles qui s'attaquent à tous ses mouvements agités et troubles et les dévorent, pour qu'elle apprenne d'elle-même ce qu'enseigne l'Apôtre, à savoir que « tout ce qui la concerne soit fait avec ordre ». Une fois qu'elle a reçu un châtement suffisant pour ses mœurs et qu'elle a été contrainte à corriger sa vie en une vie meilleure, quand elle a reconnu l'auteur des coups et a commencé d'avouer que « le doigt de Dieu est là », alors elle aperçoit surtout les ténèbres de ses œuvres, alors elle reconnaît la nuit de ses erreurs. Parvenue à ce point, elle méritera que soient exterminés en elle les premiers-nés de l'Égypte.

Voici à peu près comment on peut comprendre ce dernier processus. Toute âme, quand elle est parvenue à un certain âge et qu'une certaine loi de nature commence à y affirmer ses droits, produit des mouvements premiers qui vont nécessairement dans le sens des désirs de la chair, sous l'excitation d'une force stimulée par la concupiscence ou la colère<sup>1</sup>. C'est

1. Cf. le commentaire du Cantique, prologue (B., p. 72) : « Omnis namque, qui ad id ætatis venerit, quam pubertatem vocant, amat aliquid seu minus recte, cum amat quae non oportet, seu recte et utiliter, cum amat quae oportet. Verum nonnulli hunc amoris affectum, qui animae rationabili insitus est beneficio conditoris, aut ad amorem pecuniae trahunt et avaritiae studium, aut erga gloriam captandam, et fiunt inanis gloriae cupidi aut erga scorta sectanda et inveniuntur impudicitiae libidinisque captivi, aut ad alia his similia virtutem tanti boni hujus effundunt... »

pourquoi le prophète dit du Christ seul, comme un trait essentiel qu'il ne partage pas avec le reste des hommes : « Il mangera du beurre et du miel avant de faire ou de dire le mal ; il choisira le bien, car avant que l'enfant sache distinguer le bien du mal », il résiste au mal pour choisir ce qui est bien. Un autre prophète disait, parlant de lui-même : « Ne vous souvenez pas des fautes de ma jeunesse et de mon ignorance. » Donc, ces premiers mouvements de l'âme selon la chair tendant avec force au péché, c'est avec raison qu'on voit en eux, au sens moral, les premiers-nés des Égyptiens, qui seront exterminés par une conversion redressant le cours du reste de la vie. Ainsi donc, dans l'âme que la loi divine châtie et corrige après l'avoir tirée de l'erreur, les premiers-nés de l'Égypte sont aussi détruits, — à moins que, malgré tout cela, elle ne persiste dans l'infidélité, refusant de se joindre au peuple d'Israël, et que, au lieu d'émerger des profondeurs et d'en sortir saine et sauve, elle ne demeure dans l'iniquité et ne descende « comme le plomb dans l'épaisseur de l'eau ».

Car, d'après la vision du prophète Zacharie, l'iniquité siège sur une masse de plomb : aussi celui qui demeure dans l'iniquité est-il enseveli « comme le plomb » dans l'abîme. Nous avons remarqué plus haut que certains prodiges furent accomplis par Aaron, d'autres par Moïse, d'autres par le Seigneur en personne : ce qui peut signifier qu'il est des cas où nous devons être purifiés par les sacrifices des prêtres et les prières des pontifes, que représente Aaron ; d'autres, où c'est la connaissance de la loi divine qui doit nous

Is., VII, 15.  
Ps., XXIV, 7.  
Exod., XV, 10.  
Zach., V, 6-7.

corriger : tel est l'office de Moïse ; mais en d'autres cas, sans contester les plus difficiles, il y faut la puissance même du Seigneur.

9. Mais ne croyez pas non plus sans portée cette remarque que nous avons faite, que d'abord Moïse ne va pas chez le Pharaon mais le rencontre allant au bain, puis entre dans son palais, enfin est invité à s'y rendre. Par quoi il faut entendre, me semble-t-il, que, soit que nous soyons en lutte ouverte avec le Pharaon au sujet de la Parole de Dieu et de la liberté de la religion, soit que nous cherchions à ravir à sa domination nos âmes opprimées par lui et que le combat soit dur, nous ne devons pas commencer par attaquer les derniers recoins des problèmes, mais il nous faut aller à la rencontre de l'adversaire et l'affronter auprès des eaux ; car ces eaux, ce sont les autorités des philosophes païens ; c'est auprès d'elles qu'il nous faut aller quand nous voulons engager la lutte, pour les attaquer et les convaincre d'erreur. Ensuite, il nous faut pénétrer jusqu'au centre de la bataille ; car, dit le Seigneur, « si l'on n'a d'abord attaché l'homme fort, on ne peut s'introduire dans sa maison et prendre son mobilier ». Il nous faut donc d'abord « lier le fort », l'enserrer dans les liens de la discussion, pour nous introduire ainsi chez lui, voler son mobilier, délivrer les âmes qu'il retenait par l'artifice du mensonge. Quand nous aurons souvent fait ainsi, nous tenant debout devant lui — dans l'attitude dont parle l'Apôtre : « Tenez-vous donc debout, les reins ceints de la vérité », et encore : « Tenez-vous debout dans le Seigneur et agissez virilement », —

ML, XII, 29.

Eph., VI, 14.  
1 Cor., XVI, 13.

alors ce vieux et rusé menteur feindra aussi d'être vaincu et de céder, dans l'espoir de nous rendre ainsi plus négligents au combat. Il feindra le repentir, il nous priera de partir mais sans trop nous éloigner. Il veut que nous soyons par quelque côté ses voisins, que nous ne nous écartions pas trop de son territoire. Mais si nous ne partons pas au loin, si nous ne franchissons pas la mer en disant : « autant il y a de distance entre l'Orient et le Couchant, autant il a éloigné de nous nos iniquités », nous ne pourrions être sauvés<sup>1</sup>. Prions donc le Seigneur, que sa miséricorde nous tire du pays d'Égypte, de la puissance des ténèbres, et qu'il ensevelisse « comme le plomb dans une eau épaisse », le Pharaon et son armée. Alors, libérés, nous chanterons avec joie et allégresse un hymne « au Seigneur, car il s'est manifesté glorieusement » : à Lui « honneur et gloire dans les siècles des siècles. Amen ».

## V

## Le départ des fils d'Israël.

<sup>1</sup> Tim., II, 7. 1. L'Apôtre Paul, « docteur des nations dans la foi et la vérité », a fait connaître à l'Église qu'il a ras-

1. Là encore, les rapports du chrétien avec la philosophie païenne sont envisagés essentiellement sous la forme d'une lutte. On y peut distinguer trois phases : d'abord le rejet, avec la réfutation pure et simple ; puis, seule pleinement efficace, une discussion immanente, qui porte le conflit jusqu'au cœur de la doctrine, et qui se termine par l'enlèvement d'un butin (qu'on songe aux « dépouilles de l'Égypte ») : la vérité que les systèmes erronés détenaient captive est alors délivrée et introduite dans la synthèse chrétienne. Enfin, le souci de se garder contre tout retour offensif, par l'intransigeance maintenue de la position chrétienne.

semblée des nations l'usage qu'elle devait faire des livres de la Loi que d'autres lui ont transmis, d'autres qui lui étaient d'abord inconnus et fort étrangers, de peur que, recevant des institutions étrangères et dont elle ignorait le principe, elle ne fit de faux accords sur un instrument emprunté. C'est pourquoi lui-même nous a laissé quelques exemples d'interprétation, pour que nous nous y conformions en tout le reste et n'allions pas croire que nous sommes devenus disciples parce que nous lisons le même livre et usons du même instrument que les Juifs. Il veut donc que les disciples du Christ diffèrent de ceux de la Synagogue en ceci, que, comprenant spirituellement la Loi, cette Loi qui, mal entendue des Juifs, leur a fait repousser le Christ, nous montrions qu'elle fut donnée à juste titre pour l'instruction de l'Église.

Les Juifs, donc, comprennent seulement que « les Exod.,  
XII, 37 ;  
XIII, 20 ;  
XIV, 2 ;  
XVII, 6...  
fils d'Israël quittèrent » l'Égypte, que leur première étape fut « à partir de Ramès », qu'ils arrivèrent ensuite « à Sochoth », puis qu'ils vinrent « de Sochoth à Othon », près d'Épaul au bord de la mer ; que plus tard la nuée les précéda, que les suivit la pierre d'où ils tiraient de l'eau, qu'ils traversèrent la Mer Rouge et parvinrent au désert de Sina. Pour nous, voyons la règle d'interprétation que nous a léguée l'Apôtre Paul. Écrivant aux Corinthiens, il dit : « Nous savons<sup>1</sup> Cor., X,  
1-4.  
que nos ancêtres furent sous la nuée, qu'ils ont tous été baptisés en la personne de Moïse dans la nuée et dans la mer, qu'ils ont tous mangé la même nourriture spirituelle et tous bu le même breuvage spirituel ; ils buvaient à la source du rocher qui les accom-

pagnait ; or ce rocher c'était le Christ. » Vous voyez la différence entre la lecture purement historique et l'enseignement de Paul. La traversée de la mer par les Juifs, Paul l'appelle un baptême ; en ce qu'ils croyaient être une nuée, Paul voit le Saint-Esprit. De ce passage il convient de rapprocher la parole du

Jo., III, 5. Seigneur dans l'Évangile : « Celui qui n'est pas rené de l'eau et de l'Esprit saint, ne peut entrer aux royaumes des cieus. » La manne, où les Juifs ne voyaient qu'un aliment pour apaiser la faim de l'es-

1 Cor., X, 3. tomac, Paul l'appelle une nourriture spirituelle. Et non seulement Paul, mais aussi le Seigneur, qui dit

Jo., VI, 49-51. dans le même Évangile : « Vos pères ont mangé la manne dans le désert, et ils sont morts ; mais celui

qui mangera du pain que je donne, moi, ne mourra jamais. » Et il ajoute « Je suis le pain descendu du ciel. » Paul parle ensuite clairement du rocher qui les

1 Cor., X, 4. accompagnait et il dit : « Ce rocher c'était le Christ. »

Qu'allons-nous donc faire, nous qui avons reçu de Paul, maître de l'Église, de telles règles d'interprétation ? N'est-il pas juste que nous appliquions à d'autres cas l'exégèse dont il nous a donné l'exemple ?

Ou bien, suivant l'avis de quelques-uns, laisserons-nous ce que nous a transmis un si grand et excellent

Tit., I, 14. Apôtre pour retourner aux « fables judaïques » ?

Pour moi, si je suivais une autre méthode que Paul, j'estime que je donnerais la main aux ennemis du Christ ; je crois que c'est là ce que dit le prophète :

Hab., II, 15. « Malheur à qui donne à boire à son prochain et l'enivre ! »

Ayant donc reçu du bienheureux Apôtre Paul les germes de l'intelligence spirituelle, cultivons-

les dans la mesure où, grâce à vos prières, le Seigneur daignera nous éclairer <sup>1</sup>.

2. « Les fils d'Israël quittèrent Ramès et vinrent <sup>Exod., XII, 37.</sup> à Sochoth, puis de Sochoth à Othon. » S'il en est qui se préparent à quitter l'Égypte ; s'il en est qui désirent laisser les actions ténébreuses de ce monde et la nuit de l'erreur, il leur faut d'abord partir de Ramès. Ramès signifie « érosion de la rouille ». Si vous voulez que le Seigneur soit votre guide, qu'il vous précède « dans la colonne de nuée » et que vous suive « la <sup>Exod., XIII, 21.</sup> pierre » qui doit vous fournir une « nourriture spiri- <sup>1 Cor., X, 3-4.</sup> tuelle » et une « boisson » également « spirituelle », partez, sortez de Ramès, « n'amassez pas de trésor là <sup>Mt., VI, 20.</sup> où la rouille ronge, là où les voleurs percent les murs et dérobent ». C'est ce que dit clairement le Seigneur dans l'Évangile : « Si tu veux être parfait, vends <sup>Mt., XIX, 21.</sup> tous tes biens et donne le prix aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel ; puis viens et suis-moi. » Voilà ce que signifie partir de Ramès et suivre le Christ.

Voyons maintenant ce que signifie l'emplacement du camp où l'on vient en partant de Ramès. « Ils arrivèrent, dit l'Écriture, à Sochoth. » Les étymologistes nous disent que Sochoth signifie chez les Hébreux « tentes ». Après avoir quitté l'Égypte, secoué la rouille de toute corruption et rejeté les occasions de vice, vous habiterez sous des tentes. Car nous habitons sous des tentes dont nous ne voulons pas <sup>2 Cor., V, 4.</sup> être dépouillés, mais nous voulons en revêtir d'autres

1. Sur cette autorité de saint Paul, à laquelle Origène ne cesse d'en appeler, voir l'introduction aux homélies sur la Genèse, p. 31-33. Cf. Hippolyte, *Commentaire sur Daniel*, I, 16, (Lefèvre-Bardy, p. 101).

par-dessus ». Il habite sous la tente, celui qui se hâte vers Dieu, libre, sans embarras de bagages.

Mais il ne faut pas s'arrêter là ; il faut poursuivre la marche ; il faut lever le camp de Sochoth et nous hâter de venir à Othon. Othon peut, dit-on, se traduire en notre langue : « signe pour eux ». Nom bien choisi, car vous allez entendre dire maintenant que « Dieu les précédait le jour dans une colonne de nuée et la nuit dans une colonne de feu ». Vous ne trouvez pas cela à Ramès ni à Sochoth, qui sont les deux premières étapes du voyage, mais c'est à la troisième étape que se produisent les signes divins. Rappelez-vous ce qui a été lu plus haut. Moïse disait au Pharaon : « Nous irons trois jours dans le désert et nous ferons un sacrifice à notre Dieu. » Voilà donc ce voyage de trois jours que Moïse avait hâte d'entreprendre et auquel l'opposait le Pharaon. Ce dernier disait : « N'allez pas trop loin. » Le Pharaon ne permettait pas aux fils d'Israël d'aller jusqu'au lieu des signes ; il ne leur permettait pas de s'avancer jusqu'à pouvoir jouir des mystères du troisième jour<sup>1</sup>. Car

Exod., V, 3. raon : « Nous irons trois jours dans le désert et nous ferons un sacrifice à notre Dieu. » Voilà donc ce voyage de trois jours que Moïse avait hâte d'entreprendre et auquel l'opposait le Pharaon. Ce dernier disait : « N'allez pas trop loin. » Le Pharaon ne permettait pas aux fils d'Israël d'aller jusqu'au lieu des signes ; il ne leur permettait pas de s'avancer jusqu'à pouvoir jouir des mystères du troisième jour<sup>1</sup>. Car

Exod., VIII, 28. os., VI, 2. écoutez ce que dit le prophète : « Le Seigneur nous ressuscitera après deux jours, et au troisième jour nous ressusciterons et nous vivrons en ta présence. » Le premier jour est pour nous celui de la Passion du Sauveur ; le second, celui de sa descente aux enfers, et le troisième, celui de la Résurrection. C'est pour-quoi, en ce troisième jour, « Dieu les précédait le jour dans une colonne de nuée et la nuit dans une colonne

1. Voir supra, hom. I, 5 (p. 86-91), et *In Num.*, h. 27, 9 (B., p. 268). C. TERTULLIEN, *De baptismo*, 9.

de feu. » Si, suivant ce que nous avons dit plus haut, l'Apôtre a raison de nous enseigner que ces paroles<sup>1</sup> contiennent le mystère du baptême, il faut que « ceux qui sont baptisés dans le Christ soient baptisés en sa mort et ensevelis avec lui », et qu'avec lui ressuscitent des morts le troisième jour ceux que, comme dit encore l'Apôtre, « il a ressuscités en même temps que lui et fait asseoir avec lui dans les cieux ». Quand donc vous aurez fait votre le mystère du troisième jour, Dieu commencera à vous conduire et à vous montrer lui-même le chemin du salut<sup>1</sup>.

3. Voyons ce qui est dit ensuite à Moïse et quelle route il reçoit l'ordre de choisir. « En partant d'Othon », est-il dit, « changez de direction et faites route entre Épauleum et Maddolum, vis-à-vis de Beelsephon. » Voici la signification de ces noms. Épauleum, c'est « montée tortueuse » ; Magdolum, « tour » ; Beelsephon, « montée de la vigilance ». Vous croyiez peut-être que le chemin que Dieu montre est uni et facile, qu'il n'exige ni effort ni labeur : non, c'est une montée, et une montée tortueuse. Car le chemin qui va aux vertus ne descend pas, il monte, et cette montée est étroite et difficile. Écoutez aussi ce que dit le Seigneur dans l'Évangile : « Le chemin qui conduit à la vie est rude et étroit. » Voyez quel accord entre l'Évangile et la Loi ! Dans la Loi, le chemin de la vertu se présente comme une montée tortueuse ; dans l'Évangile, « le chemin qui conduit à la vie est rude et étroit ». Des

1. Cf. *In Gen.*, h. 8, 4 (p. 166). Nombreux sont les mystères du troisième jour, ou plutôt c'est tout le mystère chrétien, le mystère pascal qui s'y trouve récapitulé.

aveugles même ne peuvent-ils pas voir que c'est le même Esprit qui a écrit la Loi et les Évangiles ? La route suivie est donc une montée tortueuse, et c'est la montée de la vigilance. « Montée » se rapporte aux œuvres, « vigilance » à la foi. C'est que les œuvres et la foi comportent beaucoup de difficultés et d'efforts. Ceux qui veulent agir selon Dieu rencontrent en effet nombre de tentations et d'obstacles. Puis, on trouve dans la foi bien des choses tortueuses, bien des problèmes, bien des objections faites par les hérétiques, bien des contradictions de la part des infidèles. Voilà le chemin qu'ont à faire ceux qui suivent Dieu. Et sur ce chemin se trouve une tour. Quelle est cette tour ? Celle, sans aucun doute, dont le Seigneur dit dans l'Évangile : « Quel est celui qui, voulant construire une tour, ne commence pas par s'asseoir et par supputer les frais, pour savoir s'il aura de quoi l'achever ? » Car cette tour est le siège ardu et élevé des vertus <sup>1</sup>.

Écoutez aussi ce que dit le Pharaon à cette vue : « Ces gens-là s'égareront. » Pour le Pharaon, celui qui suit Dieu s'égarer ; car, comme nous l'avons dit, le chemin de la sagesse est tortueux, il a nombre de détours, de difficultés et de dénivellations. Quand vous confessez qu'il y a un seul Dieu et que vous affirmez, dans la même confession, que le Père, le

1. Dans le commentaire de saint Matthieu, t. 17, 7 (Kl., p. 604), cette tour est plutôt l'édifice de la connaissance de Dieu : « ...quoniam qui vult dicere de Deo, debet considerare, si potest incipiens omnia quae quaeruntur circa Dei expositionem consummare, ne forte incipiens dogmata pietatis imperfectam relinquat terram de Deo et coronam non superaedificet ei ; etc. » Au reste, les deux explications ne sont pas sans rapports étroits.

Fils et le Saint-Esprit sont un seul Dieu, combien tout cela paraît tortueux, difficile, inextricable aux infidèles ! Quand vous dites ensuite que « le Seigneur de Majesté » a été crucifié et qu'il est le fils de l'homme « descendu du ciel », que ces choses paraissent tortueuses et difficiles ! Celui qui les entend, s'il n'a pas la foi, dit : « Ces gens-là s'égareront. » Mais vous, soyez fermes et ne mettez pas en doute une telle foi, dans la certitude que c'est Dieu qui vous montre cette route de la foi. Car c'est lui qui a dit : « Levez le camp d'Othon et installez-le entre Épauleum et Magdolum, face à Beelsephon. » En fuyant l'Égypte, c'est à ces lieux que vous venez ; vous venez à cette montée des œuvres et de la foi, vous arrivez à la tour, vous arrivez aussi à la mer, dont vous rencontrez les vagues. Car il n'y a pas de chemin de la vie où ne se trouvent les vagues des tentations, selon la parole de l'Apôtre : « Tous ceux qui veulent vivre pieusement dans le Christ souffriront persécution. » Job dit aussi que « la tentation est notre vie sur terre ». Voilà donc ce que c'est que d'être arrivé à la mer <sup>1</sup>.

4. Mais si vous faites ce voyage en suivant Moïse, c'est-à-dire la Loi de Dieu, l'Égyptien vous poursuit et vous serre de près ; et voyez ce qu'il advient : « L'ange du Seigneur qui marchait en avant du camp d'Israël se leva et passa en arrière ; la colonne de nuée se déplaça de devant leurs yeux et vint se placer

1. On le voit encore par tout ce passage, Origène a le vif sentiment du Paradoxe chrétien. Le chemin de la Vie n'est pas seulement une rude montée : il paraît, aux yeux du monde, un faux chemin. La foi et la vie de foi ne sont pas accordées à la sagesse humaine. De part et d'autre on se dit : « Ces gens-là s'égareront ».

derrière eux, s'interposant entre leur camp et les Égyptiens. » Cette colonne de nuée devient pour le peuple de Dieu un mur, mais aux Égyptiens elle apporte les ténèbres. Car ce n'est pas une colonne de feu qui se porte vers eux pour qu'ils voient la lumière, mais ils restent dans les ténèbres, « parce qu'ils ont préféré les ténèbres à la lumière ». Vous aussi, voyez quels secours Dieu vous prépare, quels protecteurs sont à votre disposition si vous quittez l'Égypte et fuyez loin du pouvoir des démons. Ils sont assez forts pour que vous demeuriez fermes dans la foi, pour que vous n'ayez pas peur du formidable appareil de la cavalerie et des chars d'Égypte, pour que vous ne vous révoltiez pas contre la Loi de Dieu qu'est Moïse, en disant comme quelques-uns d'entre les Hébreux : « Comme s'il n'y avait pas de tombeaux en Égypte, tu nous as fait sortir pour que nous mourions dans ce désert. Il eût mieux valu pour nous servir les Égyptiens que de mourir dans ce désert. » Ce sont là paroles d'un cœur qui faiblit sous la tentation. Mais quel est l'homme assez heureux pour que, sous le faix des tentations, ne se glisse dans son esprit aucune pensée de doute ? Voyez quelles paroles adresse le Seigneur à cette grande base de l'Église, à cette pierre inébranlable sur laquelle il l'a fondée : « Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ? » Quant à ce qu'ils ajoutent : « Il valait mieux pour nous être esclaves en Égypte que de mourir dans le désert », ce sont là encore paroles de tentation et de faiblesse. Ce qu'elles expriment est d'ailleurs faux : il vaut beaucoup mieux « mourir

Jo., III, 19.

Exod.,  
XIV, 11-  
12.Mt., XIV,  
31.

dans le désert » qu' « être esclave en Égypte ». Celui qui meurt dans le désert, du fait même qu'il a quitté les Égyptiens et s'est éloigné des « Seigneurs des ténèbres » et de la puissance de Satan, a déjà fait quelque progrès, même s'il n'a pu parvenir à la pleine perfection. Il vaut mieux mourir en route en allant à la recherche de la vie parfaite, que de ne pas entreprendre cette recherche. C'est ainsi qu'apparaît fausse l'opinion de ceux qui, trouvant trop rude le chemin de la vertu, supputant les difficultés, les dangers et les chutes, estiment qu'il ne vaut pas la peine de se mettre en route ou de commencer. Mais il m'est bien meilleur même de mourir, s'il le faut, en ce voyage, que de trouver la mort étant demeuré au milieu des Égyptiens et d'être enseveli dans les flots amers et salés.

Pendant ce temps, Moïse crie vers le Seigneur. Comment crie-t-il ? Il ne fait entendre aucun bruit de voix, et néanmoins Dieu lui dit : « Pourquoi cries-tu vers moi <sup>1</sup> ? » Je voudrais savoir comment les saints crient vers Dieu sans paroles. L'Apôtre nous apprend que « Dieu a mis en nos cœurs l'Esprit de son Fils qui crie : Abba, Père ! » Et il ajoute : « L'Esprit lui-même intercède pour nous en des gémissements ineffables. » Et encore : « Celui qui sonde les cœurs sait les désirs de l'Esprit, car il prie selon Dieu pour les saints. » C'est donc par l'Esprit Saint que Dieu entend le cri que les saints poussent en silence.

5. Que se passe-t-il ensuite ? Moïse reçoit l'ordre

Exod.,  
XIV, 15.

Gal., IV, 6.

Rom.,  
VIII, 26-  
27.Exod.,  
XIV, 26-  
29.

1. Cf. In Joannem, t. 4, 11 (Pr., 127) ; PHILON, *Quis rer. div.*, 14.

de frapper la mer de sa verge pour qu'elle se divise et se retire au passage du peuple de Dieu, et que cet élément des eaux qui lui était objet de crainte obéisse à la volonté divine, formant « à droite et à gauche » une « muraille » qui n'est pas un danger mais une protection. Les vagues refluent donc en montagne, et l'eau refoulée sur elle-même s'incurve ; elle devient solide, et le fond de la mer n'est plus que sable. Comprenez ici quelle est la bonté du Dieu créateur. Si vous obéissez à sa volonté, si vous suivez sa Loi, il oblige même les éléments à agir contre leur propre nature pour vous servir. J'ai entendu dire aux anciens que dans ce passage de la mer, les eaux se divisèrent en autant de fractions qu'il y a de tribus des enfants d'Israël, et que chaque tribu eut sa propre route ouverte dans la mer ; la preuve en serait dans ces mots du psaume : « Celui qui a divisé la Mer Rouge en fractions. » Par là serait enseigné qu'il y eut plusieurs partages, non un seul. Mais, d'après ce qui est dit : « là Benjamin le plus jeune est dans l'étonnement, et les princes de Juda leurs chefs, et les princes de Zabulon, et les princes de Neptalim », il ne semble pas que soient énumérés des passages propres à chaque tribu. J'ai cru pieux cependant de ne pas omettre cette remarque des anciens sur les divines Écritures <sup>1</sup>. Quel enseignement nous est donc donné par là ? Nous avons déjà dit plus haut l'interprétation de

Ps.,  
CXXXV,  
13.

Ps.,  
LVIII, 28.

1. Théodoret mentionnera encore cette opinion curieuse : *Questions sur l'Exode*, t. 25 (P. G. 80,256). Il la repoussera de même, tout en ajoutant : « Mais une telle opinion ne s'oppose pas à la piété. D'une façon comme de l'autre, il s'agit d'un miracle admirable. Cependant, nous devons nous en tenir à la vérité de l'Écriture. »

l'Apôtre. Il appelle cela « un baptême, accompli en <sup>1 Cor., X, 2.</sup> Moïse dans la nuée et dans la mer », afin que vous, qui êtes baptisés dans le Christ, dans l'eau et l'Esprit Saint, vous sachiez que les Égyptiens suivent vos traces, qu'ils veulent vous ramener à votre ancienne servitude, c'est-à-dire auprès des « princes de ce <sup>Eph., V, 12.</sup> monde » et des « esprits mauvais » dont vous fûtes les esclaves. Ils cherchent à vous atteindre, mais vous descendez dans l'eau et en sortez sains et saufs ; ayant lavé les souillures des péchés, vous remontez « homme nouveau », prêts à chanter « le cantique <sup>Is., XLII, 10.</sup> nouveau ». Quant aux Égyptiens qui vous poursuivent, ils seront ensevelis dans l'abîme, même s'ils ont l'air de prier Jésus de ne pas les y jeter. Mais nous pouvons aussi recevoir une autre interprétation. Si vous fuyez l'Égypte, si vous abandonnez les ténèbres de l'ignorance pour suivre la Loi divine qu'est Moïse, si en arrivant devant la mer vous rencontrez les vagues des contradictions qui se jettent sur vous, frappez les eaux tumultueuses avec la verge de Moïse, c'est-à-dire avec la Parole de la Loi, et ouvrez-vous un chemin au milieu de vos adversaires en disputant avec une attention vigilante aux Écritures : les eaux céderont aussitôt, et les vagues domptées livreront passage aux vainqueurs ; à l'étonnement et à la stupeur de ceux qui peu auparavant étaient vos adversaires, vous vous taillerez le droit chemin de la foi avec la règle convenable de la discussion ; vous ferez enfin de tels progrès en doctrine, que les auditeurs que vous aurez instruits au moyen de cette verge de la Loi se dresseront eux-mêmes contre les Égyptiens

17. Origène.

comme les vagues de la mer et que, non contents de les combattre, ils les terrasseront et les extermineront. Car celui-là extermine l'Égyptien, qui n'accomplit pas « les œuvres de ténèbres » ; il extermine l'Égyptien, celui qui ne vit pas selon la chair mais selon l'esprit ; il extermine l'Égyptien, celui qui chasse de son cœur les pensées souillées et impures ou ne les y reçoit même pas du tout, selon la parole de l'Apôtre :

Rom., XIII, 12.

Eph., VI, 16. « Prenant le bouclier de la foi pour éteindre tous les traits enflammés du Malin. » C'est ainsi qu'aujourd'hui encore nous pouvons voir « les cadavres des Égyptiens étendus sur le rivage », leurs chars et leurs chevaux submergés. Nous pouvons voir submergé le Pharaon en personne, si nous vivons avec assez de foi pour que « Dieu terrasse promptement Satan à nos pieds » par Jésus-Christ notre Seigneur, à qui sont gloire et puissance dans les siècles des siècles. Amen <sup>1</sup>.

## VI

**Du Cantique que Moïse chanta  
avec le peuple et Marie avec les femmes.**

1. Nous lisons dans les Écritures divines que de nombreux cantiques furent composés <sup>2</sup>. Mais le pre-

1. Cette courte mais belle homélie fait bien ressortir le caractère dramatique de la vie chrétienne, au milieu d'un monde hostile où les conversions étaient de fraîche date. Elle montre aussi bien les conditions du combat spirituel à toute époque et dans toute âme. Son titre même invite à voir comment la réconciliation à Dieu est pour l'homme un départ, un « exode », qui ne lui permettra plus jamais de se stabiliser dans cette vie. On y relèvera quelques traits particulièrement expressifs, comme cette mention du cri que les saints poussent vers Dieu dans le silence...

2. Origène énumère et caractérise ces cantiques au début de sa première homélie sur le Cantique (B., p. 27-28).

mier de tous est celui que le peuple de Dieu chanta après sa victoire, quand les Égyptiens eurent été submergés avec leur Pharaon. Il est dans les habitudes des saints d'offrir à Dieu un hymne d'actions de grâces après la défaite de leurs ennemis, en hommes qui savent que ce n'est pas leur force mais la grâce divine qui a remporté la victoire. Pour chanter leur hymne, ils prennent en main des tambourins, comme il est rapporté de Marie sœur de Moïse et d'Aaron. Et vous aussi, si vous avez traversé la Mer Rouge, si vous avez vu les Égyptiens submergés, le Pharaon noyé et précipité dans les profondeurs de l'abîme, vous pouvez chanter un hymne à Dieu, vous pouvez dire, en un cri de gratitude : « Chantons au Seigneur, car il a été glorifié magnifiquement, il a jeté à la mer le cheval et son cavalier. » Mais il sera meilleur et plus digne de le dire en ayant un tambourin à la main, c'est-à-dire en « crucifiant votre chair avec ses vices et ses convoitises », en « mortifiant vos membres qui sont sur terre ».

Exod., XV, 20.

Exod., XV, 1.

Gal., V, 24.

Voyons cependant ces paroles. « Chantons au Seigneur, car il a été glorifié magnifiquement. » Comme s'il ne suffisait pas de dire : « Il a été glorifié », le texte ajoute : « magnifiquement ». Autant que je puis m'en rendre compte, autre chose est d'être glorifié, autre chose de l'être magnifiquement. Car mon Seigneur Jésus Christ, en recevant sa chair de la Vierge pour notre salut, a été glorifié, parce qu' « il est venu chercher ce qui était perdu », mais il ne l'a pas été magnifiquement ; en effet, il est dit de lui : « Nous l'avons vu, et il n'avait ni apparence ni beauté, et son visage

Mt., XVIII, 11.

Is., LIII, 2-3.

était méprisable aux fils des hommes. » Il fut glorifié en allant à la croix et en supportant la mort. Voulez-vous le savoir ? Lui-même disait : « Père, l'heure est venue, glorifie ton Fils, pour que ton Fils te glorifie. » Donc, sa passion même fut pour lui une gloire ; seulement, cette gloire n'était pas magnifique, mais humble. Enfin il est dit de lui : « Il s'est humilié jusqu'à la mort, et à la mort de la croix. » C'est de celle-ci que le prophète avait prédit : « Condamnons-le à une mort des plus honteuses. » Isaïe dit encore de lui : « C'est dans l'humilité que son jugement fut exalté. » En tout cela le Seigneur a donc été exalté, mais, pour ainsi dire, humblement, non pas magnifiquement. « Il fallait que le Christ souffrît cela pour entrer ainsi dans sa gloire. » Mais « quand il viendra dans la gloire de son Père et des saints anges », « quand il viendra dans sa majesté pour juger la terre », quand 2 Th., II, 8. « il tuera d'un souffle de sa bouche » le vrai Pharaon, c'est-à-dire le diable, quand il resplendira « dans la majesté de son Père » et qu'après son avènement dans l'humilité il nous montrera son second avènement dans la gloire, alors non seulement le Seigneur sera glorifié, mais il sera glorifié magnifiquement, « tous honorant le Fils comme ils honorent le Père ».

Jo., V, 23. Exod., XV, 1-2. 2. « Il a jeté à la mer le cheval et son cavalier, il s'est fait mon aide et mon protecteur pour me sauver. » Les hommes qui nous poursuivent sont des chevaux, et, si j'ose dire, tous ceux qui sont nés de la chair sont, au sens figuré, des chevaux. Mais ils ont leurs cavaliers. Il y a des chevaux que le Seigneur monte et qui parcourent toute la terre ; c'est d'eux qu'il

est dit : « Votre cavalerie est mon salut. » Mais il y <sup>Hab., III, 8.</sup> en a qui ont pour cavaliers le diable et ses anges. Judas était un cheval ; tant qu'il eut le Seigneur pour cavalier, il fit partie de la cavalerie du salut ; il était envoyé avec les autres Apôtres, il donnait aux malades la guérison, aux faibles la santé ; mais dès qu'il se fut soumis au diable, — car « après la houchée Satan <sup>Jo., XIII, 27.</sup> entra en lui » — Satan devint son cavalier ; guidé par ses rênes, il commença à chevaucher contre notre Seigneur et Sauveur. Tous ceux qui persécutent les saints sont des chevaux hennissants ; mais les cavaliers qui les montent sont les mauvais anges, et c'est pourquoi ils sont méchants. Si donc il vous arrive de voir que votre persécuteur fait preuve d'une cruauté excessive, sachez que c'est parce qu'il est éperonné par son cavalier le démon ; voilà pourquoi il est cruel, il est insensible <sup>1</sup>.

Le Seigneur a donc « précipité dans la mer le cheval et son cavalier, il est devenu mon salut. Il est mon Dieu et je l'honorerai, il est le Dieu de mon père et je l'exalterai ». Il est donc mon Dieu et le Dieu de mon Père. Notre Père qui nous a créés et qui nous a engendrés, c'est le Christ. Lui-même nous dit : « Je

1. Dans la 15<sup>e</sup> Homélie sur Josué, n. 3, les chevaux, au sens figuré, sont plutôt les anges qui vinrent s'unir aux filles des hommes, ou les démons ; ou encore, ce sont les passions corporelles, que l'âme a tant de mal à dompter comme le cavalier pour des chevaux rétifs. Le même passage compare les fidèles venus de la gentilité à des ânes, sur lesquels s'assied le Seigneur (cf. supra, hom. 3, p. 103). Mais dans le commentaire du Cantique, I. 2 (B., p. 152-154) ; les chevaux sont les hommes, comme ici ; les uns forment la cavalerie du diable, et les autres celles du Seigneur ; le cheval blanc de l'Apocalypse, monté par le Logos, est la nature humaine du Christ ; c'est aussi son Église, qui est son corps, et que le baptême a rendue toute blanche, immaculée.

Jo., xx, 17. vais à mon Père et à votre Père, à mon Dieu et à votre Dieu. » Si donc je reconnais que Dieu est mon Dieu, je le glorifierai ; mais si je reconnais en outre qu'il est le Dieu de mon père le Christ, je l'exalterai. Car il faut plus de profondeur d'intelligence pour comprendre comment le Christ, afin de maintenir sauve la vérité d'un seul Dieu, appelle son Dieu celui que

Exod., xv, 3. par nature il nomme père. « Il est le Seigneur qui terrasse les guerres, le Seigneur est son nom. » N'allez pas croire qu'il ne terrasse que des batailles visibles :

Eph., vi, 12. il terrasse aussi celles que nous avons, « non pas contre la chair et le sang, mais contre les principautés et les puissances, contre les princes des ténèbres de ce monde ». Car « le Seigneur est son nom », et il n'est aucune créature dont il ne soit le Seigneur.

Exod., xv, 4. 3. « Il a précipité dans la mer les chars du Pharaon et son armée, il a noyé dans la Mer Rouge les cavaliers d'élite et les triples équipages. » Comme le plus puissant en malice et chef du royaume d'iniquité, le Pharaon conduit les chars. Il ne lui suffit pas de monter un seul cheval : il en guide plusieurs ensemble, qu'il fait marcher sous le fouet. Tous ceux que vous verrez les plus dégradés en luxure, les plus insensibles en cruauté, les plus sordides en avarice, les plus déréglés en impiété, sachez qu'ils sont attelés aux chars du Pharaon. Il s'assied sur eux, leur fait tirer son char, va et vient porté par eux, les guide à bride abattue à travers le vaste champ des crimes. D'autres aussi sont « cavaliers d'élite », — d'élite en méchanceté, cela va sans dire.

Mais nous avons déjà parlé des cavaliers. Il nous faut voir maintenant ce que signifie « triple équipage ».

A mon avis, un tel nom vient de ce qu'il y a dans l'homme une triple source de péché. On pêche par action, par parole et par pensée. Ces triples équipages désignent donc chacun de ceux qui assiègent en nous et surveillent ces trois voies du péché, toujours en embuscade, celui-là pour tirer d'un pauvre homme une parole méchante, cet autre pour extorquer une injustice, cet autre encore une mauvaise pensée. La semence de la Parole de Dieu, est-il écrit, tombe aussi Mt., XIII, 4-8. et se perd en trois endroits : une part en tombe « sur le chemin », où on la foule aux pieds ; une autre « dans les épines », une autre « dans les rocaillies ». En revanche, la « bonne terre » porte un triple fruit : cent, soixante ou trente pour un. Car il y a aussi trois routes du bien : on fait le bien également par action, par pensée ou par parole. C'est ce que veut dire l'Apôtre par ces mots : « celui qui construit sur ce 1 Cor., III, 12. fondement un édifice d'or, d'argent, de pierres précieuses », indiquant ainsi la triple route du bien. Il y ajoute la triple route du mal en disant : « du bois, du foin, de la paille <sup>1</sup>. » Ces « triples équipages » sont donc les anges mauvais de l'armée du Pharaon ; ils se tiennent sur ces routes, guettant chacun de nous pour le faire tomber dans le péché. Le Seigneur les noiera dans la Mer Rouge, il les livrera le jour du jugement aux flots enflammés, il les engloutira dans un océan de peines, si vous vous soustrayez à leur pouvoir en suivant Dieu.

1. Le *Périarchôn*, 1, 1, 2 (K., p. 17) explicite ce symbole : il s'agit des mauvaises pensées, des gestes honteux, des désirs de pécher. C'est tout cela que brûle le Seigneur, « Feu dévorant », lorsqu'il envahit une âme. Voir aussi 2, 10, 4 (p. 177).

Exod., XV, 4. « Ils tombèrent au fond de l'abîme comme une  
5. pierre. » Pourquoi cela ? C'est parce qu'ils n'étaient  
Mt., III, 9. pas de ces « pierres dont peuvent surgir des enfants  
d'Abraham ». Ils étaient de ceux qui aiment les bas-  
fonds et chérissent l'élément liquide, c'est-à-dire de  
ceux qui saisissent le plaisir amer et fuyant des choses  
Exod., XV, présentes. Aussi est-il dit d'eux qu'ils sont « ensevelis  
10. comme le plomb sous une grande épaisseur d'eau ». Les  
pécheurs sont lourds. Le prophète Zacharie  
Zach., V, 7. montre l'iniquité « siégeant sur un talent de plomb » :  
« J'ai vu, dit-il, une femme assise sur un talent de  
plomb, et j'ai demandé : Qui est-elle ? Et il me fut  
répondu : l'iniquité. » Voilà donc pourquoi il est dit  
que les hommes injustes sont ensevelis tout au fond,  
« comme du plomb, sous une grande épaisseur d'eau <sup>1</sup>. »  
Les saints, eux, ne sont pas engloutis : ils marchent  
sur les eaux, parce qu'ils sont légers, et que le poids  
du péché ne les alourdit pas. Enfin, notre Seigneur  
Mt., XIV, et Sauveur « marcha sur les eaux », car il est celui  
25 s. qui, en vérité, ignore le péché. Son disciple Pierre  
y marcha lui aussi, bien qu'il tremblât un peu, car  
il n'était pas si pur qu'il n'eût en lui quelque alliage  
de plomb. Il en avait, quoique peu. C'est pourquoi  
le Seigneur lui dit : « Homme de peu de foi, pourquoi  
as-tu douté ? » C'est pour cela que celui qui est sauvé  
est sauvé par le feu : s'il se trouve en lui du plomb, le  
feu l'en purifiera, pour qu'il devienne un or de bonne  
Gen., II, 12. qualité ; car, est-il dit, « l'or de cette terre » que les  
Prov., saints habiteront « est de bonne qualité », et « comme  
XXVII, 3.

1. Ces deux textes de l'Exode et de Zacharie sont également rapprochés dans la 6<sup>e</sup> homélie sur Isaïe, n. 6 (B., p. 277).

le creuset éprouve l'or », ainsi fait pour l'homme juste  
la tentation. Tous doivent donc venir au feu, tous doi-  
vent venir à la fonderie, car « le Seigneur siège, il  
fait fondre et purifie les fils de Juda ». Alors celui qui  
apporte beaucoup de bonnes œuvres mêlées de peu  
d'injustice voit fondre au feu ce peu comme du plomb,  
il est purifié et reste tout entier comme de l'or pur.  
Celui qui s'est davantage alourdi de plomb doit  
brûler davantage pour que ce plomb soit tout fondu  
et que, s'il lui reste peu d'or, au moins cet or soit pur.  
Mais à celui qui n'est que plomb, il adviendra ce qui  
est écrit : « Il sera englouti » dans les profondeurs,  
« comme le plomb sous une grande épaisseur d'eau <sup>1</sup> ».

Mais il serait trop long de tout expliquer en détail.  
Tenons-nous en à quelques passages.

5. « Lequel des dieux est semblable à toi, Sei- Exod., XV,  
gneur ? Qui est semblable à toi ? Qui est comme toi 11.  
auguste en sainteté, admirable en majesté, opérant  
des prodiges ? » Ces mots : « qui est semblable à toi  
parmi les dieux ? » ne comparent pas Dieu aux idoles  
des nations ou aux démons qui s'attribuent menteu-  
sement le nom de Dieu, mais ils font allusion à ceux  
qui sont appelés dieux par grâce et par participation  
divine. C'est d'eux que l'Écriture dit en un autre  
endroit : « J'ai dit : vous êtes des dieux », et encore : Ps.,  
« Dieu prit place dans l'assemblée des dieux. » Mais, LXXXI,  
quoiqu'ils soient capables de Dieu et qu'ils aient reçu 6 et 1.

1. HUET, *Origeniana*, I, 2, c. 2, q. 11, n. 2 (P. G. 17, 999-1000), cite avec ce  
texte d'autres passages parallèles, pour montrer comment, selon Origène,  
tous les hommes doivent passer par le feu purificateur. Cependant, sans pré-  
judice de sa portée eschatologique, le feu dont il s'agit ici semble être aussi  
celui de la tentation, au cours même de l'existence terrestre.

ce nom par grâce, aucun d'eux n'est cependant semblable à Dieu en puissance ni en nature. Et bien que l'Apôtre Jean dise : « Mes enfants, nous ne savons pas encore ce que nous serons, mais quand il nous sera manifesté — c'est du Seigneur qu'il parle — nous lui serons semblables », cette ressemblance ne vient pourtant pas de la nature, mais de la grâce <sup>1</sup>. C'est comme si nous disions qu'un tableau est semblable à celui dont il reproduit les traits : pour ce qui est de la beauté, il peut l'être ; mais quant à la réalité même, il en est bien loin. D'un côté, en effet, nous avons une chair réelle et la beauté d'un corps vivant ; de l'autre, des traits et des couleurs étalés sur une toile dépourvue de sensations. Nul donc « parmi les dieux n'est semblable au Seigneur », car nul n'est invisible, incorporel, immuable, sans commencement et sans fin, nul n'est créateur de toutes choses, si ce n'est le Père avec le Fils et le Saint-Esprit.

Exod., XV, 12. 6. « Tu as étendu ta droite, et la terre les a dévorés. » Aujourd'hui encore la terre dévore les impies. Ne vous apparaît-il pas que la terre dévore celui qui n'a que des pensées et des actions terrestres, celui qui parle de la terre, plaide pour la terre, désire la terre et met dans la terre toute son espérance, celui qui n'élève pas son regard au ciel, ne pense pas à la vie future, ne craint pas le jugement de Dieu ni ne désire ses promesses de bonheur, mais pense toujours aux choses présentes et soupire après les choses terrestres ? Quand vous verrez un tel homme, dites-vous que

1. Cf. *Periarchôn*, 3, 6, 1 (K., p. 280) ; et, à propos de l'assimilation aux anges : *In Cant.*, l. 2 (B., p. 147-148).

« la terre l'a dévoré ». Et si vous voyez un homme adonné à la luxure de la chair et aux voluptés du corps, en qui l'esprit n'a point de force, la chair ayant tout conquis, dites-vous que cet homme-là aussi, « la terre l'a dévoré ».

Il me reste une difficulté. Il est dit : « Tu as étendu ta droite et la terre les a dévorés », comme si le fait que le Seigneur a étendu sa droite était cause que la terre les ait dévorés. Si vous considérez comment le Seigneur, du haut de la croix, « étend tout le jour ses mains vers un peuple incroyant et rebelle », et comment la mort a puni le crime de ce peuple félon qui criait : « Crucifiez-le, crucifiez-le ! », vous découvrirez le sens de ces mots : « Il a étendu sa main et la terre les a dévorés. » Il ne faut pourtant pas totalement désespérer. Car, s'il se repent, il est possible que celui qui fut dévoré soit rejeté, comme Jonas. Mais je pense que nous tous aussi, la terre nous retenait dévorés dans les profondeurs infernales ; c'est pourquoi notre Seigneur n'est pas descendu seulement jusqu'à la terre, mais jusque « dans les profondeurs de la terre ». Là, il nous a tous trouvés dévorés, « assis à l'ombre de la mort », et nous en tirant, il nous prépare une place, non pas sur terre, — de crainte que nous ne soyons à nouveau dévorés, — mais dans le royaume des cieux <sup>1</sup>.

7. « Ta justice a guidé ce peuple que tu avais délivré. Ta puissance l'a consolé dans ton saint

1. On voit par ce passage le rôle essentiel joué par la « descente aux enfers » dans le mystère de la rédemption. Origène en tire aussitôt, d'ailleurs, une application spirituelle, puisqu'il parle de la génération présente qui n'a pas encore passé par la mort.

repos. » Le Seigneur « conduit dans la justice » son peuple, qu'il a « libéré par le bain de régénération » ; il le console par la consolation de l'Esprit Saint « dans sa puissance et son repos ». Car l'espérance des biens futurs donne le repos à ceux qui peinent, comme l'espoir de la couronne adoucit, à ceux qui luttent, la douleur de leurs blessures.

8. « Les nations l'ont appris et elles sont en colère. La terreur s'est emparée des Philistins. Les chefs d'Édom et les princes de Moab se sont hâtés, la peur les a saisis. Tous les habitants de Canaan ont perdu courage. » Du point de vue de l'histoire, on constate qu'aucun de ces peuples ne s'est trouvé mêlé aux prodiges accomplis. Comment donc Édom, les Moabites, les Philistins et les autres peuples énumérés paraîtront-ils dans l'épouvante, la hâte et la colère ? Mais si nous faisons appel à l'intelligence spirituelle, vous découvrirez que les Philistins, c'est-à-dire les peuples qui tombent, et Édom, qui veut dire « terrestre <sup>1</sup> », sont dans l'agitation, que les chefs de tous ces peuples s'affairent et tremblent, que la crainte les étirent, quand ils voient que leurs royaumes, qui sont dans l'enfer, sont envahis par celui « qui est descendu dans les profondeurs de la terre » pour en arracher ceux que détenait la mort. D'où leur crainte et leur tremblement : car ils ont éprouvé « la grandeur de son bras ». Perdent courage aussi tous les habitants de Canaan, dont le nom signifie changement et mobilité,

1. Encore des étymologies qu'Origène tient de Philon : cf. PHILON, *Quod Deus sit immutab.*, 148. C'était là propriété commune. Mais l'« intelligence spirituelle » du passage n'a rien de philonien : c'est un nouvel hymne chantant le triomphe de la croix sur les démons.

en voyant leurs royaumes ébranlés, « le fort lié et son mobilier enlevé ». « Que vienne donc sur eux la peur, et qu'ils craignent la grandeur de ton bras ! » Que craignent les démons ? Qu'est-ce qui les fait trembler ? Il est certain que c'est la croix du Christ, « qui les a vaincus, qui a dépouillé leurs principautés et leurs puissances ». Les voilà donc « saisis de crainte et de tremblement », lorsqu'ils aperçoivent le signe de la croix fermement fixé en nous et « la grandeur de ce bras », que le Seigneur a étendu sur sa croix, comme il est dit : « Tout le jour j'ai tendu les mains à ce peuple infidèle et rebelle. » Ils ne vous craindront et la frayeur ne tombera sur eux, que s'ils voient en vous cette croix du Christ et si vous pouvez dire : « Loin de moi l'idée de me glorifier autrement que dans la croix de mon Seigneur Jésus-Christ, par qui le monde m'est crucifié, et moi au monde ! »

9. « Qu'ils deviennent comme la pierre, jusqu'à ce que ton peuple passe, Seigneur, jusqu'à ce que passe ce peuple que tu t'es acquis. » Devenir comme la pierre est autre chose que d'être pierre par nature : car on ne devient que ce qu'on n'était pas d'abord. Cette remarque est à l'adresse de ceux qui disent que le Pharaon et les Égyptiens étaient mauvais par nature et que ce n'est pas leur libre arbitre qui les a menés là ; elle est aussi à l'adresse de ceux qui accusent Dieu de cruauté parce qu'il change des hommes en pierres <sup>1</sup>. Qu'avant de blasphémer, ils

1. Origène s'en prend ici une fois de plus à la doctrine fataliste des gnostiques, οἱ τὰς φύσεις εἰσαγοντες (*In Joannem*, t. 20 et 28) (voir supra, hom. 3, p. 106). Mais la seconde objection était plus délicate. Il la résout ici très partiellement en faisant appel à la doctrine de l'épître aux Romains concer-

pèsent attentivement ce texte. Car il n'est pas dit : « qu'ils deviennent comme la pierre », sans plus, mais le temps est marqué, et la mesure du châtement déterminée. Il est dit en effet : « jusqu'à ce que passe mon peuple », c'est-à-dire : qu'après le passage du peuple ils ne soient plus comme des pierres. Il me semble qu'ici la prophétie reste en partie obscure. Car je vois que le premier peuple, celui qui nous a précédés, est devenu comme la pierre, non pas toutefois au point de se fixer dans la nature de la pierre, mais « jusqu'à ce que passe ce peuple, le peuple qu'il s'est acquis ». Israël en effet, — l'Israël selon la chair —

Rom., XI, 25-26. « fut en partie frappé d'aveuglement », « jusqu'à ce qu'entre la plénitude des nations ». Mais « quand cette plénitude sera entrée », alors tout Israël, que la dureté de l'incrédulité avait rendu comme la pierre, « tout Israël sera sauvé ». Voulez-vous voir comment il sera

Mt., III, 9. sauvé ? « Dieu », est-il dit, « est assez puissant pour susciter de ces pierres des enfants à Abraham. » Ils restent donc pour l'instant pierres, « jusqu'à ce que passe ton peuple, Seigneur, ce peuple que tu t'es acquis » ! Mais si le Seigneur est le créateur de toutes choses, il nous faut voir en quel sens il est dit qu'il s'est acquis ce qui lui appartenait sans conteste. — Il est dit aussi dans un autre cantique, au Deutéronome :

Deut., XXXII, 6. « N'est-ce pas là ton Dieu, qui t'a façonné et créé et

nant l'endurcissement provisoire et le salut final du peuple juif, qu'il voit figurés dans le texte cité de l'Exode. Même explication, à propos de Deuter., 32, 39 : « Ego occidam et ego vivificabo, percutiam et sanabo », dans la 16<sup>e</sup> homélie sur Luc (R., p. 108-919) et dans la 1<sup>re</sup> homélie sur Jérémie, n. 16 (Kl., p. 14)., Sur la doctrine même de l'épître aux Romains, voir le commentaire du R. P. Huby, dans la collection *Verbum salutis*.

qui t'a acquis ? » — Car il est évident que chacun n'acquiert que ce qui ne lui appartenait pas. C'est là-dessus que s'appuient les hérétiques pour dire du Sauveur que ceux qu'il s'est acquis n'étaient pas à lui, puisqu'il a dû payer d'une rançon les hommes que le créateur avait faits. C'est un fait certain, disent-ils, que chacun achète ce qu'il n'a pas ; l'Apôtre dit en effet : « Vous avez été achetés à prix. » Mais écoutez ce que dit le prophète : « Vous avez été vendus à vos péchés, et j'ai renvoyé votre mère à cause de vos iniquités. » Vous voyez donc bien que nous sommes tous créatures de Dieu, mais que chacun est vendu à ses péchés et que ses iniquités l'ont éloigné de son propre créateur. Nous appartenons donc à Dieu, puisqu'il nous a créés ; mais nous sommes devenus les esclaves du démon, puisque nous avons été vendus à nos péchés. Mais, par sa venue, « le Christ nous a rachetés », alors que nous servions ce maître auquel nous sommes nous-mêmes vendus en péchant ; et de la sorte, il a comme repris à nouveau ceux qu'il avait créés, il s'est acquis comme des étrangers ceux qui en péchant avaient cherché un autre maître <sup>1</sup>.

Sans doute, dira-t-on, il est juste de dire que le Christ nous a rachetés, puisqu'il nous a payés de son sang. Mais qu'avait donné de pareil le diable pour nous

1. On sait qu'Origène parle souvent de notre rachat au démon par le sang du Christ : *In Rom.*, 3, 7 ; 4, 11 ; 5, 3 ; *In Luc.*, hom. 23 ; *In Jo.*, t. 6, 35 ; *In Jerem.*, h. 15, 4, etc. Cf. J. RIVIÈRE, *Le dogme de la rédemption, étude historique* (1905), p. 377-383. Ce qui fait l'intérêt du présent passage, c'est que cette théorie s'y trouve utilisée contre les gnostiques, pour lesquels le Christ avait dû acheter les hommes au Créateur, afin de les soustraire à son empire. Sur le sens des théories patristiques du rachat, on lira avec profit L. BOUYER, *Le mystère pascal* (1946), p. 291-301.

acheter ? Prêtez donc attention. La monnaie du diable, Jo., VIII, 44, c'est l'homicide, car « il est homicide dès le commencement ». As-tu commis un homicide ? Tu as reçu la monnaie du diable. La monnaie du diable, c'est Mt., XXII, 20, l'adultère, car il en porte imprimée « l'effigie et la devise ». As-tu commis un adultère ? Tu as reçu du diable une pièce de monnaie. Le vol, le faux témoignage, le pillage, la violence, tout cela constitue les revenus et le trésor du diable, car un tel argent provient de son hôtel des monnaies. C'est donc avec cet argent qu'il paye ceux qu'il achète ; il réduit en esclavage ceux qui ont reçu, si peu que ce soit, de ce genre de revenus. Mais je crains que le diable n'achète en dessous à notre insu quelques-uns même de ceux qui sont à l'Église, quelques-uns de ceux qui sont ici ; je crains même qu'il ne glisse cette monnaie que nous venons de détailler à quelques-uns d'entre nous, qu'il Col. II, 14, n'écrive pour eux « des lettres d'esclavage et une charte de péché » et ne mêle aux serviteurs de Dieu ceux dont il a fait ses esclaves au prix du péché. Car Mt., XIII, 25-28, il a l'habitude, étant « l'homme ennemi », de « mélanger l'ivraie au froment ». Cependant, si quelqu'un, trompé par le diable, a reçu de lui ce genre de monnaie, qu'il Ps., CX, 4, ne perde pas courage, car « le Seigneur est pitoyable et miséricordieux », « il ne veut pas la mort de sa Ez., XXXIII, 11, créature, mais qu'elle se convertisse et qu'elle vive ». Que par sa pénitence, ses larmes, ses réparations, il Is., XLV, 22, efface la faute commise. Car le prophète dit : « lorsque tu te seras converti en pleurant, tu seras sauvé <sup>1</sup> ».

1. Origène parle encore de cette possibilité de pardon pour le baptisé qui est retombé dans le péché, dans l'homélie 9<sup>e</sup> sur le Lévitique, n. 8 :

Nous nous sommes un peu écartés de notre sujet, voulant expliquer comment on peut dire que Dieu acquiert ce qui lui appartient et que le Christ rachète « de son sang précieux » ceux que le diable avait achetés avec la vile marchandise du péché.

10. « Conduis-les et enracine-les sur la montagne Exod., XV, 17, de ton héritage. » Dieu ne veut pas nous enraciner en Égypte ni en des lieux abjects et vils, mais ceux qu'il établit, il veut les établir sur le mont de son héritage. Ne vous semble-t-il pas que ces mots qu'il ajoute : « Conduis-les et enracine-les », ont l'air de parler d'enfants que l'on mène à l'école, pour toute espèce d'instruction ? Comprenez donc par là, si toutefois vous avez « des oreilles pour entendre », comment Dieu plante, pour que vous n'alliez pas vous Mt., XIII, 43, imaginer qu'il enfonce en terre une branche de figuier ou quelque autre bouture de ce genre, lorsque vous entendrez dire qu'il conduit et qu'il plante. Comprenez comment il le fait, d'après d'autres passages de l'Écriture. « Tu as emporté ta vigne de l'Égypte, Ps. LXXIX, 9-11, dit le prophète, tu as expulsé les nations et tu l'as plantée. Tu lui as ouvert un chemin, tu as enfoncé ses racines et elle a rempli la terre. Son ombre a recouvert les montagnes et ses ramures les cèdres de Dieu. » Remarquez-vous déjà comment Dieu plante et où il plante ? Il ne plante pas dans les vallées, mais

« ...Audisti quomodo, etiam si peccator fuisti, tantum si conversus es, et desisti a peccato, jam sanctus appellaris ? Nihil ergo desperandum est his, qui compunguntur et convertuntur ad Dominum ; non enim superat bonitatem Dei malitia delictorum. » (B. p. 435). Sur d'autres textes et sur la doctrine origénienne de la pénitence en général, on peut voir A. D'ALÈS, *Dictionnaire apologétique*, s. v. *Pénitence*, t. 3, col. 1870-1783.

17. Origène.

sur les monts, en des lieux élevés et suréminents. Il ne veut pas établir dans les bas-fonds ceux qu'il ramène d'Égypte, qu'il amène du siècle à la foi, mais il veut que leur séjour soit en haut. Il veut que nous habitons sur les hauteurs ; mais là même, il ne veut pas que nous rampions à terre ; il ne veut pas que sa vigne laisse ses fruits traîner sur le sol, mais il veut que ses rameaux grimpent, qu'ils arrivent bien haut, que les sarments qu'elle pousse ne s'accrochent pas à n'importe quel arbuste, mais aux très grands et très hauts cèdres de Dieu <sup>1</sup>. Ces « cèdres de Dieu » représentent, à mon avis, les prophètes et les apôtres ; si nous nous unissons à eux, nous la vigne que Dieu « a transplantée d'Égypte », si grâce à leurs branches nos rameaux s'étalent et si, appuyés sur eux, nous devenons comme des sarments liés par les liens d'un amour réciproque, il n'y a pas de doute que nous produirons alors beaucoup de fruit. Car « tout arbre qui ne donne pas de fruit sera coupé et jeté au feu ».

Exod., XV, 17. 11. « Dans ta demeure préparée, que tu as préparée, Seigneur. » Voyez la bonté du Dieu clément. Il ne veut pas vous pousser au travail, il ne veut pas que vous ayez à vous construire vous-même une habitation : il vous mène dans une demeure déjà préparée. Écoutez ce que dit le Seigneur dans l'Évangile : « D'autres ont travaillé, et vous avez profité de leur travail. »

12. « La demeure sainte que tes mains ont préparée,

1. Cf. Dans les *Selecta in Ezechielum* (P. G., 13, 813), le grand cèdre de Ezech., 17, 22, planté sur la montagne qui est le Christ, symbolise l'Église et sa doctrine. — Sur cette expression biblique, « De Dieu », voir F. PRAT, *Le nom divin est-il intensif en hébreu ?* Revue biblique, 1901.

Seigneur. » Le tabernacle ou le temple de Dieu est appelé « demeure sainte » parce qu'il sanctifie ceux qui s'en approchent. Il n'est pas dit « fait de la main de l'homme », mais de la main de Dieu. Quoi donc ? Pour vous Dieu plante et construit, il se fait cultivateur et bâtisseur, pour qu'il ne vous manque rien. Écoutez encore Paul : « Vous êtes le champ de Dieu, vous êtes son chantier de construction. » Quelle est donc cette demeure sainte, que la main de l'homme n'a point faite mais que les mains de Dieu ont préparée ? Écoutez la Sagesse, disant qu'« Il s'est construit une maison ». Le mieux semble être d'entendre cela de l'incarnation du Seigneur. Car ce n'est pas par la main des hommes, ce n'est pas par un travail humain que s'est édifié dans la vierge ce temple de chair, mais, comme l'avait prédit Daniel, « la pierre s'est détachée seule, elle a grandi et est devenue une grande montagne. » Voilà cette demeure sainte de la chair assumée, et détachée sans les mains, c'est-à-dire sans le travail des hommes, de la montagne de la nature humaine et de la substance de la chair <sup>1</sup>.

13. « Seigneur, toi qui règnes de siècle en siècle et au delà. » Chaque fois qu'on dit « de siècle en siècle », on indique un long laps de temps, mais en même temps une fin ; que si l'on ajoute un autre siècle, on prolonge la période, mais sans ôter la fin ; et même si l'on parle des « siècles des siècles », on indique encore un terme,

1. Même interprétation dans la 2<sup>e</sup> homélie sur le Cantique, n. 3 ; cf. le commentaire du Cantique, 1. 3 (B., p. 206). En maint autre passage, Origène affirme la virginité de Marie ; voir par exemple *In Joannem*, t. 32, 9 (Pr., p. 452) ; *In Rom.*, l. 3, 10 (P. G. 14, 956) ; *In Levit.* h. 8, 2 et 12, 4 (B., p. 396 et 460), etc.

qui, bien que peut-être ignoré de nous, est fixé par Dieu. Mais avec le « et au delà » qui est ici ajouté, il n'est plus question de terme ni de fin. Quoi que vous puissiez penser qui implique l'idée de fin, la parole prophétique vous dit toujours : « et au delà », comme si elle s'adressait à vous pour vous dire : « Vous pensez que Dieu régnera dans le siècle du siècle ? Il régnera encore au delà. Dans les siècles des siècles ? Encore au delà ». Et quoi que vous disiez de la durée de ce règne, toujours le prophète vous dit : « et au delà <sup>1</sup> ».

Exod., XV, 14. « Le Pharaon est entré à cheval dans la mer avec ses chars et ses équipages, et Dieu a ramené sur lui l'eau de la mer ; quant aux fils d'Israël, ils marcheront à sec au milieu de la mer. » Vous aussi, si vous êtes fils d'Israël, vous pouvez marcher à sec au

Ph., II, 15-16. milieu de la mer. Si vous vous trouvez « au milieu d'une nation impie et dépravée, comme la lumière du soleil, possédant la parole de vie qui mène à la gloire », il peut se faire que vous marchiez au milieu des pécheurs sans que vous éclabousse l'eau du péché, il peut se faire que vous passiez au travers de ce monde sans que rejaillissent sur vous l'eau de la convoitise ou les flots houleux du désir. Mais celui qui est Égyptien et qui suit le Pharaon, les flots des vices le submergent. Celui, au contraire, qui suit le Christ, marche comme le Christ a marché : les eaux forment

1. Dans le *Periarchôn*, 2, 3, 5, commentant la formule scripturaire : « in aeternum et adhuc », Origène pousse plus loin sa pensée. Il voit là l'indice non seulement d'une durée sans fin, mais d'un mode d'être tout autre que celui des créatures qui sont dans le temps : mode selon lequel, à la fin des temps, rien ne sera plus « dans le siècle », mais « Dieu sera tout en toutes choses ».

« une muraille à sa droite et à sa gauche », et il s'avance Exod., XIV, 22. au milieu, « à pied sec <sup>1</sup> ». Il ne dévie ni à droite ni à gauche », jusqu'à ce qu'il aboutisse à la liberté et entonne au Seigneur un hymne de victoire : « Je chanterai le Seigneur, car il a été glorifié magnifiquement » par Jésus-Christ notre Seigneur, à qui sont gloire et puissance dans les siècles des siècles. Amen.

## VII

## L'amertume des eaux de Marra.

1. Après le passage de la Mer Rouge et ses mystères pleins de gloire, après les chants sur le tambourin, après les hymnes triomphales, on arrive à Marra. Or, l'eau de Marra était amère, et le peuple ne pouvait la boire. Pourquoi, après tant de miracles et si éclatants, le peuple de Dieu est-il conduit près d'eaux amères, et mis en péril de mourir de soif ? Il est dit en effet : « Les fils d'Israël arrivèrent à Marra, et ils Exod., XV, 23-25. ne pouvaient pas boire de l'eau de Marra, parce qu'elle était amère ; aussi ce lieu fut-il appelé « Amertume ». Mais qu'est-il ajouté ? « Moïse cria vers le Seigneur, et le Seigneur lui montra un bois, qu'il jeta dans l'eau, et l'eau devint douce. Et en cet endroit le Seigneur lui donna les ordonnances et des préceptes. » Le lieu de l'amertume, de la soif, et, ce qui est pis encore, de la soif à côté d'eaux abondantes, est celui que Dieu

1. Voir la 4<sup>e</sup> homélie sur Josué, n. 1 (B., p. 308), homélie consacrée au passage du Jourdain. Voir aussi *In psalm.* 36 h. 3, 1.

choisit pour donner ses ordonnances et ses préceptes. N'y avait-il pas d'endroit plus digne, plus propice, plus favorable que ce lieu d'amertume ?

En outre, cette assertion : « Dieu lui montra un bois qu'il jeta dans l'eau, et l'eau devint douce », est tout à fait étrange. Quel besoin Dieu avait-il d'indiquer à Moïse un bois à jeter dans l'eau pour la rendre douce ? Ne pouvait-il rendre l'eau douce sans le bois ? Ou bien Moïse ignorait-il la vertu du bois, pour que Dieu ait dû la lui montrer ?

Mais il nous faut voir en ces choses la beauté du sens intérieur. Je pense que la Loi, si on la prend selon la lettre, est très amère, et que c'est elle qui est appelée Marra. Quoi en effet de plus amer pour un enfant que de recevoir la blessure de la circoncision au huitième jour et de souffrir en un âge aussi tendre la rigueur du fer ? Oui, la coupe de la Loi est amère et très amère, à tel point que le peuple de Dieu — non

<sup>1</sup> Cor., X, pas celui qui « fut baptisé en Moïse dans la nuée et dans la mer », mais celui qui fut baptisé « dans l'esprit et dans l'eau » — ne peut boire de cette eau. Il ne peut pas même goûter à l'amertume de la circoncision, il n'est pas capable de supporter celle des victimes ni l'observance du sabbat. Mais si « Dieu lui montre le bois » à jeter dans cette coupe amère, pour adoucir l'eau de la Loi, alors il pourra en boire. Ce bois qu'indique le Seigneur, Salomon nous enseigne quel il est, lorsqu'il dit de la sagesse qu'elle est « un arbre de vie pour tous ceux qui l'embrassent ». Si donc on jette dans la Loi le bois de la sagesse du Christ, nous montrant comment il faut entendre la circoncision, les

Prov., III, 18.

sabbats, comment observer la loi de la lèpre, distinguer entre le pur et l'impur, alors l'eau de Marra devient douce, et la lettre amère de la Loi se change en la douceur du sens spirituel. Alors le peuple de Dieu peut boire.

Mais si l'on n'interprète pas ces choses spirituellement, le peuple qui a lâché les idoles pour se tourner vers Dieu, entendant parler de la loi qui prescrit les sacrifices, s'écarte aussitôt et refuse de boire : tant cela lui paraît amer et âpre. Car « celui qui rebâtit ce qu'il avait détruit se rend prévaricateur ». C'est donc dans l'amertume de Marra, c'est-à-dire dans la lettre de la Loi, que « le Seigneur a donné ses ordonnances et ses enseignements ». Cela ne vous paraît-il pas signifier que dans la lettre de la Loi, comme dans un vase, Dieu a caché les trésors de sa sagesse et de sa science ? Tel est donc le sens de la parole : « Et Dieu y posa ses ordonnances et ses enseignements. » C'est ce que disait aussi l'Apôtre : « Nous portons ce trésor dans des vases d'argile afin que cette puissance souveraine paraisse bien venir de Dieu et non pas de nous. » Ainsi donc, pour qu'on puisse boire l'eau de Marra, « Dieu montre un bois » à y jeter, de façon que celui qui en boit ne meure pas et n'en sente point l'amertume. D'où il ressort que si quelqu'un veut boire la lettre de la Loi sans « l'arbre de vie », c'est-à-dire en dehors du mystère de la croix, en dehors de la foi du Christ et de l'intelligence spirituelle, il périra sous l'excès de l'amertume. Paul le savait bien, qui disait : « la lettre tue », ce qui signifie clairement que l'eau de Marra tue,

Gal., II, 18.

<sup>2</sup> Cor., IV,

<sup>7</sup>.

<sup>2</sup> Cor., III,

<sup>6</sup>.

si on la boit telle quelle, avant qu'elle soit devenue douce <sup>1</sup>.

2. Qu'ajoute Moïse ? Après avoir dit : « Dieu leur donna ses ordonnances et ses enseignements », il continue : « et c'est là qu'il mit son peuple à l'épreuve, disant : si tu écoutes la voix du Seigneur ton Dieu, si tu fais ce qui est droit à ses yeux, si tu prêtes l'oreille à ses commandements et si tu observes ses lois, je n'amènerai sur toi aucune des maladies que j'ai mises sur les Égyptiens. Car je suis le Seigneur, qui te guérit. » Il me paraît utile d'expliquer dans quel dessein furent donnés « les ordonnances et les préceptes », c'est-à-dire les enseignements de la Loi. Dieu voulait « les mettre à l'épreuve », est-il dit, pour voir « s'ils écouteront la voix du Seigneur et garderaient ses commandements ». En effet, pour ce qui est de l'ancien peuple, que pouvait-on ordonner de bon ou de parfait à des gens qui murmuraient et contredisaient ? Peu de temps après, ils retournent même aux idoles, et, oubliant bienfaits et miracles de Dieu, ils dressent l'effigie du veau. C'est pourquoi des préceptes leur sont donnés, pour les mettre à l'épreuve. De là vient aussi la parole que le Seigneur leur adresse par

1. Sur la croix « arbre de vie » dans l'antiquité chrétienne, voir HENRI DE LUBAC, *L'arbre cosmique*, dans les *Mélanges Podechard* (facultés catholiques de Lyon, 1945), p. 191-198 ; Hugo RABNER, *Das Mysterium des Kreuzes*, dans *Griechische Mythen in Christlicher Deutung* (1945), p. 73-100. Origène parle encore de l'amertume de la Loi comprise selon la « prima litterae facies » dans la 9<sup>e</sup> homélie sur les Nombres, n. 7 (B., p. 63). Voir aussi *Selecta in Ezechiel* 20, 25 (P. G. 13, 820). Dans la tradition, l'eau de Marra, adoucie par le bois de la croix, devient l'eau sanctifiante du baptême. Cf. la bénédiction des fonts au samedi saint : « Je te bénis, créature d'eau, par le Dieu vivant, qui... mit en toi au désert, quand tu étais amère, une suavité qui permit de te boire, etc. » Cf. DIDYME, *De Trinitate*, 2, 14 ; CYRILLE D'ALEXANDRIE, *Glaphyra in Exodum*, 1, 2.

son prophète Ézéchiël : « Je vous ai donné des préceptes qui ne sont pas bons et des ordonnances dans lesquelles vous ne pourrez vivre. » De fait, mis à l'épreuve par ces préceptes du Seigneur, ils ne furent pas trouvés fidèles. Aussi « le commandement qui devait conduire à la vie s'est trouvé pour eux conduire à la mort », car le même commandement procure la vie si on le garde, et, si on ne le garde pas, la mort. C'est de ces commandements qui engendrent la mort pour ceux qui ne les gardent pas, qu'il est dit : « Je leur ai donné des préceptes qui ne sont pas bons, dans lesquels ils ne pourront vivre. »

Mais parce que le bois de la croix y fut mêlé, qu'ils sont ainsi devenus doux et qu'on les observe spirituellement, ces mêmes préceptes sont appelés des « préceptes de vie », comme il est dit ailleurs : « Écoute, Israël, les préceptes de vie. »

Voyons donc ce qui est promis à leur observance. « Si vous gardez mes préceptes, alors je n'amènerai sur vous aucune des maladies que j'ai amenées sur les Égyptiens. » Qu'est-ce à dire ? Que celui qui garde les préceptes ne souffrira d'aucun mal, ni de la fièvre, ni des autres douleurs auxquelles le corps est sujet ? Je ne pense pas que ce soit là la promesse faite à ceux qui gardent les préceptes. Nous en avons d'ailleurs un indice dans ce fait que Job, le juste et le parfait observateur de toute la religion, est rempli « depuis la tête jusqu'aux pieds d'un ulcère affreux ». Ce n'est point de ces maux-là que seront délivrés ceux qui gardent les préceptes, mais des maladies des Égyptiens. Il faut savoir que l'Égypte désigne le monde en

Ez., XX,  
25.

Rom., VII  
10.

Bar., III, 9.

Exod., XV,  
26.

Job., II, 7.

1. Jo., II, figure. « Aimer le monde et les choses du monde », tel  
 15. est le mal de l'Égypte. « Observer les jours, les mois,  
 Gal., IV, 9-10. et les époques », chercher des signes, s'attacher au

2 Petr., II, parcours des étoiles, c'est un mal de l'Égypte. Être  
 18. l'esclave des débordements charnels, rechercher les voluptés, passer son temps dans les délices, c'est un mal de l'Égypte. Celui qui garde les préceptes est débarrassé de ces maux et de ces infirmités.

Exod., XV, 3. Après quoi il est dit qu' « ils vinrent à Élim, où  
 27. il y avait douze sources et soixante-dix palmiers ». Pensez-vous que ce soit sans dessein que le peuple n'ait pas été conduit d'abord à Élim, où « se trouvaient douze sources » sans aucune amertume, lieu très agréable à cause de l'ombre épaisse des palmiers, mais bien plutôt à des eaux salées et amères ? Ces eaux furent adoucies grâce au bois montré par le Seigneur, et c'est après seulement qu'on se rendit auprès des sources. Si nous nous en tenons à l'histoire, il ne nous est guère utile de savoir quelle fut la première étape et quelle fut la seconde. Mais si nous explorons le mystère qui s'y trouve caché, nous découvrons ici l'ordre de la foi. Le peuple est d'abord conduit à la lettre de la Loi, dont il ne peut s'éloigner tant qu'il demeure dans son amertume. Mais lorsque  
 Prov., III, la saveur de la Loi s'est adoucie grâce à « l'arbre de  
 18. vie » et qu'on a commencé à comprendre la Loi spirituellement, alors on passe de l'Ancien Testament au Nouveau, et l'on arrive aux douze fontaines apostoliques. Dans le même endroit on trouvera aussi « soixante-dix palmiers ». Car les douze Apôtres ne furent point seuls à prêcher la foi du Christ : on rap-

porte aussi que soixante-dix autres furent envoyés Le., X, 1. annoncer la Parole de Dieu, afin que par eux le monde connût les palmes victorieuses du Christ.

Il ne suffit pas en effet au peuple de Dieu de boire l'eau de Marra, bien qu'elle soit devenue douce et que, grâce à « l'arbre de vie » et au mystère de la croix, elle ait perdu toute l'amertume de la lettre. L'instrument ancien ne suffit plus pour boire : il faut en venir au Nouveau Testament, dont on boit sans scrupule et sans aucune difficulté. Les Juifs, eux, sont encore à Marra, encore assis auprès des eaux amères. Dieu ne leur a « pas encore montré le bois » qui rendrait douces leurs eaux. En effet, le prophète leur a prédit : « Si vous ne croyez pas, vous ne comprendrez pas non Is., VII, 9. plus. »

4. Il est écrit ensuite : « Le second mois, le quin- Exod., XVI, 1-3.zième jour du mois, après qu'ils furent partis d'Égypte, le peuple se mit à murmurer contre Moïse, disant : Plût à Dieu que nous fussions morts sur la terre d'Égypte, lorsque nous étions assis auprès des marmites de viande et que nous mangions du pain à satiété ! Car tu ne nous a menés dans ce désert que pour faire mourir de faim toute l'assemblée. »

Qu'on signale en vue de la « correction » du lecteur le péché du peuple, son murmure et son ingratitude à l'égard des bienfaits de Dieu lorsqu'il a reçu la manne céleste, cela se comprend. Mais pourquoi noter aussi le jour « où le peuple a murmuré » ? « Le second mois, le quinzième jour du mois », dit l'auteur, et il ne l'a certainement pas écrit sans raison. Rappelez-vous ce qui était dit au sujet des lois de la

Pâque, et vous trouverez qu'il s'agit ici du temps fixé pour faire la seconde Pâque à ceux « dont l'âme est impure ou qui ont été retenus par des affaires à l'étranger ». Ceux dont l'âme n'était pas impure ou qui ne voyageaient pas au loin, célébraient la Pâque le quatorzième jour du premier mois. Mais « ceux qui voyagent au loin et qui sont impurs », ceux-là font la seconde Pâque, au temps où la manne tombe du ciel. Car la manne ne tombe point au jour où se fait la première Pâque, mais la seconde. Examinons donc le mystère que contient un tel ordre. La première Pâque est celle du premier peuple ; la seconde est la nôtre. Jadis en effet « nous avions l'âme impure », nous qui « adorions le bois et la pierre » et qui, « ignorant le vrai Dieu, suivions ceux qui n'étaient pas dieux par nature ». Jadis aussi « nous voyagions au loin » ; comme ceux dont parle l'Apôtre, « nous avons été des hôtes de passage et des étrangers aux alliances de Dieu, n'ayant point d'espérance, sans Dieu dans le monde ». Cependant, la manne n'est pas donnée du ciel le jour où se célèbre la première Pâque. mais le jour où a lieu la seconde. « Le Pain descendu du ciel n'est pas venu pour ceux qui célébraient la première fête, mais pour nous qui avons reçu la seconde. » En effet, « le Christ, notre Pâque, a été immolé », qui est pour nous « le vrai Pain du ciel ».

Mais voyons le sens de l'action qui nous a été montrée en ce jour. « Le quinzième jour du second mois, le peuple murmura et dit : il eût mieux valu pour nous mourir en Égypte, quand nous étions assis auprès des marmites de viande. » O peuple ingrat ! Il regrette

l'Égypte, lui qui a vu les Égyptiens anéantis ! Il soupire après la viande d'Égypte, lui qui a vu les corps des Égyptiens donnés en pâture aux poissons de la mer et aux oiseaux du ciel. Ils élèvent donc un murmure contre Moïse, bien plus, contre Dieu même. On leur pardonnera une fois, deux fois, peut-être trois ; mais s'ils persistent, écoute ce qui attend ceux qui murmurent. Le livre des Nombres rapporte une sentence que l'Apôtre a reprise à son compte dans ses propres épîtres : « Ne murmurez pas comme certains le firent, qui périrent mordus par les serpents. » Le peuple murmureur est donné en proie à la morsure venimeuse des serpents dans le désert. Voyons donc, nous qui écoutons ces paroles, nous, dis-je, pour qui elles furent écrites : car « ces choses arrivèrent pour le châtiment des Juifs, mais elles furent écrites pour nous, qui sommes parvenus à la fin des siècles ». Si nous ne cessons pas de murmurer, si nous n'arrêtons pas les plaintes que souvent nous poussons vers Dieu, prenons garde de nous mettre en une faute pareille. Lorsque nous nous plaignons du mauvais temps, des mauvaises récoltes, de la sécheresse, du bonheur des uns et du malheur des autres, en tout cela nous élevons un murmure contre Dieu. Ces choses, à leurs débuts, sont pardonnées ; mais chez ceux qui persistent, elles sont punies sévèrement. Contre eux sont envoyés des serpents, c'est-à-dire qu'ils sont livrés aux esprits impurs et aux démons venimeux qui les font périr par des morsures cachées et les consomment par des pensées intimes enfouies dans le secret du cœur.

Num., IX,  
3-11.

Ez., XX,  
32.

Eph., II,  
12.

Jo., VI, 51.

1 Cor., V, 7.

Num.,  
XXII, 5-6.

1 Cor., X,  
10.

1 Cor., X,  
11.

Mais, je vous en supplie, que le châtement mis sous nos yeux nous serve d'exemple, et que leur peine serve à nous corriger. Car Dieu dit : « J'ai entendu le murmure des fils d'Israël. » Vous voyez que Dieu n'ignore pas notre murmure. Il entend tout, et s'il ne punit pas aussitôt, c'est qu'il attend notre repentir et notre conversion <sup>1</sup>.

Exod.,  
XVI, 12.

Exod.,  
XVI, 4-5.

5. Et qu'a-t-on lu après ? « Le Seigneur dit à Moïse : Voici que je vais faire pleuvoir sur vous des pains du haut du ciel, le peuple sortira et en ramassera jour par jour la provision nécessaire : ainsi je les éprouverai, pour voir s'ils marchent dans ma loi, ou non. Le sixième jour, ils prépareront ce qu'ils auront recueilli, et il y en aura le double des autres jours. »

Rom., III,  
2.  
Exod.,  
XVI, 26.

Sur ce récit, je voudrais d'abord m'entretenir avec les Juifs, à qui « furent confiés les oracles de Dieu », pour savoir ce qu'ils pensent de ces mots : « Vous en recueillerez pendant six jours, mais le sixième jour vous en ramasserez le double. » Le sixième jour dont il est ici parlé est évidemment celui qui précède le sabbat et que nous appelons parascève. Quant au septième jour, c'est le sabbat. Je cherche donc quel jour la manne commença de tomber du ciel, je voudrais comparer notre dimanche avec le sabbat des Juifs. Des divines Écritures il ressort que c'est un dimanche que la manne apparut pour la première fois sur la terre. Si, comme il est écrit, on la ramassa durant six jours, et qu'on s'arrêta le septième, il faut

1. Encore un trait de la doctrine miséricordieuse d'Origène. On le retrouve tout au début des homélies sur Ezéchiel : « Dieu est prompt à faire le bien, il tarde au contraire à infliger les justes châtements. » (Kl., p. 1.)

sans nul doute placer le commencement au premier jour, c'est-à-dire au dimanche. Si donc il est certain d'après les Écritures que Dieu fit tomber la manne le dimanche et cessa le sabbat, les Juifs doivent en conclure que notre dimanche fut alors préféré à leur sabbat, et qu'il fut alors signifié que la grâce de Dieu n'est en aucune façon descendue du ciel en ce jour de leur sabbat, non plus que le Pain du ciel, qui est la Parole de Dieu. Au reste, le prophète dit ailleurs : « Pendant des jours nombreux les fils d'Israël demeu- Os., III, 4.  
reront sans roi, sans prince, sans prophète, sans victime, sans sacrifice, sans prêtre. » Pendant notre dimanche au contraire, le Seigneur fait toujours tomber sa manne du ciel. Il la fait, je vous le dis, tomber aujourd'hui même <sup>1</sup>. Car ils viennent du ciel, les oracles qu'on vous a lus ; ils sont tombés de la bouche de Dieu, les mots qu'on a prononcés tout à l'heure. Aussi pour nous qui avons reçu une telle manne, la manne descend toujours du ciel ; tandis que ces malheureux se plaignent et soupirent et crient leur misère, parce qu'ils n'ont pas mérité de

1. Cette polémique anti-juive, relative à la supériorité du dimanche sur le sabbat, est loin de nous. Mais Origène ne se tient pas à sa donnée littérale : pour le chrétien, ajoute-t-il aussitôt, c'est tous les jours dimanche : la Parole de Dieu ne cesse de lui être offerte. Il disait déjà, 10<sup>e</sup> homélie sur la Genèse, n. 3 : « Dieu a donc en horreur ceux qui pensent qu'il n'y a qu'un jour de fête pour le Seigneur » (p. 189). Voir aussi *Contra Celsum*, I, 8, n. 22 (P. G. II, 1552 A). Cette dernière remarque nous prouve que notre homélie fut prononcée un jour de semaine. Nous savons d'ailleurs par PAMPHILE, *Apologie pour Origène*, que celui-ci prêchait à peu près tous les jours : « Tractatus, quos paene quotidie in ecclesia habebat ex tempore, quos et describentes notarii ad monumentum posteritatis tradebant. » Cf. L. BOUYER, *Le mystère pascal*, p. 9 : « Tout le culte chrétien n'est qu'une célébration continue de la Pâque, etc. » C'est un décret de Constantin qui fit célébrer officiellement le dimanche : EUSEBE, *Vie de Constantin*, 4, 18.

recevoir la manne comme leurs pères l'ont reçue. Jamais ils ne mangent la manne ; ils ne peuvent pas en effet manger « de ce qui est petit comme la graine de coriandre et blanc comme la gelée. » Car dans la Parole de Dieu ils ne découvrent rien de « menu », rien de subtil, rien de spirituel, mais tout leur est épais et grossier. C'est que « le cœur de ce peuple s'est endurci ».

Is., VI, 10.

L'étymologie du mot nous fournit le même sens ; en effet, « manne » signifie : « Qu'est ceci ? » Voyez si la vertu même du nom ne vous pousse pas à vous instruire, pour toujours vous enquérir, lorsque vous entendez lire la loi de Dieu, et demander aux docteurs : « Qu'est ceci ? » Car tel est le sens du mot « manne ».

Si donc vous voulez manger la manne, c'est-à-dire recevoir la Parole de Dieu, sachez qu'elle est « menue et fine à l'excès comme la graine de coriandre ». Elle a en elle quelque chose des légumes, dont on refait les forces des malades, « car celui qui est malade se nourrit de légumes ». Elle a aussi quelque chose de froid, car elle est « comme la gelée blanche ». Mais elle est pleine de lumière et de douceur. Qu'y a-t-il de plus éclatant et de plus splendide que l'enseignement divin ? Quoi de plus doux, de plus suave que les paroles du Seigneur, qui « surpassent le miel et le rayon de miel » ?

Rom., XIV, 2.

Ps., XVIII, 11.

Mais pourquoi est-il déclaré que le sixième jour il faut en ramasser le double afin d'en mettre en réserve pour le sabbat ? C'est à mon sens une parole que nous

1. Cf. PHILON, *Quis rerum divin. haer.*, 79 ; ORIGÈNE, *Selecta in Num.*, 11, 1 (P. G. 12, 576).

ne devons pas négliger paresseusement et sans curiosité. Le sixième jour représente la vie d'ici-bas : en effet, « Dieu a fait le monde en six jours <sup>1</sup>. » Pendant ce sixième jour il faut amasser et mettre en réserve des provisions suffisantes pour le jour qui vient. Si vous amassez ici-bas des bonnes œuvres, si vous mettez de côté des trésors de justice, de miséricorde et de piété, ils vous serviront de nourriture dans le siècle à venir. Ne lisons-nous pas dans l'Évangile que celui qui a gagné dix talents reçoit en échange dix villes, et que celui qui en a gagné quatre, reçoit quatre villes ? C'est ce que l'Apôtre nous dit par une autre figure : « Comme chacun a semé, il récoltera. » Que faisons-nous donc, nous qui désirons amasser des biens corruptibles, et non pas ce qui demeure et dure jusqu'au lendemain ? « Les riches de ce siècle amassent des richesses qui se corrompent dans ce monde, bien plus, avec ce monde. Mais si l'on amasse des bonnes œuvres, elles demeurent jusqu'au lendemain. »

Lc. XIX, 16.

Gal., VI, 7.

1 Tim., VI, 17.

6. Enfin, il est écrit qu'un certain nombre d'incrédules « conservèrent de la manne », et que « les vers s'étant mis à y fourmiller, elle pourrit ». La part qu'on mit de côté pour le sabbat ne se corrompit point, les vers n'y fourmillèrent point, et elle demeura intacte. Vous aussi, si vous amassez seulement pour

Exod., XVI, 20.

1. Cf. la 13<sup>e</sup> homélie sur le Lévitique, n. 5 (B., p. 475), à propos des six pains de Levit. 24, 6 : « Habet enim propinquitatem quandam cum hoc mundo senarius numerus ; in sex enim diebus factus est iste visibilis mundus. » Sur cette division de l'histoire du monde en six âges dans la tradition patristique, voir HENRI DE LUBAC, *Catholicisme*, ch. 5 (3<sup>e</sup> éd., p. 114-115). C'est le cadre qu'adoptèrent nombre d'auteurs médiévaux ; ainsi RUPERT, P. L. 167, 324.

17. Origène.

la vie présente et pour l'amour de ce siècle, aussitôt les vers fourmilleront en vous. Que signifie ce fourmillement de vers ? Écoutez le jugement du prophète

Is., LXVI, sur les pécheurs et ceux qui aiment ce siècle : « Leur

24.

ver ne mourra pas et leur feu ne s'éteindra pas. »

Voilà les vers qu'engendre l'avarice, voilà ceux qu'engendre une passion aveugle des richesses chez ceux qui ont de l'argent et qui, voyant leurs frères dans le besoin, « ne laissent pas leurs entrailles s'émou-

voir ». C'est pourquoi l'Apôtre déclare : « Recommande

1 Jo., III,

17.

1 Tim., VI,

17-19.

aux riches de ce siècle de n'être pas orgueilleux, de ne pas mettre leur espoir en des biens fragiles, mais de devenir riches en bonnes œuvres, de donner facilement, de partager leurs biens et de thésauriser pour eux la vie éternelle. » Mais quelqu'un dira : Si la manne est la Parole de Dieu, comment produit-elle des vers ? En effet, les vers ne sont point engendrés en nous sinon par la Parole de Dieu ! Le Seigneur dit

Jo., xv, lui-même : « Si je n'étais pas venu et ne leur avais pas parlé, ils n'auraient point de péché. » Si donc

22.

quelqu'un pêche après avoir reçu la Parole de Dieu, cette Parole même lui devient un ver, qui pénètre sa conscience et lui ronge secrètement le cœur.

7. Que nous enseigne encore la Parole divine ?

Exod., XVI, 6-7.

« Ce soir, vous saurez que je suis le Seigneur, et au matin vous verrez la majesté du Seigneur. » Je voudrais que les Juifs me répondent : comment, le soir, reconnaît-on le Seigneur, et le matin voit-on sa majesté ? Où le Seigneur a-t-il été reconnu le soir, et sa majesté le matin ? Répondez, vous qui vous instruisez dès l'enfance et qui, jusqu'à la vieillesse,

« apprenez toujours sans jamais parvenir à la connaissance de la vérité » : comment ne comprenez-vous pas que ces choses furent dites prophétiquement ? —

2 Tim., III  
7.

Mais vous, si vous voulez les comprendre, vous ne le pourrez que par l'Évangile. C'est là que vous trouverez écrit qu' « au soir du sabbat, qui luit le premier

Mt.,  
XXVIII,  
1.

jour de la semaine, Marie de Magdala et Marie Mère de Jacques vinrent au sépulcre et trouvèrent la pierre roulée loin du sépulcre ». C'est là que vous entendrez

Mt.,  
XXVII,  
51.

les tremblements de terre, les tombeaux qui s'ouvrent, le centurion et les soldats de garde disant : « Vraiment, c'était le Fils de Dieu ! » Voilà comment le Seigneur a été reconnu le soir : il a été reconnu par la puissance de la résurrection. Mais comment sa gloire a-t-elle apparu le matin ? Lorsque les autres

Mt., XVI,  
2.

femmes vinrent « de grand matin le premier jour du sabbat », elles trouvèrent, assis sur le sépulcre et environnés d'une grande clarté, des anges qui leur dirent :

Mt., XXV  
III, 6-7.

« Il n'est pas ici, il est ressuscité des morts. Venez, et voyez le lieu où il avait été placé. Allez, dites à ses disciples qu'il est ressuscité et qu'il vous précédera en Galilée. » La majesté du Seigneur est donc apparue le matin, quand les anges annoncèrent la résurrection.

8. La suite de notre texte porte encore : « Le soir vous mangerez de la viande et le matin vous serez rassasiés de pains. » Ici encore, je voudrais savoir comment les Juifs comprennent le dire du prophète.

Exod., XVI, 12.

Quelle logique peut-il y avoir à manger le soir de la viande sans pain, ou le matin du pain sans rien d'autre ? Comment se montre ici l'action de la Providence et l'influence de la grâce céleste ? Est-ce là

ce que vous appelez reconnaître Dieu, que de manger le soir des viandes sans pain ? et direz-vous que la majesté de Dieu s'est manifestée parce qu'on aura mangé des pains sans viande ? Gardez ces sornettes pour vous et pour ceux qui vous suivent, croyant pouvoir reconnaître Dieu parmi les caïlles. Quant à nous, pour qui « le Verbe s'est fait chair » à la fin du siècle et comme au soir du monde, nous disons que Dieu s'est fait connaître dans la chair qu'il a reçue de la Vierge Marie. Cette chair du Verbe de Dieu, nul ne l'a mangée le matin ni à midi, mais le soir. Car l'avènement du Seigneur dans la chair a eu lieu le soir, comme dit Jean : « Mes petits enfants, c'est la dernière heure. »

Mais « au matin », est-il ajouté, « vous serez rassasiés de pains ». Pour nous, le pain, c'est le Verbe de Dieu. Il est lui-même « le pain vivant descendu du ciel, qui donne la vie au monde ». Mais pourquoi est-il dit que ce pain est donné le matin, puisque la venue dans la chair, nous l'avons dit, eut lieu le soir ? Je crois qu'il faut entendre les choses ainsi. Le Seigneur est venu au soir d'un monde à son déclin, près d'achever sa course ; mais par sa venue, lui qui est « le Soleil de Justice », il a refait un nouveau jour pour ceux qui croient. Comme il a fait luire au monde une nouvelle lumière de science, il a pour ainsi dire créé son jour un matin ; en tant que « Soleil de Justice », il a produit son matin, et c'est dans ce matin que ceux qui reçoivent ses préceptes sont rassasiés de pains <sup>1</sup>.

1. Comme il avait surmonté la discussion sur les mérites comparés du dimanche et du sabbat, Origène surmonte ici les subtilités sur le soir et le

Ne nous étonnons pas que le Verbe de Dieu soit appelé chair, pain, lait ou légumes, diversement nommé selon la mesure des croyants ou la capacité de ceux qui le reçoivent <sup>1</sup>.

On peut aussi comprendre cela d'une autre manière. Après sa résurrection, qui, nous l'avons montré, eut lieu le matin, il a rassasié de pains les croyants, lorsqu'il nous a donné les livres de la Loi et des Prophètes, auparavant ignorés et inconnus ; lorsqu'il a remis à l'Église ces instruments pour notre instruction, afin d'être lui-même notre pain dans l'Évangile. Quant aux autres livres de la Loi, des Prophètes, ou des Histoires, plusieurs sont appelés pains, et « ceux qui croient d'entre les Gentils » s'en nourrissent. Cependant, le fait n'a pas eu lieu sans l'autorité prophétique. Le prophète Isaïe l'avait ainsi prédit : « Ils monteront à la montagne, ils boiront du vin et seront ensuite oints d'huile parfumée. Transmettez tout cela aux païens : c'est en effet le dessein du Seigneur tout-puissant <sup>2</sup> ».

matin. Il en tire un admirable symbole. Pour lui, le Christ refait au monde vieillissant une perpétuelle jeunesse. C'est la traduction plus réfléchie du sentiment d'allégresse qui soulevait les premières communautés chrétiennes, conscientes d'être les héritières de la plus antique tradition et cependant d'inaugurer un monde nouveau. Le même sentiment éclate dans le *Protrep-tique* de Clément d'Alexandrie ; c'est lui qui inspirait à saint Irénée son mot fameux : « *Omnem novitatem attulit* », et cet autre cri à Tertullien : « *O Christum et in novis veterem, et in veteribus novum !* » Il dépend encore du chrétien d'aujourd'hui que le christianisme apparaisse à tous comme la jeunesse du monde et son espoir.

1. Cf. la 1<sup>re</sup> homélie sur le Cantique, n. 3 (B., p. 32). Autres textes dans *Textes alexandrins et bouddhiques*, Recherches de science religieuse, 1938.

2. Isaïe, 57, 7-9. Traduction très libre. Traduction CONDAMIN, sur l'hébreu : « Sur une montagne élevée, bien haute, — tu as établi ta couche ; — Puis c'est là que tu montes, — pour y sacrifier !... — Tu cours vers Mélek avec de l'huile, — les mains pleines de parfums ; — Tu expédies au loin tes messagers, — tu les envoies jusqu'au Chéol. »

Jo., I, 14 ;  
VI, 51.  
1 Petr., II,  
2.  
Rom.,  
XIV, 2.  
Hebr., V,  
14.

Act., XXI,  
25.

Il nous convenait donc de recevoir la viande le soir et d'être rassasiés de pains le matin, parce qu'il ne nous était pas possible de manger de la viande le matin — le temps n'était pas encore venu —, et nous ne pouvions non plus en manger à midi. C'est à peine en effet si les anges en prennent à midi, et cependant, à cet ordre, le temps de midi a été accordé.

Enfin nous pouvons comprendre aussi que pour chacun de nous c'est le matin, le début du jour, lorsque nous sommes illuminés pour la première fois et que nous approchons du grand jour de la foi<sup>1</sup>. En ce temps, où nous sommes encore dans les commencements, nous ne pouvons manger la chair du Verbe de Dieu, c'est-à-dire que nous ne sommes pas encore capables d'assimiler une doctrine parfaite et consommée. Mais après de longs exercices, après de grands progrès, quand déjà nous approchons du soir et que nous touchons au but de la perfection, v, alors enfin nous pouvons devenir capables d'une nourriture plus solide et d'un verbe parfait. Maintenant donc, hâtons-nous de recevoir la manne céleste : cette manne, en effet, prend dans la bouche de chacun la saveur qu'il désire. Écoutez le Seigneur parlant à Mt., VIII, ceux qui s'approchent de lui : « Qu'il te soit fait 13. selon ta foi. » Vous aussi, si vous recevez le Verbe de Dieu qui est annoncé dans l'église en toute foi et dévotion, ce Verbe même deviendra pour vous tout ce que vous désirez. Par exemple, si vous êtes dans Ps., I., 19. l'épreuve, il vous consolera en disant : « Dieu ne

1. Développement analogue dans le commentaire du Cantique, I. 2 (B., p. 139-140).

méprise pas le cœur contrit et humilié. » Si vous vous réjouissez de l'espérance future, il mettra le comble à votre joie en disant : « Justes, réjouissez-vous dans Ps., XXXI, le Seigneur et bondissez de joie. » Si vous êtes irrités, 11. il vous apaisera en disant : « Laisse la colère et cesse Ps., XXXVI, de t'indigner. » Si vous souffrez, il vous guérira en 8. disant : « Le Seigneur guérit toutes nos maladies. » Ps., CII, 3. Si vous êtes accablés par la pauvreté, il vous reconfortera en disant : « Le Seigneur relève de terre l'in- Ps., CXII, digent et il retire le pauvre de dessus son fumier. » 7. Ainsi donc, la manne de la Parole de Dieu prend dans la bouche toutes les saveurs. Mais si on la reçoit en Exod., XVI, 20. incrédule, si au lieu de la manger on la cache, « les vers se mettent à y fourmiller ». Pensez-vous donc qu'il faille l'amener à ce point où elle est censée devenir ver ? Ici, ne soyez point troublés par ce que vous entendez, mais écoutez le prophète parlant au nom du Seigneur : « Je suis un ver et non un homme. » Ps., XXI, 7. Il est pour les uns « cause de ruine », pour les autres Lc., II, 34. « cause de résurrection » : ainsi dans la manne il est maintenant pour les fidèles douceur de miel, et ver pour les incrédules. C'est lui, en effet, la Parole de Dieu, qui confond la raison des méchants et vrille la conscience des pécheurs par les dards aigus de ses reproches. C'est lui qui devient feu dans le cœur de ceux auxquels il ouvre les Écritures, si bien qu'ils disent : « Notre cœur n'était-il pas tout brûlant au Lc., XXIV, dedans de nous, lorsqu'il nous expliquait les Écritures ? » Pour d'autres au contraire, il est un feu qui 32. brûle les épines sur une terre mauvaise, c'est-à-dire qui consume dans le cœur les mauvaises pensées.

Is., LXVI, 24. Ainsi, pour les pécheurs, c'est un « ver » accablant « qui jamais ne meurt, un feu dévorant qui ne s'éteint jamais » ; pour les justes et les croyants, il demeure, au contraire, doux et suave. « Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux » : il s'agit de notre Dieu et Sauveur Jésus-Christ, à qui appartient la gloire et l'empire dans les siècles des siècles. Amen.

## VIII

## Sur le début du Décalogue.

1. Celui qui apprend à mépriser le siècle présent — qui « en langage figuré se nomme Égypte » —, qui, pour parler comme l'Écriture, « se laisse emporter » par le Verbe de Dieu « si bien qu'on ne le retrouve plus », parce qu'il se dirige en hâte vers le siècle futur, le Seigneur dit de lui : « Je suis le Seigneur ton Dieu qui t'ai fait sortir de la terre d'Égypte, de la maison d'esclavage. » Ces paroles ne sont pas adressées seulement à ceux qui jadis sont sortis d'Égypte, elles le sont beaucoup plus à vous qui les écoutez maintenant, si toutefois vous sortez d'Égypte et n'êtes plus esclaves des Égyptiens. « Je suis le Seigneur ton Dieu qui t'ai fait sortir de la terre d'Égypte, de la maison d'esclavage. » Voyez si les affaires du siècle et les actions de la chair ne seraient pas cette maison de servitude, si au contraire la fuite des choses du siècle et la vie selon Dieu ne seraient pas une maison de liberté, selon ce que dit le Seigneur dans l'Évan-

gile : « Si vous demeurez dans ma parole, vous connaîtrez la vérité et la vérité vous délivrera. »

L'Égypte est donc la maison de servitude, Jérusalem et la Judée, la maison de liberté. Écoutez l'Apôtre, déclarant à ce sujet, « avec la sagesse qu'il avait reçue pour son ministère » : « La Jérusalem d'en haut est libre, c'est notre mère à tous. » Ainsi, de même que l'Égypte, cette province de la terre, est appelée maison de servitude pour les enfants d'Israël au regard de Jérusalem et de la Judée, qui deviennent pour eux maison de liberté : de même, en comparaison de la céleste Jérusalem qui pour ainsi dire est mère de la liberté, le monde tout entier avec ce qu'il contient est une maison de servitude. Et puisque, en châtiment du péché, l'homme était passé du paradis de liberté à ce lieu d'esclavage, le premier mot du décalogue, c'est-à-dire la parole qui ouvre les commandements de Dieu, porte sur la liberté : « Je suis le Seigneur ton Dieu, qui t'a fait sortir de la terre d'Égypte. » Tant que tu étais en Égypte, tu ne pouvais entendre cette voix, même s'il t'était enjoint de célébrer la Pâque, de te « ceindre les reins » et de « mettre aux pieds les sandales », de prendre « en main le bâton » et de « manger le pain azyme avec les herbes amères ». Que dis-je, que tu ne pouvais entendre cela tant que tu étais en Égypte ? Mais même si tu t'étais rendu à la première étape, tu n'aurais pu l'entendre, et pas plus à la deuxième, ni à la troisième, ni à la traversée de la Mer Rouge ; même si tu étais arrivé à Marra et que ses eaux amères t'y fussent devenues douces ; même si tu avais atteint

Helim aux douze fontaines et aux soixante-douze palmiers ; même si tu avais dépassé Raphidim et les autres stations : tu ne peux être jugé capable d'entendre ces paroles qu'une fois parvenu au mont Sina. Après avoir accompli de nombreux travaux, surmonté beaucoup de peines et de tentations, c'est à grand'peine que tu mériteras enfin de recevoir les préceptes de liberté et d'entendre du Seigneur ces paroles : « Je suis le Seigneur ton Dieu, qui t'a fait sortir de la terre d'Égypte, de la maison de servitude <sup>1</sup>. » A vrai dire, cette parole n'est pas encore un commandement, elle nous indique seulement quel est celui qui commande. Voyons donc maintenant le premier des dix commandements de la Loi, et si nous ne les parcourons pas tous, expliquons au moins le début, autant que Dieu nous le donnera.

Exod.,  
XIX, 1.

2. Voici donc le premier commandement : « Tu n'auras pas d'autres dieux que moi. » Et voici ce qui suit : « Tu ne feras pas d'image taillée ni aucune figure de ce qui est en haut dans le ciel ou en bas sur la terre ou dans les eaux qui sont sous la terre ; tu ne les adoreras pas et ne leur rendras pas de culte. Car je suis le Seigneur ton Dieu, Dieu jaloux, qui punis les péchés des pères sur les enfants jusqu'à la troisième et à la quatrième génération pour ceux qui me haïssent, et faisant miséricorde jusqu'à mille à

Exod.,  
XX, 3-6.

1. Tout ce passage permet de constater comment le christianisme, avec son mystère central de la rédemption, fut senti avec force, dans les premiers temps de l'Église, comme une libération. (Cf. déjà les nombreux passages où saint Paul célèbre la *παρορσία*, l'*ἐλευθερία* du chrétien). De l'esclavage de l'Égypte, c'est-à-dire du monde, à la liberté de Jérusalem, c'est-à-dire de l'Église : tel est le processus de la conversion. On admirera la belle expression : « les préceptes de liberté ».

ceux qui m'aiment et gardent mes commandements. » Certains pensent que toutes ces prescriptions ensemble ne font qu'un seul commandement <sup>1</sup>. Mais ainsi l'on n'arriverait pas jusqu'au nombre de dix commandements, et où serait alors la vérité de cette appellation de décalogue ? Si au contraire on compte comme nous l'avons déjà fait en une autre occasion, le nombre de dix est atteint. Le premier commandement est donc : « Tu n'auras pas d'autres dieux que moi », et le second : « Tu ne feras point d'image taillée », etc. Commençons donc par le premier.

Mais j'ai besoin pour en parler du secours de Celui qui nous l'a donné, et pour l'entendre il vous faut aussi des oreilles plus pures. Si donc quelqu'un parmi vous a « des oreilles pour entendre », qu'il entende comment il fut dit : « Tu n'auras pas d'autres dieux que moi. » S'il avait dit : « il n'y a pas d'autres dieux », la pensée paraîtrait plus complète ; mais en disant : « tu n'auras pas d'autres dieux », il ne nie pas qu'il y en ait d'autres, il s'oppose seulement à ce que celui à qui s'adressent les commandements en fasse ses dieux. Sans doute est-ce de là que l'Apôtre Paul a tiré ce qu'il écrit aux Corinthiens : « s'il est des êtres qui sont appelés dieux, soit dans le ciel soit sur la terre », et ensuite : « Il y a de la sorte beaucoup de dieux et beaucoup de seigneurs, pour nous néanmoins il n'y a qu'un seul Dieu, le Père, de qui viennent toutes choses et par qui nous sommes, et un seul Seigneur, Jésus-Christ, par qui sont toutes choses et

1 Cor.,  
VIII, 5-6

1. Il s'agit ici de PHILON, *Quis rer. div. haer.*, 169.

par qui nous sommes. » En bien d'autres endroits de l'Écriture vous verrez aussi qu'il est parlé des dieux, par exemple : « Le Seigneur est très haut, redoutable, grand roi sur tous les dieux » ; ou bien : « Le Dieu des dieux, le Seigneur a parlé », et encore : « Au milieu des dieux il rend son arrêt. » Au sujet du Seigneur l'Apôtre parle de même : « Trônes, Dominations, Puissances, tout a été créé par lui et en lui » : or les Dominations ne sont autres qu'une certaine multitude ordonnée de seigneurs<sup>1</sup>. Il me semble qu'en ce passage l'Apôtre Paul a bien éclairé le sens de la Loi ; car voici ce qu'il dit : bien qu'il y ait beaucoup de seigneurs qui gouvernent les autres nations et beaucoup de dieux honorés par elles, pour nous du moins il n'est qu'un Dieu et qu'un Seigneur.

Ce que signifie cette multitude de dieux et de seigneurs, l'Écriture pourra nous l'apprendre, si toutefois vous prêtez une attention patiente. Car Moïse dit encore, dans le cantique du Deutéronome : « Quand le Très-Haut divisait les nations et séparait les fils d'Adam, lorsqu'il fixait les limites des peuples d'après le nombre des anges de Dieu, la portion du Seigneur fut Jacob son peuple, Israël fut le cordeau de son héritage. » Il ressort de ce texte que les anges auxquels le Très-Haut a confié les nations à gouverner sont appelés dieux et seigneurs ; dieux, parce qu'ils ont été donnés par Dieu, et seigneurs, parce que c'est de Dieu qu'ils ont obtenu leur puissance. C'est pourquoi le Seigneur disait aux anges qui n'ont pas gardé

Ps., XLVI,  
2.  
Ps.,  
XLIX, 1.  
Ps.,  
LXXXI,  
1.  
Col., I, 16.

Deut.,  
XXII,  
8-9.

1. Cf. *In Joannem*, t. 1, 31 (Pr., 38).

leur rang : « J'ai dit : vous êtes des dieux, vous êtes tous les fils du Très-Haut ; cependant vous mourrez comme des hommes, vous tomberez comme l'un des princes », imitant le diable, prince de tous ceux qui tombent. D'où il ressort que c'est leur désobéissance et non leur nature qui les a faits maudits. Pour toi, ô mon peuple Israël, toi qui es « la part de Dieu », qui es devenu « le lot de son héritage », « tu n'auras pas d'autres dieux que moi », parce que Dieu est vraiment l'unique Dieu et le Seigneur, le seul Seigneur. Les autres ont été créés par lui, et ce nom leur revient non par nature, mais par grâce<sup>1</sup>. Au reste, n'allez pas penser que ces paroles s'adressent uniquement à l'Israël selon la chair. Elles s'adressent bien plutôt à vous, qui êtes devenus l'Israël selon l'Esprit en voyant Dieu et qui êtes circoncis non dans votre chair, mais de cœur. Car si par la chair nous faisons partie des Gentils, en esprit nous sommes Israël, à cause de celui qui a dit : « Demande-moi, et je te donnerai les nations en héritage, et tu auras pour domaine les extrémités de la terre » ; à cause aussi de celui qui a dit : « Père, tout ce qui est à moi est à toi, et tout ce qui est à toi est à moi, et en tout cela j'ai été glorifié ; » si toutefois nous agissons de façon à nous rendre dignes d'être la part de Dieu et d'être comptés dans le lot de son héritage. Autrement, si vous vous comportez de façon indigne, que vous servent d'exemple ceux qui, appelés à devenir la part de Dieu,

1. Contre l'hérésie gnostique, Origène affirme à la fois et qu'il n'y a pas d'être mauvais par nature, et qu'il n'y a pas d'être divin — hors le Dieu unique — sinon par grâce. Cf. *Periarchôn*, 1, 5, 3 (K., p. 71-72).

Ps., LXXI,  
5-7.

Deut.,  
XXXII,  
9.  
Exod., XX,  
3.

Ps., II, 8.

Jo., XVII,  
10.

Exod.,  
XX, 2.Jo., VIII,  
34.

ont mérité par leurs péchés « d'être dispersés parmi toutes les nations. » Ceux qui avaient d'abord été conduits « hors de la maison de servitude », retombent sous l'esclavage non seulement des Égyptiens mais de tous les peuples, — car « celui qui pêche est l'esclave du péché ». A vous qui fûtes libérés par Jésus-Christ de l'Égypte et de la maison de servitude, il est donc dit : « Vous n'aurez pas d'autres dieux que moi. »

Exod.,  
XX, 4.1 Cor.,  
VIII, 4-5.

3. Voyons ensuite ce que contient le second commandement : « Tu ne feras point d'image taillée ni de figure de ce qui est dans le ciel, sur la terre, dans les eaux, sous la terre. » Il y a une grande différence entre les images taillées (idoles) et les dieux, comme nous l'enseigne l'Apôtre, disant des dieux : « comme il y a une multitude de dieux et de seigneurs », et des idoles : « une idole n'est rien en ce monde. » D'où je conclus qu'il n'a pas lu négligemment le texte de la Loi. Il a vu en effet la différence des dieux et des idoles, comme des idoles et des figures, puisque, après avoir dit que les idoles n'étaient rien, il ne l'a pas dit des figures. Or il est dit en cet endroit : « Tu ne te feras ni idole ni figure aucune. » Autre chose est donc de fabriquer une idole, autre chose de faire une figure quelconque<sup>1</sup>. Si le Seigneur daigne nous éclairer sur ce qu'il convient d'en dire, je dirai, par exemple, que si quelqu'un, avec de l'or, de l'argent, du bois ou de la pierre, représente un quadrupède,

1. Cf. *In Exod.* 20, 4 (fragm. COMBEPILS). THÉODORE, *Questions sur l'Exode*, 38 (P. G. 80, 264) : « Comment différent idole et simulacre (ειδωλον et ὁμοιωμα). »

un serpent ou un oiseau pour l'adorer, il a fait non une idole, mais une figure ; et tout aussi bien s'il a peint au lieu de sculpter. Fait une idole, au contraire, celui qui, selon le mot de l'Apôtre disant que l'« idole n'est rien », fait ce qui n'est pas. Mais qu'est cela, « qui n'est pas » ? L'image que l'œil n'a point vue, mais que l'imagination se représente ; par exemple, si quelqu'un adapte à des membres humains une tête de chien ou de béliet, met à un seul homme une tête à deux faces, ou adjoint à un torse humain les membres postérieurs d'un cheval ou d'un poisson. Celui qui fabrique de telles choses ne fait pas des figures, mais des idoles : il représente ce qui n'est pas et n'a rien qui lui ressemble. Aussi l'Apôtre, sachant cela, déclarait-il « qu'une idole n'est rien dans le monde » ; car il ne s'agit pas d'une image empruntée aux choses existantes, mais de ce qu'a trouvé en lui l'esprit curieux et oisif. Au contraire il y a figure, comme nous l'avons dit plus haut, lorsqu'on fabrique un objet répondant à ce qui existe dans le ciel, sur terre ou dans les eaux. On ne peut cependant parler tout uniment de figures d'objets célestes comme d'objets terrestres ou marins ; sauf si l'on pense avec certains que cela peut se dire du soleil, de la lune et des étoiles, que le paganisme a en effet coutume de représenter. Mais comme Moïse « était instruit dans toute la sagesse des Égyptiens », Act., VII, il désirait interdire même ce qui chez eux était retiré et caché, comme par exemple, pour user nous aussi de leurs appellations, Hécate et les autres formes de démons que l'Apôtre nomme « esprits mauvais Eph., VI, répandus dans l'air ». Sans doute est-ce d'eux que<sup>12</sup>

le prophète dit : « mon glaive s'est enivré dans le ciel ». Car, invoquer les démons par ces figures et ces représentations est la coutume de ceux qui ont des soucis de ce genre ; ils le font soit pour repousser, soit même pour attirer les maux. Mais la Parole de Dieu qui embrasse toutes choses maudit et rejette à la fois toutes ces pratiques, puisqu'elle défend de faire non seulement des idoles, mais aussi des figures de tout ce qui est sur terre, dans les eaux et dans le ciel.

4. Le texte ajoute : « Tu ne te prosterner pas devant elles et tu ne les serviras pas. » Autre chose est servir, autre chose se prosterner. On peut se prosterner, par contrainte, comme certains courtisans qui feignent une grande dévotion aux idoles dont ils voient que le roi est épris, tout en les tenant pour rien dans leur cœur ; mais les servir c'est les entourer d'affection totale et de soins. La parole divine interdit donc l'un et l'autre : il ne faut ni les servir de cœur ni les adorer du geste. Sachons cependant que décider d'observer ce précepte, de répudier tous les autres dieux et seigneurs pour ne reconnaître plus que l'unique Dieu et Seigneur, c'est déclarer une guerre sans merci à tous les autres<sup>1</sup>. Quand donc nous venons à la grâce du baptême, renonçant à tous les autres dieux et seigneurs, nous confessons le seul

1. Origène professe une belle et franche intransigeance ; il veut qu'on mène un combat sans merci contre tout paganisme. Même doctrine dans l'*Ehortation au martyr*, c. 5 et 6 (trad. BARDY, p. 209-213). « Lors de la persécution de Dèce, on vit un grand nombre de chrétiens acheter des certificats de sacrifice : ces libellatiques furent regardés comme de véritables apostats. » (BARDY). JONAS D'ORLÉANS, *De cultu imaginum*, 1 (P. L. 106, 321), reprend la distinction de *colere* et *adorare*.

Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit. Mais par le fait de cette confession, si nous n'aimons pas le Seigneur notre Dieu « de tout notre cœur et de toute notre âme », et si nous n'adhérons pas à lui « de toutes nos forces », nous ne sommes pas encore la « part du Seigneur », mais nous restons placés sur une sorte de ligne frontière, continuant à supporter l'hostilité de ceux que nous fuyons et sans nous rendre favorable le Seigneur auprès duquel nous cherchons asile, parce que nous ne l'aimons pas « d'un cœur entier et pur ». Aussi le prophète pleure-t-il sur nous, quand il nous voit flotter dans une telle inconstance : « Malheur à vous, dit-il, esprits doubles », et encore : « Jusqu'à quand boitez-vous des deux genoux ? »<sup>1</sup> Et l'Apôtre Jacques déclare : « l'homme qui a l'esprit double est inconstant dans toutes ses voies. »<sup>2</sup> Nous qui nous sommes retirés des dieux étrangers sans suivre notre Seigneur d'une foi entière et parfaite, nous sommes placés comme au milieu d'une zone frontière : maltraités par ces dieux étrangers comme des déserteurs, notre inconstance et nos hésitations nous empêchent d'être défendus par notre Dieu<sup>1</sup>.

N'est-ce pas, au sens spirituel, l'attitude qu'évoquent les prophètes à propos des amants de Jérusalem lorsqu'ils disent : « Tes amants eux-mêmes sont devenus tes ennemis » ? Entends donc cette parole de ton âme : elle a eu beaucoup d'amants qui se sont

1. C'est là un des textes patristiques qui furent médités par la tradition du Carmel. Il est reproduit dans le recueil publié par le R. P. FRANÇOIS DE SAINTE-MARIE sous ce titre : *Les plus vieux textes du Carmel* (éditions du Seuil, 1945) ; p. 37-38 : *L'Absolu élitique*.

17. Origène.

complu dans sa beauté et avec lesquels elle s'est souillée. C'est d'eux qu'elle disait : « Je suivrai mes amants pour qu'ils me donnent du vin et de l'huile. » Mais voici venu le temps qu'elle dise : « Je reviendrai à mon premier mari, parce que j'étais plus heureuse alors qu'à présent. » Tu es donc rentrée chez ton premier mari, offensant les amants avec lesquels tu avais commis l'adultère. Si donc maintenant tu ne t'attaches pas à lui de toute ta foi et de ton amour, étant donné les nombreux crimes que tu as commis, tous tes gestes, ton aspect, ta démarche même lui seront suspects, pour peu qu'ils soient négligés. Il ne peut plus désormais rien voir en toi de lascif, de dissolu ni de prodigue. Dès que tu détourneras de lui quelque peu les yeux, aussitôt il se rappellera nécessairement ton ancienne conduite. Pour que tu détruises ce passé et qu'il puisse désormais mettre en toi pleine confiance, il te faut éviter non seulement les actions, mais jusqu'aux pensées déshonnêtes. Songe à ce qui est écrit : « Lorsque l'esprit impur sort de l'homme, il erre dans les lieux déserts, cherchant son repos, et il n'en trouve point ; alors il dit : je retournerai dans la maison d'où je suis sorti ; et si en arrivant il la trouve vide, nettoyée et ornée, il s'en va chercher et ramène avec lui sept autres esprits plus méchants que lui, et entrant dans la maison il y fait sa demeure ; et le dernier état de cet homme sera pire que le premier. » Si nous méditons ces paroles, comment pouvons-nous laisser place même à une légère négligence ? L'esprit impur a habité en nous avant que nous ayons la foi, avant que nous venions

Mt., XII,  
43-45.

au Christ, lorsque, comme je l'ai dit plus haut, notre âme péchait loin de Dieu avec ses amants les démons. Mais quand elle eut dit : « je retournerai à mon premier mari » et qu'elle fut venue au Christ qui l'avait « créée » au commencement « à son image », il fallut bien que l'esprit adultère s'effaçât devant l'époux légitime. Nous fûmes donc accueillis par le Christ, et notre maison, purifiée des péchés passés, fut ornée des sacrements des fidèles, que connaissent ceux qui ont été initiés. Cependant cette maison ne mérite pas d'avoir aussitôt le Christ comme hôte, à moins que sa vie et sa conversation ne soit si sainte, si pure et immaculée, qu'elle mérite d'être « le temple de Dieu ». Car elle ne doit pas être seulement la maison, mais le temple où Dieu réside. Si donc elle néglige la grâce reçue et s'empêtre dans les affaires du siècle, aussitôt l'esprit impur revient, revendiquant la maison vide. Pour n'être pas chassé de nouveau, « il amène sept autres esprits plus méchants que lui, et le nouvel état de cet homme devient pire que le premier », car c'était une faute plus tolérable pour une âme, qui avait une fois forniqué, de ne pas revenir à son mari que de commettre à nouveau l'adultère après lui être revenue<sup>1</sup>.

Il n'y a donc aucune « société », comme dit l'Apôtre, « entre le temple de Dieu et les idoles », aucun « accord » possible « entre le Christ et Bélial ». Si nous appartenons à Dieu, nous devons être tels que se réalise ce que Dieu dit de nous : « J'habiterai parmi eux,

1. Cf. In Ezechielem, h. 5, 3 (E., p. 374). Passage cité par JONAS D'ORLÉANS, *De institutione laicali*, I, 19 (P. L. 106, 159).

je me promènerai au milieu d'eux et ils seront mon peuple », et, comme dit le prophète en un autre endroit : « Sortez du milieu d'eux, dit le Seigneur, et séparez-vous-en, vous qui portez les vases du Seigneur. Sortez et ne touchez rien d'impur, et je vous recevrai, je serai pour vous un père et vous serez pour moi des fils et des filles, dit le Seigneur tout-puissant. » Voilà pourquoi il dit : « Tu n'auras pas d'autres dieux que moi », et la suite.

Is., LII, 1.  
Exod., XX, 5. 5. « Je suis le Seigneur ton Dieu, un Dieu jaloux <sup>1</sup>. » Voyez la bonté de Dieu : pour nous instruire et nous rendre parfaits, il ne craint pas d'assumer l'infirmité des passions humaines. Qui donc en effet, entendant parler d'un Dieu jaloux, ne s'étonnerait aussitôt, voyant là un défaut de l'humaine faiblesse ? Mais Dieu fait tout et souffre tout pour nous, et en vue de nous instruire il met dans son langage les passions qui nous sont connues et familières. Voyons donc ce qu'il veut dire par ce mot : « Dieu jaloux. »

Mais pour arriver plus aisément à la contemplation des choses divines, instruisons-nous par des exemples humains. comme nous l'avons fait plus haut. Toute femme est en puissance de mari et soumise à ses lois, ou bien c'est une courtisane qui use de la liberté de pécher. Celui qui va chez une courtisane sait qu'il entre chez une femme qui se prostitue et s'offre à tout venant, aussi ne peut-il s'indigner lorsqu'il voit d'autres amants avec elle. Au contraire, celui qui use d'un mariage légitime, ne souffre pas que sa femme use

1. Commentaire de ce texte dans l'Exhortation au martyr, c. 9 (trad. BARDY, p. 215-216).

du pouvoir de pécher, mais il protège avec un zèle ardent la chasteté de son mariage, pour s'assurer d'être père légitime. Comprenons-le par cet exemple : d'une part, l'âme peut se prostituer aux démons et avoir plusieurs amants, si bien que tantôt entre chez elle l'esprit de fornication, puis, à son départ, l'esprit d'avarice, après celui-ci l'esprit d'orgueil, puis l'esprit de colère, de luxure, de vaine gloire, et beaucoup d'autres. Tous ils fornicent avec l'âme infidèle, de telle sorte que l'un n'envie pas l'autre et que la jalousie ne les pousse pas les uns contre les autres. Et que dis-je, que l'un n'exclut pas l'autre ? Bien plus, ils s'invitent mutuellement et d'eux-mêmes se convoquent, comme nous l'avons vu tout à l'heure à propos de cet esprit qui, dit l'Évangile, « étant sorti de l'homme, <sup>Luc., XI, 24-26.</sup> y ramène avec lui sept autres esprits plus méchants que lui, pour habiter ensemble dans cette seule âme. » Ainsi donc, elle ne souffre aucune jalousie entre ses amants, l'âme qui se prostitue aux démons. Mais si au contraire elle est unie à un mari légitime, à cet homme auquel Paul unit les âmes en mariage ainsi qu'il le dit lui-même : « J'ai résolu de vous offrir <sup>2 Cor., XI, 2.</sup> au Christ comme une vierge pure à son unique époux », — mariage dont il est question dans l'Évangile racontant qu'« un roi fit des noces à son fils », — alors, <sup>Mt., XXII, 2.</sup> l'âme s'étant ainsi livrée à cet homme et associée avec lui en noces légitimes, même si jadis elle fut pécheresse, même si elle a vécu dans la débauche, du moment qu'elle s'est unie à lui, il ne tolère plus désormais qu'elle pèche. Il ne peut supporter que l'âme qui l'a pris pour époux s'amuse de nouveau

avec des adultères : sa jalousie est allumée, il défend la chasteté de leur union. Or Dieu aussi est appelé « jaloux », parce qu'il ne souffre pas que l'âme qui s'est livrée à lui aille se mêler aux démons. Autrement, s'il la voit violer les lois du mariage et chercher une occasion de pécher, alors, comme il est écrit, il lui donne un billet de divorce et la renvoie en disant :

Is., L, 1.

« Où est le billet de divorce de votre mère, par lequel je l'ai renvoyée ? » Et il ajoute : « Voici que vous avez été vendus par vos péchés, et qu'à cause de vos iniquités, j'ai renvoyé votre mère. » Celui qui parle ainsi est jaloux, et c'est sous le coup de la jalousie qu'il prononce de telles paroles. Car, une fois que nous l'avons connu, après l'illumination de sa parole divine, après la grâce du baptême, après la confession de foi, après une union scellée par tant de mystères si augustes, il ne veut plus que désormais nous péchions, il ne souffre pas que l'âme dont il se nomme l'époux ou le mari joue avec les démons, se débauche avec les esprits impurs, se roule dans la fange du vice ; que si pareil malheur arrive, il veut du moins qu'elle se convertisse, revienne et fasse pénitence.

C'est en effet une nouvelle forme de sa bonté, que d'accueillir encore l'âme qui lui revient après l'adultère, se repentant de tout son cœur<sup>1</sup>. Comme il le dit par le prophète : « Une femme qui a quitté son mari pour dormir avec un autre homme, lui reviendra-t-elle encore ? sa couche n'est-elle pas définitivement profanée ? Et toi, qui t'es prostituée à de

Jer., III, 1-7.

1. Voir supra, p. 160, note.

nombreux amants, tu reviendrais vers moi ! » Et encore : « Après que tu te fus souillée tant de fois, j'ai dit : reviens vers moi ! mais tu n'es pas revenue, dit le Seigneur. » Ainsi ce « Dieu jaloux », s'il te cherche, s'il désire que ton âme s'attache à lui, s'il te garde du péché, s'il te corrige et te châtie, s'il s'indigne, se met en colère, bref, s'il use envers toi d'une sorte de jalousie, sache voir qu'il est pour toi l'espoir du salut. Mais si, châtié, tu ne viens pas au repentir, si, corrigé, tu ne l'amendes pas, si tu méprises ses coups, parvenu à ce point de malice, sache que sa jalousie se retirera de toi ; il te dira ce qu'il dit à Jérusalem par le prophète Ézéchiël : « A cause de cela ma jalousie s'éloignera de toi et je ne me courroucerai plus à ton sujet. » Contemple la miséricorde et la tendresse de ton Dieu. Quand il veut pardonner, il déclare qu'il s'indigne et qu'il est en colère, disant par exemple par Jérémie : « Jérusalem, tu seras châtiée par la douleur et par le fouet, de peur que mon âme ne se retire de toi. » Si tu comprends ces paroles, elles sont la voix de Dieu faisant miséricorde, chaque fois qu'il s'irrite, qu'il se montre jaloux, menace de douleurs et manie les verges. « Car le Seigneur frappe de la verge tout fils qu'il reconnaît pour sien. » Veux-tu au contraire entendre la voix terrible du Dieu qui s'indigne ? Écoute ce qu'il dit par le prophète : après avoir énuméré les nombreux crimes commis par le peuple, il ajoute : « C'est pourquoi je ne visiterai pas vos filles, qui se prostituent, ni vos jeunes brus, qui commettent l'adultère. » Voilà l'instant terrible, cet instant dernier, où nous ne sommes plus cor-

Ez., XVI, 42.

Jer., VI, 7-8.

Hebr., XII, 6.

Os., IV, 14.

rigés pour nos péchés, plus châtiés pour nos fautes. Lorsque nous dépassons la mesure dans le mal, le Dieu jaloux détourne de nous son zèle, comme il le dit plus haut : « Ma jalousie t'abandonnera et je n'entrerai plus en colère à ton sujet. »

Et voilà pour expliquer le mot : « Dieu jaloux. »

6. Voyons maintenant ce qui suit, comment il est dit que les péchés des pères sont châtiés sur les fils jusqu'à la troisième et à la quatrième génération. Les hérétiques s'appuient généralement sur ce texte pour nous dire en raillant que ce n'est pas là le dire d'un Dieu bon, cette affirmation qu'un homme est frappé pour les péchés d'un autre. Mais, selon leur idée même, à eux qui reconnaissent que le Dieu de la Loi qui promulgue cela est juste, quoiqu'il ne soit pas bon, il ne peuvent eux-mêmes montrer comment il ne répugne pas à leur sens de la justice que l'un soit puni pour le péché de l'autre. Il ne nous reste donc plus qu'à prier le Seigneur de nous faire voir comment une telle conduite convient à un Dieu juste et bon. Souvent déjà nous avons dit que les Écritures divines ne s'adressent pas en tout à l'homme extérieur, mais en bien des cas à l'homme intérieur. Cet homme intérieur, donc, est dit avoir Dieu pour père, s'il vit et agit selon Dieu, ou le diable, s'il lui obéit et vit dans le péché. C'est ce que notre Seigneur montre à l'évidence dans l'Évangile, lorsqu'il dit : « Vous avez le diable pour père et vous voulez accomplir les désirs de votre père, qui fut homicide dès le début et n'est pas demeuré dans la vérité. » De même donc que la semence de Dieu est dite demeurer en nous lorsque,

<sup>1</sup> Petr., IV, 6.

<sup>Jo., VIII, 44.</sup>

gardant en nous la Parole de Dieu, nous ne péchons pas — « celui qui est de Dieu », dit Jean, « ne pèche <sup>1</sup> Jo., III, pas, car la semence de Dieu demeure en lui », — ainsi, <sup>9.</sup> lorsque le démon nous persuade de pécher, nous recevons sa semence. Mais lorsque nous exécutons ce qu'il nous a persuadé, alors déjà il nous a engendrés : car par le péché nous lui naissons comme des fils. Mais comme il n'arrive presque jamais qu'en péchant nous péchions sans complice, cherchant presque toujours un aide ou un compagnon — par exemple, celui qui commet un adultère ne peut le commettre seul, mais il lui faut nécessairement une compagne de son péché, — et même s'il n'y en a pas plusieurs, il faut qu'un individu, homme ou femme, prête son concours au péché ; tous ceux qui sont engendrés pour ainsi dire l'un par l'autre selon l'ordre dans lequel ils se persuadent, tirent du diable leur père la progéniture née pour le malheur. Et, pour en venir à l'Écriture, « le Seigneur de majesté » Jésus-Christ <sup>Ps.,</sup> notre sauveur a été crucifié : or l'auteur de ce crime <sup>XXVIII,</sup> et le père de ce forfait est sans aucun doute le diable. <sup>3.</sup> Car il est écrit : « lorsque le diable fut entré dans le <sup>Le., XXII,</sup> cœur de Judas Iscariote, pour qu'il le livrât. » <sup>3.</sup> Le père du péché, c'est donc le diable. Dans ce crime, le premier fils qu'il engendre est Judas, mais Judas ne pouvait pas le perpétrer seul. Qu'est-il donc écrit ? « Judas alla trouver les scribes, les Pharisiens et les <sup>Mt.,</sup> prêtres, et il leur dit : « Que me donnez-vous, et je vous <sup>XXVI,</sup> le livrerai ? » De Judas naît donc une troisième, puis <sup>14-15.</sup> une quatrième génération de péché. Et dans tous les péchés vous pourrez observer un ordre semblable.

Voyons donc maintenant, selon cette descendance que nous venons de dire, comment Dieu punit le péché des pères sur les fils, jusqu'à la troisième et à la quatrième génération, et non sur les pères eux-mêmes, — car il n'est rien dit des pères. Le diable, qui dans le péché a dépassé toute mesure, comme le dit le prophète, « de même qu'un vêtement trempé dans le sang n'est pas propre », ainsi lui-même n'est pas pur dans ce siècle, et il ne sera pas corrigé ni châtié maintenant pour son péché, mais tout lui est réservé pour le siècle à venir. C'est pourquoi, sachant que le temps de sa peine était fixé, il disait au Sauveur : « Pourquoi es-tu venu avant le temps nous tourmenter ? » Tant que ce monde demeure, le diable, qui est le père des pécheurs, ne reçoit donc pas la peine de ses péchés. Ils sont punis sur ses fils, c'est-à-dire sur ceux qu'il a engendrés par le péché. En effet, ce sont les hommes, vivant dans la chair, qui sont punis par le Seigneur, frappés, flagellés. Car « le Seigneur ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive ». Aussi, dans sa bonté miséricordieuse, punit-il les péchés des pères sur les fils. Comme les pères, c'est-à-dire « le diable et ses anges », ainsi que les autres « princes de ce monde et gouverneurs des ténèbres », — car ceux-ci deviennent aussi pères de péché comme le diable, — indignes d'être corrigés dans le siècle présent, reçoivent ce qu'ils méritent dans le siècle futur, il a voulu que leurs fils, c'est-à-dire ceux qu'ils ont entraînés à pécher et qu'ils se sont adjoints comme complices et compagnons, reçoivent dès ici-bas la peine qui leur

Is., XIV,  
19.

Mt., VIII,  
29.

Ez.,  
XXXIII,  
11.

Mt., XXV,  
41.

revient, afin qu'ils arrivent purifiés dans le monde futur et ne soient plus associés au diable dans son châtement<sup>1</sup>. Parce qu'en sa miséricorde il veut que tous les hommes soient sauvés, le Seigneur dit : « Je visiterai leurs crimes avec une verge de fer, et leurs péchés avec des fouets, mais je n'ôterai pas ma miséricorde d'au milieu d'eux. » Il visite donc les âmes, se met à la recherche de celles que leur détestable père a engendrées en leur persuadant de pécher, et dit à chacune d'elles : « Écoute, ma fille, regarde, tends l'oreille, oublie ton peuple et la maison de ton père. » Il te visite donc après le péché, il t'avertit, il te visite avec le fouet et la verge pour le péché que le diable ton père t'a suggéré, afin que ce péché te soit remis « dans le sein », c'est-à-dire pendant que tu es encore dans ce corps. Ainsi s'accomplit la parole de l'Écriture, que « les péchés des pères sont châtiés dans les fils jusqu'à la troisième et à la quatrième génération ».

1 Tim., II,  
4.  
Ps.,  
LXXXVIII,  
32.

Ps., XLIV,  
11.

Jer.,  
XXXIX,  
18.

Dieu est jaloux, en effet, et il ne veut pas que l'âme qu'il s'est fiancée dans la foi demeure dans la souillure du péché. Il veut qu'elle soit purifiée tout de suite, qu'elle rejette rapidement toutes ses ordures, si par hasard elle en a. Mais si elle demeure en ses péchés et dit : nous n'écouterons pas la voix du Seigneur mais nous ferons nos volontés et nous allumerons un feu « en l'honneur de la reine du ciel », comme dit le prophète en le réprouvant, alors elle aussi sera conservée pour la sentence de la Sagesse

1. Comparer la 14<sup>e</sup> homélie sur le Lévitique, n. 4 (B., p. 484-485).

Prov., I, 24-26. qui dit : « Parce que vous n'écoutez pas mon appel mais vous moquez de mes paroles, moi aussi je me moquerai de votre perte », ou pour celle-ci, que le

Mt., xxv, 41. Seigneur prononce dans l'Évangile : « Éloignez-vous de moi, allez au feu éternel que Dieu a préparé pour le diable et ses anges ». Pour moi, je souhaite donc que Dieu visite mes péchés pendant que je vis en ce siècle, et qu'il m'en fasse payer la peine, pour que là-haut Abraham dise aussi de moi ce qu'il dit au riche du

Lc., xvi, 25. pauvre Lazare : « Souviens-toi, mon fils, que tu as reçu tes biens pendant ta vie, et Lazare pareillement des maux. Maintenant il est dans le repos, et toi dans les tourments. » C'est pourquoi, lorsque Dieu nous réprimande et nous châtie, nous ne devons pas être ingrats ; comprenons que nous sommes repris dans le siècle présent pour obtenir le repos dans l'autre, selon

1 Cor., XI, 32. ce que dit l'Apôtre : « Quand nous sommes châtiés par le Seigneur, c'est pour ne pas être condamnés avec ce monde. » Voilà pourquoi le bienheureux Job

Job., II, 10. acceptait volontiers tous les supplices, disant : « Si nous avons reçu des biens de la main du Seigneur, ne souffrirons-nous pas semblablement les maux ?

Job, I, 21. Le Seigneur a donné, le Seigneur a ôté, il en fut fait comme il a plu au Seigneur. Que le nom du Seigneur soit béni. » Mais il fait « miséricorde jusqu'à mille fois à ceux qui l'aiment ». Ceux-ci, en effet, n'ont pas besoin de réprimandes, car ils ne pèchent point,

Jo., xiv, 21. comme dit le Seigneur : « Celui qui m'aime, garde mes commandements. » Aussi « l'amour bannit la crainte ».

1 Jo., IV, 18. Voilà pourquoi, à ceux qui aiment, seule la miséricorde s'adresse. « Bienheureux les miséricordieux,

Mt., V, 7.

car Dieu leur fera miséricorde », dans le Christ Jésus notre Seigneur, à qui est gloire et puissance dans les siècles des siècles. Amen.

## IX

## Sur le tabernacle.

1. Celui qui aura compris dignement la sortie d'Égypte des Hébreux, le passage de la Mer Rouge et tout ce parcours du désert avec sa série d'étapes et de campements ; celui qui se sera montré capable de recevoir la loi de Dieu « écrite non avec de l'encre <sup>2 Cor., III,</sup> mais par l'Esprit du Dieu vivant <sup>3.</sup> » ; celui qui aura parcouru par ordre chaque étape, les remplissant chacune en esprit et à chacune croissant en vertus, celui-là pourra atteindre à la contemplation et à l'intelligence du tabernacle <sup>1.</sup>

De ce tabernacle, les Écritures divines font de nombreuses mentions. Elles en indiquent certains traits dont l'oreille humaine semble à peine capable. Ainsi en est-il surtout de l'Apôtre Paul : il nous fournit pour son intelligence certains linéaments d'une science plus haute, mais, je ne sais pourquoi,

1. Origène avait ici un précurseur dans l'auteur de l'épître aux Hébreux. Il sera imité par beaucoup d'autres, notamment par saint CYRILLE d'ALEXANDRIE, *De l'adoration en esprit et en vérité*, I, 9 et 10 (P. G. 68, 587-726). L'un des derniers sera RUUSBROEC, dans son grand ouvrage du *Tabernacle spirituel*. — On sait que la description mystique du tabernacle fut un lieu commun de l'exégèse juive. La description du nouveau temple dans Ezéchiel était un des quatre passages de la Bible jugés particulièrement mystérieux et qu'on ne faisait pas lire aux enfants : ORIGÈNE, commentaire du Cantique, prologue (B., p. 62).

eu égard peut-être à la faiblesse de ses auditeurs, il referme en quelque sorte ce qu'il avait ouvert. Il écrit en effet aux Hébreux : « Il y avait dans le tabernacle une première petite chambre, où se trouvaient le candélabre et la table des pains de proposition : c'était le saint des saints ; puis, après le second voile, se trouvait « le saint », contenant l'autel d'or pour les encensements, l'arche d'alliance avec au dedans les deux tables de la loi, la manne, et la verge d'Aaron qui avait fleuri. » Mais il ajoute : « De tout cela, il ne convient pas de parler maintenant en détail. » Certains expliquent ces derniers mots par les circonstances du temps où il écrivait sa lettre aux Hébreux. Selon d'autres, il indiquerait par là que, en raison de la grandeur de ces mystères, la durée entière de cette vie ne suffirait point à les expliquer. Cependant, l'Apôtre ne nous laisse pas tout à notre tristesse, mais, à son habitude, il ouvre du moins quelques aperçus qui, laissant le texte clos aux paresseux, permettent néanmoins à ceux qui cherchent, de trouver, à ceux qui frappent, d'ouvrir. Parlant donc à nouveau du tabernacle, il dit : « Ce n'est pas dans un sanctuaire fait de main d'homme, exemplaire du véritable, que Jésus est entré, mais dans le ciel même, à travers le voile, qui signifie sa propre chair, pour se tenir devant la face de Dieu. » Celui qui voit dans le voile intérieur du tabernacle la chair du Christ, dans le sanctuaire le ciel lui-même ou les cioux, dans le grand-prêtre le Christ, et qui déclare qu'« il est entré une fois pour toutes dans le sanctuaire, nous ayant procuré une rédemption éternelle », celui-là comprendra

Hebr., IX,  
2-5.

Mt., VII, 8.

Hebr., IX,  
24.

Hebr., IX,  
12.

à ces quelques paroles, pour peu qu'il entre dans la pensée de Paul, quel océan d'intelligence il nous a ouvert par là. Mais ceux qui s'attachent à la lettre de la loi de Moïse, et en repoussent l'esprit, ceux-là trouveront suspectes les interprétations de l'Apôtre.

2. Voyons donc si quelques-uns même des saints de l'Ancien Testament n'auraient pas eu au sujet du tabernacle un tout autre avis que ces partisans de la lettre. Voici, par exemple, la façon magnifique dont en parle David, illustre entre les prophètes : « Pendant qu'on me disait sans cesse : où est ton Dieu ? j'ai répandu mon âme au dedans de moi-même en me souvenant de ces choses, car je pénétrerai dans le tabernacle admirable jusqu'à la maison de Dieu <sup>1</sup>. » Et dans le psaume quatorzième : « Seigneur, qui habitera dans ton tabernacle ? qui se reposera sur ta montagne sainte ? Celui qui marche sans tache et qui opère la justice », etc. Quel est donc ce « lieu du tabernacle admirable » d'où l'on parvient à la maison de Dieu, dont le souvenir lui fait répandre son âme au dedans de lui et le dissout pour ainsi dire dans un désir intolérable ? Faut-il croire que c'est le tabernacle fait de peaux, de courtines, de tentures en poils de chèvre et d'autres matières usuelles, vers lequel le prophète soupire en répandant son âme ? Comment

Ps., XLI,  
4-5.

Ps., XIV,  
1-2.

Exod.,  
XXVI, 1  
ss.

1. Cf. *In Num.*, h. 27, 4 (B., p. 260-261). Origène indique ici, à propos du tabernacle, une ligne de recherche qui pourrait, méthodiquement conduite, être féconde. Ezéchiel, par exemple, utilise les données de la Genèse (avec d'autres) sur le paradis pour décrire la Jérusalem céleste (47, 1-12) ; le livre de la Sagesse voit dans la femme de Lot, le serpent d'airain, la colonne de nuées, le vêtement du grand prêtre, etc., autant de symboles de réalités spirituelles. Le sujet est repris et approfondi par L. BOUYER, *Liturgie et exégèse spirituelle*, La Maison-Dieu, n. 7 (1946).

alors se vérifiera la parole, disant qu'en ce tabernacle ne peut habiter que « celui qui a les mains innocentes et le cœur pur, celui qui ne livre pas son âme au mensonge » ? L'histoire des Rois ne nous apprend-elle pas que le tabernacle de Dieu abrita des prêtres détestables, vrais « fils de pestilence », que l'arche d'alliance elle-même fut prise par des étrangers et longtemps gardée par des impies et des profanes ? Tout cela nous montre que le prophète a sur le tabernacle une tout autre manière de voir lorsqu'il dit que « nul n'y habite, sinon l'homme aux mains innocentes et au cœur pur, qui n'a pas livré son âme à la vanité, ni fait de mal à son prochain, ni jeté sur lui l'opprobre. » Tel doit donc être l'habitant de ce tabernacle, construit par Dieu et non par l'homme.

Mais venons-en à l'Évangile, pour voir si nous y trouvons quelque chose au sujet du tabernacle. Ainsi la parole du Seigneur nous permettra de résoudre indubitablement notre problème. Or le Sauveur Jésus-Christ lui-même fait allusion non à un tabernacle, mais à plusieurs, et non pas temporels mais éternels : « Faites-vous, dit-il, des amis avec le Mammon d'iniquité, afin que lorsque vous serez défaillants, ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels. » Et après avoir entendu le Seigneur déclarant que ces tabernacles sont éternels, écoutez l'Apôtre qui nous dit : « Nous désirons revêtir notre tabernacle, celui qui est du ciel. » Tous ces témoignages ne vous ont-ils pas enfin ouvert la voie ? Abandonnant la terre, suivez la direction que vous indiquent les prophètes et les apôtres ; par-dessus tout, suivez la

Ps.,  
XXIII, 4.

1 Reg., IV.

Lc., XVI,  
9.

2 Cor., V, 2.

parole du Christ de tout votre esprit et de toute votre intelligence, et montez jusqu'au ciel pour y chercher la magnificence du tabernacle éternel, dont Moïse ne nous présente ici-bas que la figure.

« Vois, lui dit le Seigneur, et fais tout selon l'exemplaire qui te fut montré sur la montagne.<sup>1.</sup> » Mais l'esprit humain — le nôtre surtout, à nous qui avons conscience d'être bien pauvre et même tout à fait indigent en sagesse divine, — pourra peut-être arriver à comprendre que ce qui est dit dans les livres sacrés s'applique à des objets célestes et non terrestres, qu'il s'y agit de la figure de biens non présents mais futurs, de choses non corporelles mais spirituelles ; mais comment ces récits peuvent s'appliquer à ces choses célestes et éternelles, c'est ce qu'il n'est pas en ma capacité de dire, ni sans doute en la vôtre d'entendre. Nous allons tâcher néanmoins, si Dieu daigne nous éclairer grâce à vos prières, d'en donner une légère ouverture, qui puisse édifier l'Église<sup>2.</sup>

3. Ordre est donc donné à tout le peuple, chacun selon ses forces, de construire un tabernacle, de telle sorte que tous ensemble ne forment pour ainsi dire qu'un seul tabernacle. Mais ce concours ne doit pas se réaliser par la contrainte : il faut qu'il soit spontané. Car le Seigneur dit à Moïse : que chacun, « selon ce qu'il aura vu dans son cœur », offre pour la cons-

Hebr., IX,  
11.

Exod.,  
XXV-  
XXXVII et  
XXXV ss.

1. Cf. *In Num.*, h. 17, 4 (B., p. 162).

2. Même affirmation essentielle, mêmes réserves sur le détail dans le *Periechôn*, 4, 2, 2 (K., p. 309) : « Constructionem Tabernaculi cum legimus, certum quidem habemus, quod haec quae scripta sunt, figurae occultarum quarundam rerum sunt. Aptae tamen et suis modis et per singula aperire atque disserere, perdifficile, ut non dicam impossibile, puto esse. »

17. Origène.

truction du tabernacle de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, de l'airain, et en outre du lin fin, de la pourpre violette, de l'écarlate, des peaux de béliers rouges et violettes, et encore des bois imputrescibles, des poils de chèvre. On cherche également des femmes habiles dans l'art du tissage et des artisans qui sachent travailler l'or, l'argent ou l'airain, sertir les pierres précieuses, assembler le bois et l'or. On donne ensuite les mesures des parvis. Ceux-ci seront couverts de tentes, on y dressera des colonnes, on y mettra des barres et l'on y tendra des barres pour les consolider. Il y a en outre deux chambres, séparées par des voiles : le saint et, plus retiré, le saint des saints. A l'intérieur est placée l'arche d'alliance, sur laquelle reposent les deux chérubins aux ailes étendues qui se touchent l'une l'autre ; au même endroit, une table, appelée propitiatoire, avec un autel encore pour l'encens. Au dehors est placé le chandelier d'or, du côté du midi, de façon qu'il regarde vers le nord. Du côté du nord est placée une table, portant les pains de proposition ; tandis qu'à l'intérieur, près du voile, est l'autel des holocaustes. Mais pourquoi énumérer en détail tous ces objets ? Nous suffisons à peine à les indiquer, c'est à peine si leur aspect matériel peut être évoqué à nos yeux ; comment donc pourra-t-on déceler les mystères qui s'y cachent ?

Cependant, la raison qui motivait la construction de ce tabernacle se trouve indiquée plus haut, lorsque le Seigneur dit à Moïse : « Vous me ferez un sanctuaire, et j'apparaîtrai au milieu de vous. » Dieu désire donc que nous lui fassions un sanctuaire, et il promet que

si nous le lui construisons, nous pourrons le voir. C'est pourquoi l'Apôtre dit aux Hébreux : « Recherchez <sup>Hebr., XII, 14.</sup> la paix et la sanctification, sans laquelle nul ne peut voir Dieu. » Tel est le sanctuaire (sanctification) que Dieu ordonne de bâtir et que l'Apôtre veut trouver dans les vierges, « pour qu'elles soient saintes <sup>1 Cor., VII, 34.</sup> de corps et d'esprit », sachant sans nul doute que celui qui aura construit un sanctuaire au Seigneur par la pureté de son cœur et de son corps, celui-là verra Dieu. Bâtissons donc nous aussi un sanctuaire au Seigneur, tous ensemble et chacun en notre particulier. Le sanctuaire que nous bâtissons tous ensemble c'est l'Église, sainte, « sans tache et sans <sup>Eph., V, 27.</sup> ride », pourvu qu'elle ait des colonnes, à savoir ses docteurs et ses ministres, dont l'Apôtre dit : « Pierre, <sup>Gal., II, 9.</sup> Jacques et Jean, qui sont regardés comme des colonnes, nous donnèrent la main, à Barnabé et à moi, en signe de communion. »

Dans le tabernacle, les colonnes sont assemblées <sup>Exod., XXVI, 19.</sup> au moyen de barres intermédiaires, comme dans l'Église les docteurs s'associent en se donnant la main. Mais les colonnes et leurs bases sont recouvertes d'argent ; à chaque colonne sont attribuées deux bases : l'une, superposée, qu'on nomme le chapiteau ; l'autre, au-dessous, qui lui sert de fondement et qui est la « base » proprement dite. Les colonnes sont recouvertes d'argent, parce qu'elles annoncent la parole de Dieu et qu'elles reçoivent grâce à l'Esprit « les discours du Seigneur », qui sont « des discours <sup>Ps. XI, 7.</sup> chastes, tel l'argent éprouvé par le feu ». Ce sont les Apôtres, qui ont pour bases de leur prédication les

Eph., II, Prophètes. Car on établit l'Église « sur le fondement  
20. des Apôtres et des Prophètes », et c'est en usant de leurs témoignages qu'on fortifie la foi dans le Christ. Le chapiteau des colonnes, c'est, je pense, celui dont  
1 Cor., XI, l'Apôtre dit qu'il est « la tête de l'homme, le Christ ».  
3. Les barres qui réunissent les colonnes, nous l'avons déjà vu, ce sont les mains entrelacées de la communauté apostolique. Les tentures jointes par des crochets, suspendues par des anneaux, réunies par des lacets et tendues en courtines, de vingt-huit coudées de long et de quatre de large, c'est le Reste du peuple fidèle, qui est attaché et comme suspendu aux cordons de la foi. Car « la triple corde qui ne peut être rompue », c'est la foi en la Trinité, foi d'où dépend et par laquelle est soutenue toute l'Église. Les vingt-huit coudées de long et les quatre de large, pour la mesure d'un seul vestibule, désignent sans doute la Loi insérée dans les Évangiles. Car le nombre sept signifie souvent la Loi <sup>1</sup>, entre autres nombreux symboles, et si on l'associe à quatre, quatre fois sept font vingt-huit. Il y a dix vestibules, pour former le nombre entier de la perfection et désigner par là le Décalogue. Quant à l'écarlate, à la violette, au lin fin et à la pourpre, ils signifient des œuvres nombreuses et de diverses sortes. Aussi les tentes, le voile intérieur et celui du dehors, les vêtements sacerdotaux et pontificaux sont-ils revêtus d'or et de pierres précieuses.

Pour ne pas nous attarder à décrire chaque espèce de vertu, nous pouvons dire brièvement que toutes

1. Ainsi encore *In Josue*, h. 10, 3 (B., p. 361) : « Septenarius numerus legum significat mandatorum ; senarius vero mundi hujus tenet figuram. »

ces choses sont signifiées par celles dont s'orne l'Église. La foi peut être comparée à l'or, la parole de prédication à l'argent ; le bronze est l'image de la patience ; aux bois incorruptibles correspond la science, qui vient par le bois, ou la chasteté intègre, qui ne vieillit jamais ; au lin, la virginité ; à l'écarlate, la gloire du martyr ; à la pourpre, l'éclat de la charité ; à la violette, l'espérance du royaume des cieux. De toutes ces matières on construit le tabernacle, on habille les prêtres, on décore le pontife. Le Prophète s'explique en un autre endroit sur la nature et les qualités des vêtements sacerdotaux : « Que tes Ps.,  
CXXXI,  
9. prêtres revêtent la justice. » Tous ces matériaux sont donc des vêtements de justice. L'Apôtre Paul dit encore ailleurs : « Revêtez-vous d'entrailles de miséricorde. » Ce sont donc en outre des vêtements de Col., III,  
12. miséricorde. Mais l'Apôtre fait allusion à des vêtements encore plus nobles, lorsqu'il dit : « Revêtez- Rom.,  
XIII, 14. vous du Seigneur Jésus-Christ et ne vous souciez pas de la chair ni de ses convoitises. » Tels sont donc les vêtements dont se pare l'Église.

4. Chacun peut aussi construire en son âme un tabernacle à Dieu <sup>1</sup>. Si en effet, comme quelques-uns l'ont dit avant nous, ce tabernacle représente le monde <sup>2</sup>, et que chacun peut aussi avoir en soi l'image du monde, pourquoi chacun ne pourrait-il

1. Origène suit ici l'ordre conforme au principe essentiel de son exégèse : de l'Église, il passe à l'âme.

2. JOSÈPHE, *Antiquités judaïques*, 3, 6, 4 ; 7, 7. PHILON, *De vita Mosi*, 3, 4 ss. Voir infra, hom. 13, 3 (p. 262), et GRÉGOIRE DE NAZIANZE, discours 28, 31 (P. G. 36, 69-72). De même, le temple de Salomon avait pour les Juifs une signification cosmique, — tout comme les temples d'Égypte ou de Babylone, ou les stupa bouddhiques, ou le fameux temple de Baradubur.

pas accomplir en soi l'image du tabernacle ? Il doit se tailler les colonnes des vertus, colonnes d'argent, c'est-à-dire patience raisonnable. En effet, celui qui ne sent pas l'outrage qu'on lui fait et qui par conséquent n'y répond pas, celui-là est patient, mais pas d'une patience raisonnable. Il a bien des colonnes, mais elles ne sont pas d'argent. Celui au contraire qui supporte les maux à cause de la Parole de Dieu et qui les supporte courageusement, celui-là est orné et défendu par des colonnes d'argent. Il peut aussi ouvrir en lui un vestibule, en dilatant son cœur, selon

<sup>2</sup> Cor., VI, 13. le mot de l'Apôtre aux Corinthiens : « Dilatez vos âmes, » et se munir de barres, en s'astreignant à l'unanimité de la dilection. Il pourra reposer sur des bases d'argent, lorsqu'il se sera placé sur le fondement solide de la parole divine, apostolique et prophétique. Ses colonnes auront un chapiteau doré, la foi au Christ.

<sup>1</sup> Cor., XI, 3. Car « la tête de tout homme, c'est le Christ ». Il étendra en lui dix vestibules, s'il dilate son cœur, non pas seulement à la mesure d'une seule parole de la Loi, ni de deux ou de trois, mais s'il étend l'intelligence de la Loi spirituelle à tout le Décalogue ; ou bien

Gal., V, 22. encore s'il produit les fruits de l'Esprit, joie, paix, patience, bénignité, modestie, foi, continence, en y ajoutant la charité, qui est le plus grand de tous. Qu'elle ait encore en soi, cette âme qui ne donnera point de « sommeil à ses yeux » ni d'« assoupissement à ses paupières » « jusqu'à ce qu'elle ait trouvé un lieu pour le Seigneur, un tabernacle pour le Dieu de Jacob », — qu'elle ait en soi, dis-jé, un autel, fixé au milieu de son cœur, où elle puisse offrir à Dieu les

Ps.,  
CXXXI,  
4.

sacrifices de prière et les victimes de miséricorde, où elle immole le taureau de l'orgueil avec le couteau de la continence, où elle étrangle le bélier de la colère, où elle sacrifie comme des boucs et des chevreaux la luxure et toute convoitise <sup>1</sup>. Qu'elle apprenne aussi

Exod.,  
XXIX,  
22. de ces prêtres à séparer l'épaule droite, la poitrine et les mâchoires, c'est-à-dire les œuvres bonnes et propices (car il ne faut rien garder de néfaste) ; qu'elle maintienne intacte la poitrine, qui est un cœur droit et un esprit consacré à Dieu, et les mâchoires, pour annoncer la parole de Dieu. Qu'elle sache aussi qu'il lui faut placer dans le sanctuaire le chandelier allumé, pour que ses lampes soient toujours brillantes, que ses reins soient ceints, et qu'elle soit « comme le serviteur qui attend son maître

Lc., XII,  
35-36. revenant des noces ». Car c'est de ces lampes que le Seigneur disait : « la lampe de ton corps, c'est ton

Mt., VI, 22. œil. »

Ce chandelier doit être placé au sud, de façon qu'il regarde vers l'aquilon. Car lorsqu'on a allumé la

Exod.,  
XXVI,  
35. lampe, c'est-à-dire quand le cœur veille, on doit toujours regarder vers le nord, pour observer la venue de celui « qui vient du nord ». C'est ainsi que le prophète

Joel, II, 20. déclare qu'il voit « une chaudière qui bout, venant

Jer., I, 13. du côté du septentrion » : de là, en effet, « viennent

Jer., I, 4. les maux qui se répandent sur toute la terre ». Qu'on observe donc toujours avec vigilance et dans un zèle ardent les ruses du démon, pour savoir d'où viendra la tentation, par quel côté l'ennemi lancera l'attaque

1. Cf. *In Cant. comm.*, l. 2 (B., p. 145) : « haedos, lascivos scilicet sensus atque ad peccatum deputatos. »

ou s'insinuera. L'Apôtre Pierre déclare en effet que  
 1 Petr., v, « le diable, votre ennemi, rôde autour de vous, tel  
 8. un lion rugissant cherchant quelqu'un à dévorer ».

La table qui porte les douze pains de proposition  
 sera placée au septentrion, regardant au midi. Ces  
 pains sont la parole apostolique, tant pour le nombre  
 Lev., XXIV, 5. que pour les effets. En usant sans cesse — car il est  
 ordonné d'apporter chaque jour un pain devant  
 le Seigneur, — l'âme regardera de nouveau vers le  
 Hab., III, sud, d'où vient le Seigneur : « le Seigneur vient de  
 3. Theman, » est-il écrit, c'est-à-dire du sud. Qu'elle  
 ait aussi dans le secret de son cœur un autel des par-  
 fums, de manière à pouvoir dire : « Nous sommes la  
 2 Cor., II, bonne odeur du Christ ». Qu'elle ait l'arche d'alliance,  
 15. où sont les tables de la Loi, pour « méditer la loi de  
 Ps., I, 2. Dieu jour et nuit », et que sa mémoire devienne une  
 arche, une bibliothèque des livres divins, car le prophète  
 appelle bienheureux ceux qui gardent en leur mémoire  
 les commandements pour les accomplir. Qu'elle place  
 en elle l'urne de la manne, c'est-à-dire l'intelligence  
 subtile et douce de la parole de Dieu. Qu'elle ait  
 aussi la verge d'Aaron, c'est-à-dire la doctrine sacerdotale  
 et la sévérité fleurie de la discipline, et que, par-dessus  
 toute gloire, elle possède l'ornement pontifical. Car  
 une chose en elle peut jouer le rôle du pontife :  
 cette partie d'elle-même, la plus précieuse de toutes,  
 que certains nomment l'essence du cœur<sup>1</sup>, d'autres le sens  
 rationnel ou la substance de l'esprit, ou, de quelque autre nom

1. « Principale cordis » : terme stoïcien.

qu'on la veuille appeler, cette faculté qui nous rend  
 capables de Dieu. Qu'elle soit en nous comme le  
 pontife, ornée de vêtements et de bijoux précieux,  
 Exod., XXXV, 6. revêtue de l'aube de lin. Cette aube est ainsi nommée  
 parce qu'elle tombe jusqu'aux pieds et recouvre tout  
 le corps, signifiant que le premier vêtement dont nous  
 devons nous couvrir est la chasteté. Qu'elle prenne  
 Exod., XXXV, ensuite l'huméral orné de pierreries, qui signifie  
 27. l'éclat des œuvres, « afin que les hommes voyant vos  
 Mt., V, 16. bonnes œuvres glorifient le Père qui est dans les  
 cieux ». Puis, qu'elle prenne le logion, ou rational,  
 qu'on place sur la poitrine, et qui est orné de quatre  
 Exod., XXXVIII. rangées de pierreries. Que resplendissent sur son front  
 les lames d'or pur, qu'on appelle « pétale », et sur les-  
 quelles sont « vérité » et « manifestation ». Par les  
 objets placés sur la poitrine sont symbolisés, je crois,  
 les paroles évangéliques, qui nous présentent la  
 vérité de la foi et la manifestation de la Trinité en  
 une quadruple série, rapportant tout à la tête, c'est-  
 à-dire à la nature du Dieu unique. En eux donc est  
 toute vérité et toute manifestation de la vérité. Si  
 vous voulez remplir dignement auprès de Dieu le  
 rôle de pontife, portez donc toujours sur la poitrine  
 la parole évangélique et la foi trinitaire. La parole  
 apostolique s'y rapporte aussi tant pour la puis-  
 sance que pour le nombre, seulement pour que le nom  
 de Dieu soit toujours au principe et que toutes choses  
 soient rapportées au seul Dieu<sup>1</sup>.

1. Que signifie cet *apostolicus sermo* qui a, comme l'*evangelicus sermo*, rapport au rational du grand-prêtre juif, *tam virtute quam numero* ? Ce rational portait quatre rangées de pierres précieuses. Mais si l'on observe que la parole évangélique nous distribue *quadruplicato ordine*, la *fidem Trinitatis*,

Le pontife doit avoir aussi des vêtements de dessous, cachant les parties, « afin qu'il soit saint de corps et d'âme », pur dans ses pensées et dans ses œuvres. Qu'il ait aussi, autour de sa robe, des clochettes, « qui sonnent à son entrée dans le sanctuaire, pour qu'il n'entre pas en silence ». Ces clochettes, qui doivent toujours sonner, sont placées à la frange de la robe, pour signifier sans doute qu'il ne faut jamais faire silence au sujet des derniers temps et de la fin du monde, mais toujours en traiter et l'annoncer, selon la parole : « Souviens-toi de ta fin, et tu ne pécheras point. » Que notre homme intérieur se pare donc pour Dieu comme un pontife, de façon à pouvoir entrer non seulement dans le sanctuaire, mais dans le saint des saints ; à pouvoir aborder le propitiatoire, où sont les chérubins, et à recevoir ainsi l'apparition de Dieu. Le sanctuaire peut représenter les choses qui sont dès ici-bas l'apanage d'une vie sainte. Quant au saint des saints, où l'on n'entre qu'une seule fois, c'est, je pense, le chemin du ciel, où se trouve le propitiatoire avec les chérubins, là où Dieu pourra se faire voir à ceux qui ont le cœur pur, ou parce que le Seigneur a dit : « le royaume de Dieu est au dedans de vous ».

1 Cor., VII,  
34

Eccel., VII,  
36.

Lc., XVII,  
21.

on obtient le chiffre douze. Déjà, un peu plus haut, il était question de ce même *apostolicus sermo*, qui devait correspondre également *tam numero quam virtute* aux douze pains de proposition, et dont il fallait user *indenter*, tout comme ces pains devaient être apportés chaque jour devant le Seigneur. Ne devrait-on pas dès lors l'entendre du symbole de foi aux douze articles ? Mais ce symbole ne serait-il pas en ce cas celui de Rufin ? D'où l'hypothèse émise par Kattenbuch, *Das apostolische Symbol*, t. 2, p. 154, d'une allusion au symbole mêlée par le traducteur aux explications d'Origène. La chose est d'autant plus vraisemblable que Rufin, on le sait, est l'auteur d'un *Commentarius in symbolum apostolorum*,

Que cela suffise pour le moment au sujet du tabernacle, autant que nous en avons pu découvrir et l'accommoder aux oreilles de notre auditoire, de façon que chacun de nous cherche à se faire au dedans de soi un tabernacle pour Dieu. Car ce n'est pas en vain qu'il est dit de nos Pères qu'ils habitaient sous des tentes. Pour moi, c'est ainsi que je comprends qu'Abraham habita sous une tente, et Isaac, et Jacob. Ils élevèrent à Dieu au dedans d'eux-mêmes un tabernacle, eux qui se parèrent d'une telle splendeur de vertus. La pourpre des rois resplendissait en eux, et c'est pourquoi les fils de Heth disaient à Abraham : « Tu es un roi envoyé parmi nous. » L'écarlate y brillait aussi, quand d'une main prompte il allait immoler à Dieu son fils unique. De même pour la violette, tandis que, regardant toujours le ciel, il suivait le Seigneur du ciel. Et tous les autres ornements étaient aussi les siens. C'est ainsi que je comprends la fête des tabernacles, où la loi prescrivait que le peuple sortît de chez lui un certain jour de l'année, pour venir habiter des tentes faites de rameaux de palmes, de branchages de saules et de peupliers et de tout arbre feuillu. La palme est le symbole de la victoire dans cette guerre que se livrent la chair et l'esprit. Le peuplier et le saule, tant par leur vertu que par leur nom, sont des rameaux de chasteté. Si vous les conservez intacts, vous pourrez avoir les rameaux d'un arbre feuillu et riche en frondaisons, qui est la vie éternelle et bienheureuse, lorsque « le Seigneur vous placera dans un lieu verdoyant près d'une eau fraîche », par le Christ Jésus notre Sei-

Gen.,  
XXIII, 6.  
Gen., XII,  
Gen., XV,  
5.

Lev.,  
XXIII,  
40.

Ps., XXII,  
2.

gneur, à qui appartient la gloire et l'empire dans les siècles des siècles. Amen.

## X

Sur la femme enceinte  
que deux hommes, en se disputant, firent avorter.

Exod.,  
XXI, 22-  
25.

1. « Si deux hommes se disputent et frappent une femme enceinte, et que l'enfant sorte encore non formé, le coupable sera passible d'une amende que lui fixera le mari, et il fera une réparation d'honneur. Que si l'embryon est déformé, il donnera vie pour vie, œil pour œil, dent pour dent, main pour main, pied pour pied, brûlure pour brûlure, meurtrissure pour meurtrissure. »

La première chose à chercher, me semble-t-il, c'est sous quel titre de la Loi se trouvent ces prescriptions. Tout ce qui est prescrit, en effet, n'est pas appelé loi, comme le croient volontiers les simples, mais certaines choses sont appelées lois, d'autres témoignages, ou commandements, ordonnances, ou jugements<sup>1</sup>. C'est ce qu'enseigne avec évidence, en rassemblant tous ces noms, le psaume dix-huitième : « La loi du Seigneur, dit-il, est irrépréhensible, elle restaure les âmes ; le témoignage du Seigneur est fidèle, il donne la sagesse aux petits ; les ordonnances du Seigneur sont droites, elles réjouissent les cœurs ;

Ps., XVIII,  
8-9.

1. Origène revient sur ces différences dans la 11<sup>e</sup> homélie sur les Nombres, n. 1 (B., p. 75-76).

le précepte du Seigneur est pur, il éclaire les yeux ; la crainte du Seigneur est chaste, elle subsiste à jamais ; les jugements du Seigneur sont vrais, ils se justifient eux-mêmes. » Étant donné ces variétés de prescriptions qu'on rencontre dans la Loi, celle que nous lisons maintenant se range sous le titre des ordonnances (justices) ou justifications. En effet, il est dit plus haut : « Voici les justices, que tu leur proclameras. » Mais ce n'est pas le moment d'expliquer les différences entre chacun de ces termes ; il nous faut seulement expliquer le texte qui vient d'être lu. Or, sachons qu'une partie de ce que nous avons à en dire se trouve dans l'évangile selon Matthieu, à cette parole du Seigneur : « Vous avez appris qu'il fut dit : œil pour œil, dent pour dent ; mais moi je vous dis de ne point résister au mal. Que si quelqu'un te frappe sur la joue droite, tourne vers lui la joue gauche. » Mais peut-être un lecteur attentif des Écritures dirait-il que ce passage de l'évangile ne se réfère pas à notre texte de l'Exode, mais plutôt à ce texte du Deutéronome : « S'il se trouve un faux témoin qui accuse un autre d'impiété, on placera les deux hommes qui contestent devant le Seigneur, devant les prêtres et les juges, quels qu'ils soient en ce jour-là, et les juges feront une enquête diligente. Et s'ils découvrent que le premier s'est élevé contre son frère par un témoignage injuste, vous lui ferez comme il a essayé de faire à son frère, vous enlèverez ce méchant du milieu de vous, pour que les autres, entendant cela, prennent peur, et ne fassent pas à leur tour pareil mal parmi vous. Ton œil sera sans pitié : vie pour vie, »

Exod.,  
XXI, 16.

Mt., v, 38.

Deut.,  
XIX, 16-  
21.

dent pour dent, main pour main, pied pour pied. » Les deux passages se ressemblent, et il n'apparaît pas clairement auquel des deux fait allusion le texte évangélique...

2. Mais il nous faut maintenant revenir à notre texte de l'Exode, où deux hommes se disputent, frappent une femme enceinte, et la frappent si bien que l'enfant sort, formé ou non. Examinons d'abord le cas où l'enfant sort non formé. Comment se fait-il qu'un seul des deux hommes soit frappé d'amende, puisque la dispute est le fait des deux ? Pourquoi est-il dit que le mari lui fixe, et non pas leur fixe cette amende ; qu'il la paiera, et non qu'ils la paieront avec honneur ? Et qu'est-ce que cet honneur ? Si, la femme enceinte étant frappée par les disputeurs, l'enfant sort déjà formé, on comprend aisément que vie soit donnée pour vie, c'est-à-dire que le forfait soit puni de mort ; mais la suite : « œil pour œil, dent pour dent », demande explication. Car il ne semble pas possible qu'un enfant mort-né dans ces conditions ait, sous le coup de pied du disputeur, perdu dans le sein de sa mère un œil, pour lequel cet homme doit être privé d'un œil par ses juges. Admettons-le cependant, puisqu'il s'agit d'un enfant déjà formé. Mais que dire de la dent ? Est-ce que cet enfant dans le sein maternel avait des dents, que les coups du délinquant pouvaient lui arracher ? Que si nous rapportons la chose à la mère, comment concevoir qu'une femme avortant perde un œil ou souffre des dents ? Mais admettons encore qu'elle ait été frappée à l'œil ou sur une dent, et que ce soit la cause de son avortement ; supposons

Exod.,  
XXI, 22-  
24.

qu'elle ait reçu blessure et meurtrissure : que dire de « brûlure pour brûlure » ? Quand deux hommes se disputent, est-ce que la femme qui est là s'en trouve brûlée et doit rendre brûlure pour brûlure ? Autant de questions qui ne me semblent pas comporter de réponse facile, même dans les endroits du Deutéronome qui rapportent des faits semblables. Supposons en effet qu'il se soit levé un faux témoin pour accuser faussement quelqu'un d'impiété. On les confronte, les juges font une enquête soigneuse, et l'on découvre que l'accusateur a menti : comment le juge, qui doit, sans pitié pour ce faux témoin, prendre la vie du coupable pour celle de l'innocent, comment, dis-je, pourra-t-il encore arracher « œil pour œil » ? Comme si celui qui fut accusé injustement avait été blessé à l'œil par son accusateur, ou aux dents, ou aux mains, ou aux pieds. Tout ceci, pour montrer que les deux textes en question ne sont pas faciles à expliquer. Il fallait d'abord en parler ainsi du point de vue de l'histoire, pour en chercher ensuite l'intelligence spirituelle, — car « la loi est spirituelle »<sup>1</sup>.

Rom., VII,  
14.

3. Mais pour le présent, la part même d'allégorie, qui d'ordinaire s'étend si largement, nous est assez réduite. Nous ferons cependant notre possible pour expliquer ce qui nous en semble. Souvent déjà nous avons dit que dans l'Écriture les organes de l'âme sont désignés par les mêmes mots que les organes corporels

1. Ce paragraphe est un bon exemple des raffinements excessifs auxquels Origène se livre trop volontiers dans l'analyse de la lettre elle-même, en vue d'obliger à chercher plus loin. Au reste, dans cette homélie, il semble inférieur à lui-même.

et remplissent des fonctions analogues <sup>1</sup>. Par exemple, Mt., VII, 3. quand il est dit : « Tu vois la paille dans l'œil de ton frère, et il y a une poutre dans le tien », ce n'est pas dans l'œil du corps que cette poutre est dite loger, mais dans l'œil de l'âme. De même pour ces paroles : Mt., XIII, 9. « Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende », Is., LII, 7. ou : « Qu'ils sont beaux, les pieds de ceux qui annoncent la paix », et pour beaucoup d'autres semblables. Nous faisons cette remarque préalable, afin de n'être point troublés par ces analogies tirées des membres.

Voici donc nos deux hommes qui sont en contestation, discutant sur certains points de la loi, et, pour employer le langage de l'Apôtre, « se querellant sur des mots ». Sachant que ces querelles ont coutume de s'élever entre frères, le même Apôtre, fait cette recommandation : « Évitez les disputes de mots, qui ne servent à rien, si ce n'est à la ruine de ceux qui les entendent », et ailleurs : « Rejetez ces questions sur la loi, car elles engendrent des disputes ; or un serviteur de Dieu ne doit pas disputer ». Ceux qui disputent autour de pareilles questions le font pour la ruine de leurs auditeurs : ils frappent la femme enceinte et font sortir l'enfant, formé ou

1. Voir notamment *Periarchôn*, 1, 1, 9 : « Frequenter namque sensibilibus membrorum nomina ad animam referuntur ita, ut oculis cordis videre dicitur, id est virtute intelligentiae aliquid intellectuale conicere. Sic et audire auribus dicitur, cum sensum intelligentiae profundioris advertit. Sic et uti eam posse dentibus dicimus, cum mandit et comedit panem vitae, qui de caelo descendit. Similiter et ceteris uti membrorum officiis dicitur, quae ex corporali appellatione translata virtutibus animae cooptantur, sicut et Salomon dicit : sensum divinum invenies... » On consultera avec fruit l'article de KARL RAHNER, *Le début d'une doctrine des cinq sens spirituels chez Origène*, Revue d'ascétique et de mystique, 1932, p. 113-145, qui cite de très nombreux textes.

non. Car cette femme enceinte, c'est l'âme qui vient de concevoir le verbe de Dieu. Sur cette conception nous lisons en un autre endroit : « Par votre crainte, Seigneur, nous avons conçu dans notre sein et nous avons enfanté. » Ceux donc qui conçoivent et qui enfantent aussitôt, on ne les comparera pas à des femmes, mais plutôt à des hommes, et à des hommes parfaits. Écoutez encore le prophète : « Une terre enfante-t-elle en un jour, une nation naît-elle d'un seul coup ? » Telle est la génération des parfaits, qui naissent le jour même où ils sont conçus. Mais pour ne point vous paraître dire une chose étrange en déclarant que des hommes enfantent, nous vous avons avertis en quel sens il convient de prendre ces mots d'organes, évitant la signification corporelle et adoptant celle de l'homme intérieur. Pour vous satisfaire encore en cela par l'Écriture, écoutez ce que dit l'Apôtre : « Mes petits enfants, vous que j'enfante à nouveau, pour que le Christ soit formé en vous. » Ils sont donc hommes forts et parfaits, ceux qui enfantent aussitôt qu'ils conçoivent, c'est-à-dire qui font fructifier en œuvres la parole de foi qu'ils viennent de concevoir. L'âme qui, ayant conçu, garde la semence dans son sein et ne met rien au jour, on l'appelle femme, selon le mot du prophète : « Les douleurs de l'enfantement l'ont atteinte, et elle n'a pas la force de produire son fruit. » Cette âme donc, ainsi appelée femme à cause de sa faiblesse, est frappée et scandalisée lorsque deux hommes se disputent et en viennent aux coups — ce que les disputes de mots amènent toujours — si bien qu'elle rejette et perd la

parole de foi qu'elle avait à peine conçue : telle est la dispute qui amène la ruine des auditeurs. Si donc l'âme ainsi scandalisée rejette une parole non encore formée, l'auteur du scandale est dit souffrir une peine. Vous voulez savoir si dans certaines âmes la parole est déjà formée, et dans d'autres pas encore <sup>1</sup> ? L'Apôtre nous l'enseigne, dans le passage que nous

Gal., 19. iv, avons rappelé plus haut : « jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous ». Or le Christ est la Parole de Dieu. Paul nous montre donc par là que, au temps qu'il écrivait, la Parole de Dieu n'était pas encore formée en eux. Si elle est ainsi rejetée avant d'être formée, une peine s'ensuivra.

L'Apôtre nous parle aussi du châtement des docteurs, lorsqu'il dit : « Si l'œuvre de quelqu'un brûle, il sera châtié ; lui même sera sauvé, mais comme à travers le feu. » Et le Seigneur lui-même dans l'Évangile : « Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme et à en subir du dommage ? » D'où il semble ressortir que certains péchés vont au dommage, mais non à la mort, puisque celui qui subit ce dommage est néanmoins sauvé, quoique à travers le feu. C'est pourquoi, je pense, Jean déclare dans son épître que certains péchés vont à la mort, et non certains autres. Quelles sont ces espèces de péchés qui vont à la mort, quelles sont celles qui vont non à la mort mais au dommage, je crois qu'il n'est pas donné à quiconque de le discerner aisément. Il est

1 Cor., 15. III, écrit en effet : « Qui peut comprendre les péchés ? »

1 Jo., 16. v, Ps., 12. XVIII,

1. Cf. PHILON, *De congr. erud. gr.*, 136.

Cependant, grâce à ce que l'Évangile nous rapporte dans les paraboles, nous pouvons reconnaître au moins en partie ce qui est appelé dommage, en voyant ce qui est recherché par le négoce et imputé à gain. Par exemple, lorsqu'il est rapporté au sujet des cinq mines qu'elles en ont rapporté cinq autres, et de même au sujet des deux mines, ou bien lorsqu'il s'agit de la drachme, du denier, du talent ou d'une somme quelconque d'argent ; ou encore, lorsqu'il est dit que le père de famille demande leurs comptes à ses serviteurs et qu'on lui en amène un qui lui devait dix mille talents. On parlera donc d'un dommage subi, lorsque, par exemple, celui qui devait recevoir en salaire dix mines, n'en reçoit que huit, ou six, ou même moins ; et l'on dira qu'il est frappé de cette peine, celui qui a fourni à une âme faible et féminine une cause de scandale.

4. « Il paiera », est-il dit, « ce qu'aura fixé ou imposé le mari, et il le donnera avec honneur. » Le mari de l'âme qui apprend, c'est son maître. Selon ce qu'indiquera celui-ci, ou le Christ qui est au-dessus de tous les maîtres, ou encore celui qui à la place du Christ préside l'Église comme docteur des âmes, l'homme qui a disputé « pour la ruine de ses auditeurs » sera frappé d'une peine, en raison de l'âme qui a rejeté « un enfant non encore formé ». Ce qui peut s'entendre du scandale causé au catéchumène non encore formé. Il peut arriver, en effet, que celui qui a blessé, répare le mal qu'il a fait, rende à l'âme ce qu'elle a perdu, et qu'il le fasse « avec honneur », avec modestie, avec patience, comme le dit l'Apôtre : « corrigeant avec

2 Tim., II, 25. douceur ceux qui résistent », non pas dans un esprit de contention, comme la première fois, lorsqu'il avait causé du scandale.

Exod., XXI, 23. « Si l'enfant était déjà formé, il donnera vie pour vie. » L'enfant déjà formé, ce peut être la Parole de Dieu au cœur de l'âme qui a déjà reçu la grâce du baptême, ou qui a conçu le verbe de la foi d'une façon plus claire et plus évidente. Si cette âme, blessée par les disputes exagérées des docteurs, a rejeté la Parole et se trouve être de celles dont l'Apôtre disait

1 Tim., V, 15. qu' « elles se sont retournées à la suite de Satan », alors on donnera vie pour vie. On peut encore l'en-

Mt., X, 28. tendre du jour du jugement, auprès du Juge « qui peut perdre et l'âme et le corps dans la géhenne » ; car en un autre endroit le prophète déclare à Jérusalem : « J'ai donné pour ta rançon l'Égypte, l'Éthiopie et Saba. » Et l'on pourrait peut-être encore appliquer ce texte à celui qui, se sentant coupable d'un tel scandale, donne sa vie pour celui qu'il a fait tomber, travaillant jusqu'à la mort pour le relever, le restaurer, le restituer dans la foi.

Qu'il donne aussi « œil pour œil », s'il a blessé l'œil de l'âme, c'est-à-dire s'il a troublé son intelligence. Que celui qui préside l'Église lui ôte l'œil, et que cet esprit turbulent et sauvage, qui a engendré le scandale, soit retranché. S'il a blessé la dent avec laquelle l'auditeur mettait en menus morceaux la nourriture de la Parole, la brôyant avec ses molaires pour la faire passer au ventre de l'âme sous forme de sens subtil ; si donc il a abîmé ou arraché cette dent, en sorte que l'âme, à cause de sa dispute, ne puisse plus

assimiler subtilement et spirituellement la Parole de Dieu, alors qu'on arrache la dent de celui qui n'a pas su bien broyer et diviser l'aliment des Écritures. Car c'est peut-être à cause de cela qu'ailleurs il est dit du Seigneur : « Tu as brisé les dents des pécheurs » ; Ps., III, 8. et : « celui qui mange du verjus, ses dents seront agacées », et encore : « le Seigneur a brisé les dents des lions. »

Ainsi donc, les blessures et les coups reçus par l'âme sont désignés par des noms de membres corporels. La Loi exige « main pour main » et « pied pour pied ». La main, c'est la puissance de l'âme qui lui permet de tenir et de serrer un objet, comme si nous disions son acte et sa force ; le pied, c'est ce qui lui permet de se diriger vers le bien ou vers le mal. Lorsque l'âme éprouve un scandale, elle est comme jetée à terre, non seulement dans sa foi mais dans ses actes, qui sont signifiés par les mains et les pieds ; aussi enlèvera-t-on à l'auteur du scandale les mains, par lesquelles il a mal agi, et les pieds, par lesquels il s'est mal conduit. Il recevra en outre « brûlure pour brûlure », pour avoir brûlé une âme et l'avoir livrée à la géhenne. Ce qui nous montre point par point que ce donneur de coups, après avoir été amputé de tous ses membres, sera enfin retranché du corps de l'Église, « pour que les autres, le voyant, éprouvent de la crainte et n'agissent pas comme lui ». C'est pourquoi l'Apôtre, lorsqu'il fait le portrait du docteur de l'Église, prescrit entre autres choses qu'il ne soit pas « donneur de coups », de peur que, ayant frappé les femmes enceintes, c'est-à-dire les âmes commen-

Jer.,  
XXXVIII,  
30.  
Ps., LVII,  
6.

Deut.,  
XIX, 20.

1 Tim., III,  
3.

gantes, il n'ait à rendre âme pour âme, œil pour œil, dent pour dent. Telles sont ces âmes sur lesquelles le Seigneur pleure aussi dans l'Évangile, lorsqu'il dit : « Malheur aux femmes enceintes ou qui allaitent en ces jours-là <sup>1</sup> », où seront scandalisés « s'il est possible, même les élus ». Sachons toutefois que ce ne sont pas les parfaits qui se scandalisent, mais les femmes ou les petits enfants, dont le Seigneur dit dans l'Évangile : « si quelqu'un scandalise l'un de ces tout petits. » Il est donc petit et tout petit, celui qui peut être scandalisé, tandis que « le spirituel discerne toutes choses », « éprouve tout et retient ce qui est bon, s'éloignant de l'apparence même du mal ». Voilà ce que nous avons dit sur ce présent chapitre selon ce que nous avons pu rencontrer <sup>2</sup>. Demandons au Seigneur qu'il daigne nous révéler ce qui est parfait par Jésus-Christ notre Seigneur, à qui appartient gloire et empire dans les siècles des siècles. Amen.

## XI

Sur la soif du peuple à Raphidin,  
la guerre des Amalécites et la visite de Iethro.

<sup>2 Tim., III, 12.</sup> 1. Puisque « tout homme qui veut vivre pieusement dans le Christ souffre persécutions » et attaques des ennemis, celui qui suit la route de cette vie doit tou-

1. Interprétation analogue dans *In Matt. ser.*, 43 (Kl., p. 36-38).

2. Origène semble avoir eu conscience que, ce jour-là, l'inspiration lui manquait.

jours être en armes et debout dans le camp. Aussi est-il raconté du peuple de Dieu ce qui suit. « Toute <sup>Exod., XVII, 1.</sup> l'assemblée des enfants d'Israël partit du désert de Sin en faisant les étapes fixées par le Seigneur. » Il y a donc une assemblée du Seigneur, mais elle est divisée en quatre camps. Il y a en effet quatre camps disposés autour de la tente de réunion, comme il est rapporté dans les Nombres. Vous donc, si vous êtes <sup>Num., II-IV.</sup> toujours vigilants, toujours en armes, et si vous savez servir dans le camp du Seigneur, observez ce commandement : « Celui qui combat pour Dieu ne s'em- <sup>2 Tim., II, 4.</sup> barrasse pas d'affaires civiles, afin de plaire à celui qui l'a enrôlé. » En effet, si vous servez ainsi, toujours libres d'affaires séculières et toujours montant la garde dans le camp du Seigneur, on dira de vous aussi que par ordre du Seigneur vous quittez le désert de Sin et venez à Raphidin. Car Sin veut dire Tentation <sup>1</sup>, et Raphidin, jugement sain. Celui qui échappe à la tentation qui l'a rendu plus ferme, celui-là acquiert un jugement sain ; au jour du jugement, il sera sain ; la santé sera avec celui qui n'aura pas été blessé par la tentation, comme il est écrit dans l'Apocalypse : « Au victorieux je donnerai de l'arbre de vie qui est <sup>Apoc., II, 7.</sup> dans le jardin de mon Dieu. » Il accède donc à la santé du jugement, celui qui « dispose justement ses <sup>Pc., CXI, 5.</sup> paroles ».

2. Mais qu'est-ce qui suit ? « Le peuple eut soif <sup>Exod., XVII, 3.</sup> d'eau et murmura contre Moïse. » Il semble superflu de dire : « le peuple eut soif d'eau » ; « il eut soif »

1. L'explication sera reprise et développée dans la 27<sup>e</sup> homélie sur les Nombres, n. 11 (B., p. 271-272).

aurait suffi ; qu'était-il besoin d'ajouter « il eut soif d'eau » ? Non, l'addition n'est pas superflue. Car il y a différentes sortes de soifs, et chacun a la sienne propre. Les bienheureux, selon la parole du Seigneur,

Mt., V, 6. « ont soif de justice » ; et d'autres disent néanmoins : Ps., LXII, « mon âme a soif de toi, mon Dieu ». Les pécheurs au contraire n'endurent « pas une soif d'eau ni une faim de pain, mais la soif d'entendre la Parole de Dieu ».

Am., VIII, 11. Aussi notre texte précise-t-il que le peuple eut soif d'eau, alors qu'il aurait dû avoir soif de Dieu, soif de la justice. Mais Dieu, qui est l' « éducateur des en-

Rom., II, 20. fants » et le « maître des insensés », corrige les fautes et répare les erreurs. Il ordonne à Moïse de prendre

Exod., XVII, 5. son bâton et d'en frapper le rocher pour en faire jaillir les eaux. Il veut, en effet, que désormais ils boivent au rocher, qu'ils progressent et parviennent jusqu'à l'intime des mystères. « Ils murmurèrent

1 Cor., X, 4. contre Moïse », et c'est pourquoi le Seigneur ordonne de leur montrer le rocher dont ils boiront. S'il y en a qui, lisant Moïse, murmurent contre lui, s'il en est à qui déplaît la Loi, laquelle, entendue selon la lettre,

semble souvent incohérente, Moïse leur montre le rocher qui est le Christ, il les mène à ce rocher pour qu'ils y boivent et étanchent leur soif. Car, frappé de coups et mis en croix, le Christ a fait jaillir les sources de la Nouvelle Alliance. D'où cette parole : « Je frapperai le berger, et les brebis seront dispersées. »

Zach., XIII, 7. Il fallait donc qu'il fût frappé. S'il n'avait été frappé et s'il n'était « sorti de son côté du sang et de l'eau », nous endurerions tous la soif de la Parole de Dieu.

Jo., IX, 34. C'est ce que l'Apôtre voulait faire entendre lorsqu'il

disait : « Tous ont mangé la même nourriture spirituelle et tous ont bu le même breuvage spirituel ; car ils buvaient au rocher spirituel qui les suivait, et ce rocher était le Christ. » Prenez garde cependant à ce que Dieu dit alors à Moïse : « Passe devant le peuple et emmène avec toi les anciens du peuple, c'est-à-dire les presbytres ». Ce n'est pas Moïse seul qui conduit le peuple aux eaux du rocher, mais tous les anciens du peuple avec lui. Ce n'est pas la Loi seule qui annonce le Christ, mais les prophètes, les patriarches, et tous les « anciens <sup>1</sup> ».

3. Puis vient la description de la guerre menée contre les Amalécites : le peuple combattit et remporta la victoire. Avant que le peuple ait mangé le pain du ciel et qu'il ait bu l'eau du rocher, on ne dit pas qu'il ait combattu ; il lui est dit seulement : « Le Seigneur combattra pour vous, et vous, tenez-vous tranquilles. » Il y a donc un temps où le Seigneur combat pour nous et « ne permet pas que nous soyons tentés au-dessus de nos forces ». Il ne nous laisse pas non plus rencontrer « le Fort » avec des forces trop inégales. Quand Job soutint tout ce fameux combat de sa tentation, il était déjà parfait. Vous aussi, quand vous aurez commencé de manger la manne, le pain céleste de la Parole de Dieu, et de boire l'eau du rocher, lorsque vous serez parvenus à l'intérieur de la doctrine spirituelle, attendez-vous au combat, préparez-vous à la guerre. Voyons donc

1. C'est donc l'Ancien Testament tout entier qui figure le Christ. Mais nous ne l'y pouvons trouver ainsi, que parce que le Christ est en effet venu et qu'il a souffert sa Passion.

un peu ce qu'ordonne Moïse quand la guerre devient imminente. « Va, » dit-il à Josué, « choisis tes hommes et demain engage le combat contre Amalech ». Jusqu'à cet endroit, nulle part il n'avait été fait mention du nom bienheureux de « Jésus ». C'est ici que pour la première fois l'éclat de ce nom resplendit<sup>1</sup> ; pour la première fois Moïse appelle Jésus et lui dit : « choisis tes hommes ». Moïse appelle Jésus, la Loi prie le Christ de se choisir des « hommes forts » dans le peuple. Moïse ne pouvait pas choisir : c'est Jésus seul qui peut choisir des hommes forts, lui qui a dit :  
 Jo., xv, « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai choisis. » Il est en effet le chef des élus, le prince des hommes forts, il est celui qui a combattu  
 Mt., xii, Amalech. Il est celui qui « entre dans la maison du fort, le ligote et emporte ses meubles ».

4. Mais pour l'instant, voyons ce que l'histoire présente nous raconte. « Moïse monta au sommet de la colline. » Il ne monte pas encore au sommet de la montagne, mais de la colline. L'ascension de la montagne était réservée pour le moment où Jésus devait y monter avec Moïse et Élie et s'y transfigurer dans la gloire. A présent, n'étant point encore glorifié par la transfiguration de Jésus, il monte seulement au sommet de la colline. « Et il arriva que lorsque Moïse élevait la main, Israël était le plus fort. » Jésus, lui qui, élevé sur la croix, devait étreindre dans ses  
 Exod., xvii, 11. bras le monde entier, dit : « J'ai étendu les mains

1. On sent ici l'émotion avec laquelle Origène salue la première apparition du nom sauveur dans la Bible. Voir aussi *In Josue*, h. 1, 1 (B., p. 287-288). Cf. l'introduction aux Homélies sur la Genèse, p. 27-29.

vers un peuple incrédule et qui me provoquait en face. » Moïse donc élève les mains, et tandis qu'il les élève, Amalech est vaincu<sup>1</sup>. Élever ses mains, c'est élever toutes ses actions vers Dieu, c'est n'en point faire qui soient basses et qui roulent contre terre, mais les accomplir toutes selon le bon plaisir de Dieu et élevées vers le ciel. Il élève les mains, celui qui « amasse un trésor dans le ciel » ; car « là où est son  
 Mt., vi, 20-21. trésor », là aussi est son œil, là sont ses mains. Il élève aussi ses mains, celui qui dit : « Que l'élevation  
 Ps., cxi, 2. de mes mains soit comme le sacrifice du soir. » Si nos actions sont élevées et ne touchent pas terre, Amalech est vaincu. Mais l'Apôtre nous prescrit d'« élever des  
 1 Tim., ii, 8. mains saintes sans colère et sans dispute. » A d'autres il disait : « Redressez ces mains faibles et ces genoux  
 Eph., vi, 11. tremblants, et marchez dans la voie droite. » Si donc le peuple garde la Loi, Moïse élève les mains et l'ennemi est vaincu ; s'il ne garde pas la Loi, Amalech reprend le dessus. Comme « nous avons à combattre  
 Phil., iii, 10-20. les princes, les puissances et les gouverneurs de ce monde de ténèbres », si vous voulez vaincre et l'emporter, élevez vos mains, élevez vos actions, que votre vie ne se passe pas sur la terre, mais, comme dit l'Apôtre, « marchant sur terre, nous vivons cependant dans le ciel ». Ainsi pourrez-vous triompher du peuple qui lutte contre vous, d'Amalech, et mériter qu'on dise de vous : « Le Seigneur luttait en secret  
 Exod., xvii, 16. contre Amalech ». Élevez vous aussi vos mains vers Dieu, mettez en pratique le commandement de l'A-

1. Cf. *In Josué*, h. 1, 2 (B., p. 289).

1 Tim., v, pâtre : « Priez sans cesse. » Alors s'accomplira ce qui est écrit : « Comme le veau broute l'herbe verte dans les champs, ce peuple dévorera le peuple qui est sur la terre. » Ce qui signifie, comme nous l'ont transmis les anciens, que le peuple de Dieu se battait plus avec sa langue et sa voix qu'avec ses mains et ses armes : c'est en répandant ses prières vers Dieu qu'il renversait ses ennemis<sup>1</sup>. Vous aussi, si vous voulez vaincre vos ennemis, élevez donc vos actions, criez vers Dieu, « persévérez, montez la garde dans la prière », comme dit l'Apôtre. Voilà le combat qui triomphe de l'ennemi.

Je crois aussi que par cette figure Moïse signifie deux peuples : le premier est un peuple d'entre les gentils, qui élève les mains de Moïse et les dresse vers le ciel, c'est-à-dire qui porte bien haut tout ce qu'a écrit Moïse, qui en place l'intelligence en un lieu sublime, et par là remporte la victoire ; le second n'élève pas les mains de Moïse, il ne les soulève pas plus haut que la terre, il ne voit dans ses paroles rien d'élévé ni de subtil : aussi est-il vaincu par ses ennemis et renversé par terre.

5. Après cela, Moïse vient à la montagne de Dieu et Iethro son beau-père se porte à sa rencontre. Il et Iethro son beau-père se porte à sa rencontre. Il s'y porte hors du camp, et il ne conduit pas Moïse à la montagne de Dieu, mais « à sa tente ». Car le prêtre de Madian ne pouvait monter sur la montagne de Dieu, de même qu'il n'avait pu descendre en Égypte, ni lui ni la femme de Moïse. A présent seulement il

1. Même explication dans la 13<sup>e</sup> homélie sur les Nombres, n. 5 (B., p. 114), Cf. *Selecta in Num.*, 22, 4 (P. G. 12, 577).

arrive avec ses fils. Il ne peut descendre en Égypte et y affronter les combats de l'Égypte, celui qui n'est pas un athlète éprouvé comme celui dont parle l'Apôtre, « qui pour pratiquer la lutte à main plate, s'abstient de tout ». Ceux-là, ajoute-t-il, « le font pour une couronne périssable, mais nous, pour une impérissable ; quant à moi, je cours, mais non vers un but incertain ; je combats, non comme battant l'air avec des paroles ». Moïse donc, qui était un grand et puissant athlète, descend en Égypte pour la lutte et les exercices de vertu. Abraham aussi était descendu en Égypte, parce qu'il était un grand et puissant athlète. Que dire de Jacob, qui est athlète par son nom même ? Car Jacob veut dire à la fois celui qui lutte et celui qui supplante<sup>1</sup> ; aussi Jacob, après être descendu en Égypte « avec soixante-quinze âmes », se multiplia « comme les étoiles du ciel ». Mais tous ceux qui descendent en Égypte ne luttent pas de telle façon qu'ils deviennent une multitude et se multiplient comme les étoiles du ciel. Pour certains, c'est le contraire qui leur arrive. Ainsi pour Jéroboam, qui descendit en Égypte en fuyant Salomon : non seulement il ne se multiplia pas, mais il déchira et brisa le peuple de Dieu parce que, descendant en Égypte, il reçut du roi Susachim « pour épouse la sœur de sa femme Thécimène ».

Mais en attendant, Iethro est venu trouver Moïse. Il lui amène sa fille, femme de Moïse, et le fils de celle-ci. « Aaron et tous les anciens d'Israël vinrent

1. Cf. PHILON, *De migrat. Abraham*, 201.

manger le pain avec le beau-père de Moïse sous le regard de Dieu ». Tous ne mangent pas le pain sous le regard de Dieu, mais seulement les anciens, ceux qui sont parfaits et de mérites éprouvés, observant le précepte de l'Apôtre : « Soit que vous mangiez soit que vous buviez, faites tout pour la gloire de Dieu ». Tout ce que font les saints, ils le font sous le regard de Dieu. Le pécheur fuit ce regard<sup>1</sup>. Il est écrit qu'Adam, après qu'il eut péché, s'enfuit loin du regard de Dieu, et qu'interrogé il répondit : « J'ai bien entendu ta voix, mais je me suis caché parce que j'étais nu. » Caïn aussi, après avoir été condamné par Dieu pour son fratricide, « s'enfuit loin de la face de Dieu et habita dans la terre de Nain ». Il s'éloigne donc de la face de Dieu, celui qui est indigne du regard de Dieu. Les saints, eux, mangent et boivent sous le regard de Dieu, et tout ce qu'ils font, ils le font sous ce regard.

Creusant encore notre texte, je découvre que ceux qui reçoivent plus abondamment la science de Dieu, et sont plus profondément imprégnés des enseignements divins, même s'ils font le mal, le font en présence de Dieu et sous son regard, comme celui qui disait : « C'est envers toi seul que j'ai péché et j'ai fait le mal en ta présence. » Quelle supériorité a celui qui fait le mal en présence de Dieu ? C'est qu'il se repent aussitôt et dit : « J'ai péché. » Mais celui qui s'éloigne du regard de Dieu, ne peut plus se convertir et se purifier de son péché par le repentir.

1. Cf. *In Levit.*, h. 5, 3 (B., p. 333).

Voilà la différence entre « faire le mal sous le regard de Dieu » et s'éloigner de Dieu en péchant.

6. Mais à ce que je vois, ce n'est pas en vain que Iethro est venu trouver Moïse, ce n'est pas en vain qu'il a mangé le pain avec les anciens du peuple « sous le regard du Seigneur ». C'est un conseil sûr et profitable qu'il donne à Moïse en lui disant de choisir comme chefs du peuple « des hommes honorant Dieu, puissants et haïssant l'orgueil ». Il faut de tels chefs pour le peuple, des chefs qui non seulement ne soient pas orgueilleux, mais qui haïssent l'orgueil, c'est-à-dire qui non seulement soient eux-mêmes sans défauts, mais qui haïssent le mal chez les autres — je ne dis pas qui haïssent les hommes, mais le mal.

« Tu établiras », est-il dit, « des tribuns, des centurions, des chefs de cinquantaine et des chefs de dizaine, et ils jugeront le peuple à toute heure. Pour les affaires plus graves, ils t'en référeront. » Que les chefs du peuple et les anciens écoutent bien : ils doivent à toute heure juger le peuple, ils doivent toujours et sans cesse siéger au tribunal, arrêter les disputes, réconcilier ceux qui sont en désaccord, ramener l'amitié parmi ceux qui sont désunis. Que chacun apprenne son devoir dans les saintes Écritures. Moïse s'occupera des choses de Dieu, il expliquera aux foules la Parole de Dieu ; les autres chefs, ceux qu'on nomme tribuns — nommés ainsi parce qu'il ont pour fonction d'attribuer —, les tribuns donc, les centurions, les cinquanteniers, seront préposés aux jugements de moindre importance, ils expédieront les affaires qui concernent les particuliers.

Exod.,  
XVIII,  
21.

Exod.,  
XVIII,  
22.

Exod.,  
XVIII,  
19.

1 Cor., x,  
31.

Gen. III, 8.

Gen.,  
16.

Ps. L, 6.

2 Reg.,  
XII, 13.

Je pense que cette figure n'a pas été donnée à l'Église seulement pour le siècle présent, mais qu'on peut l'appliquer aussi au siècle futur. Écoutez ce que Mt., XIX, 28, dit le Seigneur dans l'Évangile : « Lorsque le Fils de l'Homme s'assiéra sur le trône de sa gloire, vous vous assierez aussi sur douze trônes pour juger les douze tribus d'Israël. » Vous voyez que le Seigneur, à qui le Jo., v, 22. Père « a remis tout le jugement », n'est pas seul à juger, mais qu'il a établi aussi d'autres chefs qui jugent le peuple dans les affaires de moindre importance, quitte à lui en référer pour les affaires plus graves<sup>1</sup>. C'est pour cela encore que le Seigneur disait Mt., v, 22. que certains « méritent d'être punis par le conseil », Mt., XII, 36. d'autres « par le tribunal », d'autres enfin « méritent d'être jetés dans la géhenne de feu ». On nous dit que nous aurons à rendre compte d'une parole inutile, mais on ne dit pas que ce soit à Dieu, comme Mt., v, 34; pour le parjure : « Tu rendras tes serments au Sei- XII, 42; XIII, 43. gneur. » Mais la reine du midi se lèvera au jour du Jugement avec les hommes de cette génération, et elle les condamnera : voilà un autre genre de jugement. « Que celui qui a des oreilles pour entendre, Col., II, 17. entende. » Toutes ces choses sont comme le type et l'ombre des choses célestes, l'image des choses futures. Eccl., I, 8. Et, comme il est écrit que « l'œil ne pourra se rassasier de voir ni l'oreille d'entendre », nous non plus nous ne pourrions nous rassasier de regarder et de contempler toutes les Écritures : par combien d'en-

1. Le même texte de saint Matthieu est cité, mais un peu autrement commenté, dans *In Matt.*, t. 15, 24, avec référence à 1 Cor., 6, 2 : « in vobis judicabitur mundus ». C'est la vie même des justes qui sera, pour les douze tribus d'Israël qui auront refusé de croire, un jugement.

droits elles nous édifient, de combien de façons elles nous instruisent.

En effet, quand je considère que Moïse, prophète plein de Dieu, à qui Dieu parlait face à face, a reçu un conseil de Iethro prêtre de Madian, l'admiration trop grande me plonge dans la stupeur. L'Écriture dit en effet : « Moïse écouta la voix de son beau-père et fit tout ce qu'il lui avait conseillé. » Il n'objecta point : Dieu s'entretient avec moi, et des paroles célestes me dictent ma conduite ; comment recevrais-je le conseil d'un homme, et qui plus est d'un païen, étranger au peuple de Dieu ? Mais il l'écouta et fit tout ce qu'il lui dit, considérant non qui parlait, mais ce qui lui était dit. Nous de même, si nous rencontrons par hasard des paroles de sagesse prononcées par des païens, nous ne devons pas aussitôt les pépriser à cause de leur auteur<sup>1</sup>. Il ne faut pas non plus, sous prétexte que nous avons reçu de Dieu la Loi, nous enfler d'orgueil et dédaigner les paroles des sages, mais, nous dit l'Apôtre : « Examinez tout, et retenez ce qui est bon. » Qui donc aujourd'hui parmi les chefs du peuple, — je ne dis pas s'il a reçu de Dieu quelque révélation, mais s'il a seulement fait quelque progrès dans la science de la Loi, — daignera recevoir un conseil même d'un prêtre de degré inférieur, à plus forte raison d'un laïc, ou d'un païen<sup>2</sup> ? Mais

Exod.,  
XXXIII,  
11;  
XVIII,  
24.

1 Th., V,  
21.

1. Déjà CLÉMENT, *Strom.*, 6, 66, 5 (St., 2, 465). Cf. sur Origène lui-même, GRÉGOIRE LE THAUMATURGE, *Panegyrique d'Origène*, 14 (P. G. 10, 1092-1093).

2. Ces conseils, si sages, si conformes à ceux de l'Apôtre, sont toujours bien actuels. La leçon que nous donne Origène en passant est d'application quotidienne. Ni l'autorité du prêtre en face du laïc, ni l'orthodoxie du fidèle en face de l'incroyant n'ont à craindre de se trouver compromises par une

Num., XII, 3. Moïse, qui était « doux plus qu'aucun homme sur terre », reçut le conseil d'un inférieur, pour donner l'exemple de l'humilité aux chefs de peuple et préfigurer l'image d'un mystère à venir. Il savait, en effet, qu'un jour viendrait où les païens apporteraient un bon conseil à Moïse, où ils donneraient à la Loi de Dieu son sens véritable et spirituel ; il savait d'avance que la Loi les écouterait et qu'elle ferait tout ce qu'ils auraient dit. « La Loi ne peut faire » ce que disent les Juifs, « parce qu'elle est sans force à cause de la chair », c'est-à-dire à cause de la lettre selon laquelle elle est impuissante : car « la loi n'amène rien à la perfection ». Mais, selon le conseil que nous apportons à la Loi, tout peut être accompli spirituellement, les sacrifices qu'on ne peut offrir selon la chair peuvent être offerts selon l'esprit ; on peut observer selon l'esprit la loi de la lèpre, impraticable selon la lettre. Ainsi donc, selon nos pensées, nos sentiments et les conseils que nous donnons, la Loi peut tout faire ; mais selon la lettre, elle ne peut que très peu de chose.

Exod., XIX. 7. Après quoi Iethro partit, Moïse vint « de Raphidin au désert de Sin », et là « le Seigneur descendit auprès de Moïse dans une colonne de nuée », pour que, voyant cela, le peuple crût en lui et qu'il écoutât sa parole ; et le Seigneur dit à Moïse : « Descends, rends témoignage au peuple, sanctifie-les aujourd'hui et demain ; qu'ils lavent leurs vêtements et qu'ils

telle attitude ouverte, humble et loyale. Voir notamment, sur quelques aspects des services que les laïcs peuvent rendre aux clercs, YVES DE MONTCHEUIL, *Le rôle du chrétien dans l'Eglise*, *Mélanges théologiques* (coll. « Théologie », 1946), p. 113-127.

soient prêts pour le troisième jour ». Si quelqu'un vient pour entendre la Parole de Dieu, qu'il écoute le précepte du Seigneur : il faut qu'il soit sanctifié pour venir entendre la Parole, il faut qu'il lave ses vêtements. Si vous arrivez avec des vêtements sales, vous entendrez vous aussi cette parole : « Mon ami, Mt., XXII, 12. pourquoi es-tu entré ici sans porter l'habit des noces ? » Nul ne peut donc écouter la Parole de Dieu s'il n'a été préalablement sanctifié, c'est-à-dire s'il n'est « saint de corps et d'esprit », s'il n'a lavé ses vêtements. 1 Cor., VII, 34. Dans quelques instants il va entrer au banquet nuptial, il va manger des chairs de l'agneau, il va boire au breuvage du salut <sup>1</sup>. Que nul n'entre à ce banquet avec des vêtements souillés. La Sagesse a donné le même précepte en un autre endroit : « Qu'en tout Eccl., LX, 8. temps tes vêtements soient propres ». Car vos vêtements furent lavés une fois, lorsque vous reçûtes la grâce du baptême ; votre corps fut purifié, vous avez été débarrassés de toute souillure de la chair et de l'esprit. « Ce que Dieu a purifié, ne le salissez donc Act., X, 15. pas. »

Écoutez maintenant un nouveau genre de sanctification : « Ne vous approchez de vos femmes ni aujourd'hui ni demain, afin d'entendre le troisième jour la Parole de Dieu. » C'est ce que l'Apôtre dit aussi : « Il est bon pour l'homme de ne pas toucher 1 Cor., VII, 1. la femme », sauf en guise de remède pour ceux qui,

1. Une des rares allusions directes à l'eucharistie qu'on rencontre dans nos homélies. Celle-ci n'est d'ailleurs pas séparée de l'audition de la Parole de Dieu : ce sont là deux modes de réception du même Logos, toujours en continuité dans la pensée d'Origène. Cf. H. VON BALTHASAR, *Le « Mystèron » d'Origène*, Recherches de science religieuse, 1936 et 1937.

à cause de leur faiblesse, ont besoin de ce remède du mariage. Écoutez cependant le conseil de l'Apôtre qui nous dit : « Le temps est court, il faut donc que ceux qui ont des épouses soient comme s'ils n'en avaient pas, que ceux qui achètent soient comme ne possédant pas, ceux qui usent du monde, comme n'usant pas. Car la figure de ce monde passe », le royaume temporel passe pour que vienne le royaume perpétuel et éternel, comme on nous le fait dire dans la prière : Mt., VI, 10. « Que vienne ton royaume », dans le Christ Jésus notre Seigneur, à qui appartient la gloire et l'empire dans les siècles des siècles. Amen.

## XII

Sur le visage lumineux de Moïse  
et le voile qu'il mettait sur sa face.

1. Le passage de l'Exode qu'on vient de nous lire peut nous stimuler à la recherche du sens, ou au contraire nous décourager. Il stimulera les âmes ferventes et détachées ; il dégoûtera les âmes paresseuses et pleines d'elles-mêmes. En effet il est écrit : « Aaron et tous les enfants d'Israël virent Moïse, et voici que son visage était rayonnant, et ils eurent peur de s'approcher de lui. » Et un peu plus loin : « Moïse plaçait un voile sur son visage ; mais lorsqu'il entra en présence du Seigneur pour lui parler, il enlevait le voile. » Ce que l'Apôtre commente en termes magnifiques. Comme il avait dit ailleurs :

Exod.,  
XXXIV,  
30-34.

« Nous avons le sens du Christ », il dit : « Si le ministère de la mort gravé en lettres sur des pierres fut entouré de gloire au point que les fils d'Israël ne pouvaient fixer leurs regards sur la face de Moïse à cause de l'éclat passager de son visage, combien plus le ministère de l'esprit ne sera-t-il pas entouré de gloire ! » Un peu plus loin encore, il ajoute : « Et nous ne faisons pas comme Moïse, qui mettait un voile sur son visage pour que les fils d'Israël ne pussent le regarder. En effet leurs esprits sont aveuglés, et jusqu'à ce jour, quand on leur lit Moïse, un voile est étendu sur leur cœur. »

Qui n'admirerait là grandeur de ces mystères ? Qui ne redouterait d'être noté comme un cœur aveugle ? Le visage de Moïse était rayonnant, mais « les fils d'Israël ne pouvaient le regarder », le peuple de la Synagogue ne le pouvait pas. Si quelqu'un a une conduite et une vie supérieure au vulgaire, celui-là pourra contempler la gloire de sa face. Maintenant en effet, comme le dit l'Apôtre, « un voile a été placé sur la lecture de l'Ancien Testament », maintenant Moïse parle avec un visage rayonnant, mais la lumière qui rayonne de son visage, nous ne pouvons la regarder en face. Nous ne le pouvons pas, parce que nous sommes encore le peuple, ne vivant pas avec plus de zèle et de mérite que le reste du peuple. Mais lorsque le saint Apôtre dit : « Le même voile demeure dans la lecture de l'Ancien Testament », cette sentence nous ôterait tout espoir d'en découvrir le sens, s'il n'ajoutait : « mais si quelqu'un se tourne vers le Seigneur, le voile est enlevé pour lui ». C'est donc

1 Cor., II,  
16.  
2 Cor., III,  
7 ss.

dans notre conversion au Seigneur que réside selon lui l'enlèvement du voile <sup>1</sup>. D'où nous pouvons conclure que, tant que nous lisons les divines Écritures sans les comprendre, tant qu'elles nous sont obscures et fermées, nous ne sommes pas encore tournés vers le Seigneur. Car si nous étions « convertis » au Seigneur, sans nul doute le voile nous serait ôté.

2. Voyons donc de façon précise ce que c'est que « se convertir au Seigneur ». Et pour savoir plus clairement ce que signifie « converti », il nous faut voir d'abord ce que c'est que d'être « diverti ». Celui qui, tandis qu'on lit la Loi, s'occupe de fables profanes, celui-là est « diverti ». Tous ceux qui songent aux affaires du monde, à l'argent, au gain, alors qu'on lit Moïse, sont « divertis ». De même tous ceux qui sont resserrés par le souci de ce qu'ils possèdent ou dilatés par la convoitise des richesses, tous ceux qui recherchent la gloire du siècle et les honneurs du monde. De même encore celui qui, étranger à tous ces soucis, assiste à la lecture de la Loi, les yeux et la tête attentifs, mais dont le cœur et les pensées vagabondent : celui-là aussi est « diverti ».

Qu'est-ce donc que se convertir ? Si nous tournons le dos à tout cela et que nous nous appliquons à la Parole divine avec zèle par notre action, notre esprit, nos soins, si nous « méditons jour et nuit la Loi de Dieu », si toutes affaires vacantes, nous nous occupons de Dieu et nous exerçons dans ses témoignages, alors nous serons convertis au Seigneur. Si vous voulez

1. Interprétation reprise par THÉODORE, *Questions sur l'Exode*, 69 (P. G. 80, 296).

que votre fils apprenne les arts libéraux, la grammaire, la rhétorique, ne vous arrangerez-vous pas pour le libérer de toute autre occupation ? Ne l'obligerez-vous pas, toute autre affaire cessante, à se consacrer tout entier à cette unique étude ? Vous n'épargnez ni pédagogues, ni maîtres, ni livres, ni dépenses, jusqu'à ce qu'il possède en perfection l'objet que vous vous êtes proposé pour lui. Or, qui parmi nous se tourne de la sorte à l'étude de la Loi divine ? Qui de nous s'y ordonne avec un tel soin ? Qui recherche les lettres divines avec autant de zèle et de fatigue qu'il en met à chercher les lettres humaines ? Pourquoi donc nous plaindre ensuite, si nous ignorons ce que nous n'avons point appris ? Certains parmi vous, dès qu'ils ont entendu la lecture, se retirent aussitôt. Ils ne s'interrogent pas mutuellement sur ce qui a été dit, ils n'en confèrent pas entre eux, ils ne se souviennent pas du précepte de la Loi divine : « Interroge tes pères et ils te répondront, tes prêtres et ils t'enseigneront. » D'autres n'ont même pas la patience d'attendre que les lectures soient faites à l'église. D'autres ne se préoccupent pas de savoir si on les fait, mais, cachés dans les coins les plus retirés de la maison du Seigneur, ils s'occupent d'histoires mondaines <sup>1</sup>. De ceux-là, j'ose dire que, quand on lit Moïse, ce n'est pas un voile, mais une paroi et un mur qui est posé sur leur cœur. Si en effet celui qui assiste à la lecture, qui l'écoute attentivement, qui repasse

Deut.,  
XXXII,  
7.

2 Cor., III,  
15.

1. Comme les prédicateurs de tous les temps, Origène avait souvent à se plaindre de ses auditeurs, — ou des absents. Voir déjà les homélies sur la Genèse, h. 10, 1 (p. 184-185) et h. 11, 3 (p. 202).

dans sa mémoire ce qu'il a entendu, y revient et pose des questions sur ce qu'il n'a pas compris, si celui-là parvient à peiné à la liberté de la science, comment peut-on dire que celui qui se bouche les oreilles pour ne pas entendre et qui tourne le dos au lecteur, a un voile placé sur le cœur, attendu que le voile de la lettre, c'est-à-dire le son de la voix par quoi le sens est caché n'est même pas parvenu jusqu'à lui ? La figure est donc claire : la face de Moïse est devenue rayonnante, car les choses qu'il dit sont pleines de gloire, mais elle est cachée et voilée, et toute sa gloire est à l'intérieur.

3. Voyons aussi ce que signifie ce fait, que dans la Loi on rapporte que le visage de Moïse étant rayonnant, quoiqu'il fût couvert d'un voile, mais que sa main, mise dans son sein, « devint lépreuse comme de la neige <sup>1</sup> ». En cela c'est la forme de toute la Loi qui me semble désignée en plénitude. Car le visage désigne les paroles de la Loi, et la main désigne ses œuvres. « Par les œuvres de la Loi, nul ne pouvait être justifié », et la Loi ne pouvait amener personne « à la perfection » ; aussi la main de Moïse devient-elle lépreuse et se cache-t-elle dans son sein comme ne devant produire aucune œuvre parfaite ; sa face, au contraire, est rayonnante mais couverte d'un voile, parce que sa parole a la gloire de la science, mais une gloire cachée. D'où la parole du prophète : « Si vous n'écoutez pas dans le secret, votre âme pleurera. »

1: Sans changer le sens du texte, la traduction latine explicite la mention de la lèpre. Saint AUGUSTIN remarquera, *Locutiones de Exode*, 17, que le grec porte seulement : « facta est manus ejus sicut nix ».

Et celle de David : « Tu m'as découvert les secrets et les mystères de ta sagesse. » Dans la Loi donc, seul le visage de Moïse est glorieux ; ses mains n'ont pas de gloire, mais plutôt de la honte ; ni ses pieds. Il reçoit enfin l'ordre de quitter ses chaussures : c'est donc que ses pieds n'avaient aucun éclat lumineux, — quoique ce détail recouvre sans doute encore un autre mystère. Car les pieds sont les extrémités de l'homme. Il était donc montré par là que dans les derniers temps Moïse quitterait ses chaussures, pour qu'un autre reçût l'épouse, et que celle-ci fût appelée « la maison du déchaussé » « jusqu'à ce jour ».

Moïse, dans la Loi, n'a donc rien de glorieux en dehors de la face. Mais, dans les Évangiles, il est tout entier glorifié. Écoutez en effet le récit des Évangiles : « Jésus monta sur une haute montagne, prit avec lui Pierre, Jacques et Jean, et il fut transfiguré devant eux ; et voici qu'apparurent Moïse et Élie dans la gloire, parlant avec lui. » Il n'est pas rapporté ici que son visage fut glorifié, mais qu'il apparut tout entier dans la gloire, parlant avec Jésus ; et c'est ici que se trouve accomplie la promesse qu'il avait reçue au mont Sina, lorsqu'il lui fut dit : « Tu me verras par derrière. » Il vit en effet les choses réalisées dans les jours postérieurs et derniers, et il se réjouit <sup>1</sup>. Comme Abraham a désiré voir le jour du Seigneur, « l'a vu

1. Dans le *Periarchôn*, 2, 4, 3 (K., p. 131), Origène se contente d'écartier une interprétation matériellement anthropomorphe du texte de l'Exode. Dans la 16<sup>e</sup> homélie sur Jérémie, n. 2, il en donne une explication peu claire, qui, sans contredire celle de notre passage, ne paraît pas la rejoindre : par le moyen du Logos incarné, on peut pénétrer jusqu'à la divinité, autant du moins qu'il est possible à la faiblesse humaine. (Kl., p. 134). Cf. PHILON, *De fuga et invent.*, 165.

et s'est réjoui », ainsi Moïse a désiré voir le jour du Seigneur, il l'a vu, et s'est réjoui ; et il fallait bien qu'il se réjouît, car cette fois ce n'était pas seulement son visage qui était glorieux lorsqu'il descendit de la montagne, mais il remontait de la montagne tout entier glorieux. Sans nul doute, Moïse s'est réjoui de voir celui dont il avait dit : « Le Seigneur votre Dieu vous suscitera un prophète parmi vos frères et vous l'écouteriez en tout comme moi-même », de le voir présent en personne et engendrer la foi par ses paroles. Et pour lever toute hésitation, il entend la voix paternelle disant : « Celui-ci est mon fils aimé, en qui je me complais ; écoutez-le. » Moïse disait autrefois : « Vous l'écouteriez » ; maintenant le Père dit : « C'est mon fils, écoutez-le », et il montre, présent, celui dont il parle. Moïse me semble se réjouir encore de ce que lui-même, en quelque sorte, enlève le voile, étant tourné vers le Seigneur, puisque ce qu'il avait prédit s'accomplit à l'évidence, ou puisque le temps arrive où sont révélées par l'Esprit les choses qu'il avait cachées.

4. Il faut cependant considérer à nouveau l'idée du saint Apôtre et voir ce qu'il avait dans l'esprit lorsqu'après avoir dit : « Si l'on se convertit au Seigneur, le voile sera enlevé », il ajouta : « Mais le Seigneur est esprit. » Par quoi il semble en quelque sorte expliquer ce qu'est le Seigneur. Qui ne sait en effet que « le Seigneur est esprit » ? Mais est-ce qu'en cet endroit il s'agissait de la nature ou de la substance du Seigneur, pour qu'il y eût à dire : « le Seigneur est esprit » ? Prenons garde que, non seulement en

Deut.,  
XVIII,  
15-16.

Mt., XVII,  
5.

2 Cor., III,  
16.

2 Cor., III,  
17.

lisant Moïse, mais aussi en lisant Paul, un voile se soit placé sur notre cœur. Il est évident que si nous écoutons avec négligence, si nous n'apportons aucun zèle à apprendre ni à comprendre, non seulement l'Écriture de la Loi et des Prophètes, mais celle des Apôtres et des Évangiles, restera couverte pour nous d'un grand voile. Je crains, quant à moi, qu'un excès de négligence et de stupidité de cœur ne mette un voile pour nous sur les livres divins ; bien plus, qu'il les scelle à nos yeux ; comme « lorsqu'on donne un livre à un homme qui ne sait pas ses lettres, il dit : je ne sais pas lire ; si on le met entre les mains d'un homme sachant lire, il dit : ce livre est scellé ». Ce qui nous montre qu'il ne suffit pas de l'étude pour apprendre les lettres sacrées, mais qu'il faut supplier le Seigneur, le conjurer jour et nuit, afin que vienne l'Agneau « de la tribu de Juda », qui, prenant lui-même « le livre scellé », voudra bien l'ouvrir <sup>1</sup>. C'est lui qui, en leur ouvrant les Écritures, enflamma si bien le cœur de ses disciples, qu'ils disaient : « Notre cœur n'était-il pas tout brûlant au dedans de nous, tandis qu'il nous ouvrait les Écritures ? » Qu'il daigne encore à présent nous découvrir ce qu'il inspirait jadis à son Apôtre quand il dit : « Le Seigneur est esprit ; là où est l'esprit, là est la liberté. »

Pour moi, autant que je puis le comprendre avec mes pauvres moyens, je pense que le Verbe de Dieu, selon qu'il convient pour ses auditeurs (comme nous

1. Cf. In Ezechielem, h. 14, 2 : « Tant que n'était pas venu mon Dieu, la Loi était fermée, la Parole prophétique était fermée, l'Ancien Testament était recouvert d'un voile... » (B., p. 452).

2 Cor., III,  
15.

Is., XXIX,  
12.

Apoc., V, 5.

Jer.,  
XXXII,  
11.

Lc., XXIV,  
32.

- Jo., XIV, l'avons dit souvent), est appelé tantôt le chemin, tantôt la vérité, tantôt la vie<sup>1</sup>, tantôt la résurrection, tantôt chair et tantôt esprit. Bien qu'il ait reçu vraiment d'une vierge la substance de la chair dans laquelle il souffrit sur la croix et inaugura la résurrection, cependant l'Apôtre dit en un endroit :
- 2 Cor., V, « Même si nous avons connu le Christ selon la chair, maintenant nous ne le connaissons plus ainsi. » Sa parole provoque maintenant ses auditeurs à une intelligence plus subtile et plus spirituelle, il désire que rien de charnel n'entre dans leur façon d'entendre la Loi ; aussi ce qu'il dit du voile à ôter de nos cœurs pour nous convertir au Seigneur ne doit-il pas être rapporté au « Seigneur-chair » — selon le texte : « et le Verbe s'est fait chair », — mais au « Seigneur-esprit ». Si quelqu'un, en effet, se convertit au Seigneur-esprit, il passera des choses charnelles aux spirituelles, de la servitude à la liberté : car « là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté ». Et pour rendre plus évident encore ce que je viens de dire, recourons à d'autres idées de l'Apôtre. A certains qu'il avait jugés incapables, il dit : « Je n'ai pas jugé bon de rien savoir d'autre parmi vous que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié ». A de telles gens, il ne disait pas que « le Seigneur est esprit », il ne leur disait pas que le Christ est « Sagesse » de Dieu. Car ils n'auraient pas pu « reconnaître le Christ comme sagesse », mais seulement « comme crucifié ». Ceux, au contraire,
- 1 Cor., I, pas pu « reconnaître le Christ comme sagesse », mais  
21-23.
- 1 Cor., II, auxquels il disait : « Nous parlons de la sagesse aux  
6-7.

1. Ainsi *Periarchôn*, 1, 2, 4 (K., p. 31).

parfaits, non pas de la sagesse de ce siècle ou des princes de ce monde qui sont destinés à périr, mais nous parlons de la sagesse de Dieu qui est cachée dans le mystère », ceux-là n'avaient pas besoin de recevoir le Verbe de Dieu selon qu'« il s'est fait chair », mais selon qu'il est « sagesse cachée dans le mystère<sup>1</sup> ». De même en notre texte. A ceux qui sont invités à passer de l'intelligence charnelle à l'intelligence spirituelle, il est dit : « Le Seigneur est esprit, et là où est l'esprit du Seigneur, là est la liberté. » Et pour bien montrer qu'il est déjà parvenu à la liberté de la science et qu'il est dépouillé de la servitude du voile, il ajoute : « Pour nous,

1. Cf. *Rom.*, 1, 13. On comprend mal quelquefois la pensée d'Origène en ce passage ou en d'autres analogues. Si les « parfaits » auxquels l'Apôtre peut révéler que le Seigneur est Esprit et que le Christ est Sagesse de Dieu n'ont pas besoin de recevoir son enseignement sur la chair du Christ et sur le fait extérieur de la crucifixion, ce n'est pas en vertu d'une sagesse ou d'une intelligence humaine, comme s'ils étaient d'une autre catégorie que les humbles auxquels seuls s'adresserait un tel enseignement : c'est tout simplement parce qu'ils l'ont déjà reçu et qu'ils ont commencé d'en assimiler la vertu. La doctrine plus profonde qui leur est alors livrée ne s'oppose point à la donnée initiale : elle en constitue proprement l'intelligence. Elle leur fait découvrir à la suite de Paul les profonds mystères qui se trouvent non pas au delà de la croix, mais dans la croix elle-même (*C. Celsum*, 2, 16 ; *Rom.*, 6, 1, etc.). Aussi, tout en voulant dépasser, telle qu'il l'entend, la prédication de Jésus crucifié que fit Paul aux Corinthiens, Origène veut-il continuer de se glorifier avec lui dans la croix du Seigneur et de célébrer cette croix comme l'arbre de vie sur lequel il faut nous greffer (*In Rom.*, 3, 9 ; 5, 9). — Origène a fait, croyons-nous, un contresens, au moins partiel, sur le texte de 1 Cor., 2, 2. Si nous voulons éviter de faire à notre tour un contresens sur sa pensée, il nous est nécessaire d'en tenir compte. Dans la formule de l'Apôtre il voit une intention restrictive, qui réduit cette science de Jésus crucifié à une ignorance de la divinité de Jésus, de sa « gloire », ainsi que de l'explication de la croix, c'est-à-dire du mystère de la rédemption. Pour lui, les chrétiens qui s'en tiendraient à cette première science n'auraient pas même un catéchisme élémentaire, mais seulement un enseignement « préparatoire » (*In Matt.*, t. 12, 30) ; quelle que fût leur intelligence aux yeux du monde, ils seraient encore charnels ; ils seraient de ceux qui ne connaissent encore le Christ que « selon la chair », au sens paulinien de l'expression (*In Joannem*, t. 2, 3 ; Pr., p. 56).

nous contemplons à visage découvert la gloire du Seigneur. »

Si donc nous prions le Seigneur qu'il daigne ôter le voile de notre cœur, nous pourrions comprendre le sens spirituel, — à condition toutefois que nous nous convertissions au Seigneur et que nous cherchions la liberté de la science. Mais comment pourrions-nous trouver cette liberté, nous qui sommes les esclaves du monde, les esclaves de l'argent, les esclaves des désirs de la chair ? Moi, je m'efforce de me corriger, je me juge moi-même, je condamne mes fautes. Que mes auditeurs examinent de leur côté ce qu'ils pensent de leur propre cœur. Mais, je le dis en passant, tant que je suis l'esclave d'une de ces choses, je ne suis pas converti au Seigneur, je n'ai pas atteint la vraie liberté, puisque de telles affaires, de tels soucis sont encore capables de me retenir. Je suis l'esclave du souci ou de l'affaire qui tient mon cœur captif. Je sais qu'il est écrit : « Chacun est esclave de ce par quoi il est lié. » Même si je ne suis pas dominé par l'amour de l'argent, même si je ne suis pas lié par le souci des biens et des richesses, je suis cependant avide de louange et désireux de gloire humaine, si je tiens compte du visage que me montrent les hommes et des paroles qu'ils disent de moi, si je me soucie de savoir ce qu'un tel pense de moi, comment tel autre m'estime, si je crains de déplaire à l'un et désire plaire à l'autre. Tant que je cherche de telles choses, je suis leur esclave. Mais je voudrais faire effort pour me libérer, tâcher de me dégager du joug de ce honteux esclavage et de parvenir

2 Petr., II,  
19.

à cette liberté dont nous parle l'Apôtre : « Vous avez été appelés à la liberté, ne vous rendez pas esclaves des hommes. » Mais qui me procurera cet affranchissement ? Qui me délivrera de cet esclavage honteux, sinon Celui qui a dit : « Si le Fils vous délivre, alors vous serez vraiment libres. » Ce dont je suis sûr, c'est qu'on ne donne pas à l'esclave la liberté, à moins qu'il ne serve avec fidélité, à moins qu'il n'aime son Seigneur. Servons donc nous aussi fidèlement, « aimons de tout notre cœur, de toute notre âme, de toutes nos forces le Seigneur notre Dieu », pour mériter de recevoir le don de la liberté du Christ Jésus son Fils notre Seigneur, à qui appartiennent la gloire et l'empire dans les siècles des siècles. Amen <sup>1</sup>.

Gal., V, 13.  
1 Cor., VII,  
23.

Jo., VIII,  
36.

Mc., XII,  
30.

### XIII

#### Sur les offrandes faites au tabernacle.

1. Nous avons déjà parlé selon nos forces du tabernacle. Mais souvent, dans le livre de l'Exode, sa description est répétée. Une première fois, le Seigneur prescrit à Moïse la façon dont il doit être fait ; puis

Exod.,  
XXV,  
XXXV...

1. Toute cette homélie est consacrée aux conditions subjectives de l'intelligence des Écritures. Saint-Paul, dans le passage de la seconde épître aux Corinthiens qu'elle commente d'un bout à l'autre, parlait simplement du fait de se tourner vers le Seigneur, par quoi le voile est ôté qui empêche le Juif incrédule de voir et de comprendre. Il n'envisageait que l'accès à la foi. Origène, s'adressant à des chrétiens dont la conversion première ou la première éducation chrétienne n'a pas fait d'un seul coup des saints, doit insister davantage sur le détail des dispositions spirituelles qui sont nécessaires pour que, au chrétien lui-même, l'Écriture soit vraiment intelligible et profitable. Ainsi, à mesure que se répand la foi dans le monde, c'est à l'intérieur même du christianisme que se repose indéfiniment le problème de la conversion.

Moïse indique au peuple les matériaux qu'il doit offrir pour sa construction : c'est le récit que nous venons d'entendre ; l'énumération est reprise, lorsque Béséléel et d'autres sages artisans se mettent à l'œuvre ; elle l'est de nouveau, lorsque les matériaux sont apportés devant Moïse, et une fois encore, lorsqu'ils sont consacrés par ordre du Seigneur. Très souvent encore il y est fait allusion et des leçons en sont tirées, en d'autres livres ou en d'autres passages.

Exod.,  
XXXIX,  
XL.

Voici ce qui est dit dans le texte qu'on vient de nous lire : « Moïse s'adressa en ces termes à toute l'assemblée des fils d'Israël : Tel est le commandement du Seigneur : tirez de vous-mêmes le prix de votre rachat auprès du Seigneur. Que tout homme qui en aura conçu le désir apporte au Seigneur des prémices : or, argent, airain, pourpre violette, écarlate, cramoisi, lin tordu, poils de chèvre, peaux de bélier teintes en rouge ou en violet, bois imputrescibles, pierres de sardoine et autres pour l'éphod et le rational ; et que tous ceux qui y sont habiles viennent exécuter ce qu'a ordonné le Seigneur. »

Exod.,  
XXXV,  
4-10.

Lorsque je me considère au moment d'aborder ce sujet, je n'ai pas le courage de mettre la main sur de tels mystères. Je crains en effet que, même si le Seigneur daigne les révéler à quelqu'un — je n'ose ici parler de moi, — je crains, dis-je, ou bien que cet homme ne trouve point d'auditeurs — et je doute fort qu'il en trouve —, ou bien, lorsqu'il se sera efforcé de leur expliquer ce dont il a reçu connaissance, qu'il ne lui soit demandé où, comment, ou devant qui il

Mt., VII, 6, a jeté les perles du Seigneur. Cependant, vous atten-

dez avec une vive impatience qu'on vous explique quelques-unes des paroles que vous venez d'entendre, et je me souviens de l'ordre reçu du Seigneur : « Il <sup>Mt., xxv,</sup> fallait que tu donnes mon argent à la banque, et à <sup>27.</sup> mon retour je l'aurais réclamé avec un gros intérêt <sup>1</sup> ». Je le prierai donc de faire de ma parole son argent, afin que ce ne soit pas mon argent, ou mon or, mais le sien que je prête, afin que ce soit Sa parole et Ses sentiments que j'exprime, que je porte pour ainsi dire à la banque de votre attention. Quant à vous, veillez, en recevant l'argent du Seigneur, à tenir prêts les intérêts pour son retour. Ces intérêts de la Parole de Dieu, c'est une conduite et des actes conformes à ce qu'elle prescrit. Si donc vous faites fructifier la parole entendue, si vous agissez et vivez selon elle, vous mettez en réserve les intérêts du Seigneur. Chacun de vous peut, de cinq talents, en faire dix. Qu'il écoute le Seigneur : « Courage, bon et fidèle <sup>Mt., xxv,</sup> serviteur, tu commanderas sur dix villes. » Mais <sup>20.</sup> prenez garde qu'aucun d'entre vous n'enveloppe l'argent reçu dans son mouchoir et ne l'enfouisse dans la terre : car vous savez le sort qui attend cet homme au retour du Seigneur.

Nous essaierons donc de dire quelques mots sur ce sujet immense, ou, plutôt très peu de chose sur le peu que nous en entrevoyons, pour équilibrer en quelque sorte notre parole et votre attention.

2. Voyons d'abord ce que dit Moïse aux fils d'Israël. « Tirez de vous-mêmes le prix de votre rachat <sup>Exod., XXXV, 5.</sup>

1. Cf. *In Matt. ser.*, 68 (KL, p. 159).

16. *Origène.*

auprès du Seigneur. Que celui qui en concevra l'idée, apporte au Seigneur ses prémices. » Moïse ne veut pas que vous offriez à Dieu quelque chose qui vous soit étranger : « Prenez sur vous-mêmes », dit-il, « et offrez-en au Seigneur les prémices, selon que chacun en aura conçu le désir. » On me demande d'apporter de l'or, de l'argent, de l'airain et d'autres matériaux : comment puis-je prendre cela de moi-même pour l'offrir ? Est-ce que l'or, l'argent, ou les autres choses qu'on réclame naissent en moi ? Est-ce qu'on ne retire pas tout cela de ses coffres-forts et de ses caisses ? Comment Moïse peut-il dire : offrez de vous-mêmes, selon que chacun en aura conçu le désir ? Il est bien évident que l'or, l'argent, et les divers matériaux qui servirent à construire le tabernacle furent tirés des coffres-forts et des caisses d'un chacun. Mais la Loi spirituelle demande de nous pour le tabernacle un or qui vienne d'au dedans de nous, un argent qui vienne d'au dedans de nous, et pareillement pour tous les autres matériaux. L'Écriture dit en effet :

Rom., X, 8-9. « Près de toi est la parole, dans ta bouche et dans ton cœur ; car si tu confesses que Jésus est Seigneur et si tu crois en lui de tout ton cœur, tu seras sauvé. » Si donc tu crois en ton cœur, ton cœur et ta raison sont de l'or ; tu as donc offert de l'or pour le tabernacle, à savoir la foi de ton cœur ; et si tu confesses ta foi au dehors, tu as offert de l'argent, à savoir cette parole de confession <sup>1</sup>. C'est pourquoi Moïse,

1. Cf. *In Num.*, h. 9, 1 (B., p. 54-55) : « Ubi enim vera fides est, et integra verbi Dei praedicatio, aut argentea dicuntur aut aurea, ut fulgor auri declarat fidei puritatem, et argentum igni probatum eloquia examinata significet. »

qui est la Loi spirituelle, déclare : « Prenez de vous-mêmes. » En effet, tu peux prendre ces choses en toi, elles sont en toi, même si tu es nu tu peux les avoir. Mais la formule qui suit : « selon que chacun en aura conçu le désir », complète la pensée. En effet, tu ne pourras pas offrir quelque chose de ton sentiment et de ta parole, si tu n'as d'abord conçu dans ton cœur ce qui est écrit ; si tu ne l'as pas écouté avec une attention diligente, tu n'auras ni or ni argent éprouvé : or il faut qu'ils soient éprouvés. Écoute ce que dit l'Écriture : « Les paroles du Seigneur sont des paroles Ps., XI, 6. chastes, comme l'argent éprouvé par le feu et purifié sept fois. » Si donc tu as conçu dans ton cœur les enseignements de l'Écriture, ton or, c'est-à-dire ton sens intime, sera éprouvé, et pareillement ton argent, qui est ta parole <sup>1</sup>.

Que dirons-nous de l'airain ? Il en faut aussi pour construire le tabernacle. Ce mot d'airain semble devoir être entendu au sens de force, il est mis à la place de force ou de constance. Mais pour qu'on n'aille pas dire : c'est là jouer au devin plutôt qu'expliquer, car l'explication ne s'appuie pas sur l'autorité de l'Écriture, j'ajoute que « airain » me paraît pouvoir être pris au sens de « son ». Autre chose, en effet, est la parole, autre chose le son <sup>2</sup>. On appelle

1. Origène affirme en ce passage que la vérité religieuse nous vient du dehors — à savoir, de la Parole de Dieu, — mais qu'elle doit être intériorisée par chacun. Il faut, dit-il, en une formule admirable, « concevoir en son cœur ce qui est écrit ». La chose est possible, grâce à cette analogie profonde qui existe entre l'Écriture et l'âme humaine, en lesquelles résonne également l'unique Logos.

2. « Puto ego aes accipi posse pro voce. Aliud enim est sermo, aliud vox. » Le mot grec traduit ici par « vox » est φωνή ; cf. *In Joannem*, t. 2, 32

parole le langage soumis à la raison ; mais le son est, par exemple, latin ou grec, émis plus haut ou plus bas. Mais vous exigez que je vous prouve cela par l'Écriture. Écoutez donc ce que dit l'Apôtre : « Si je parlais les langues des hommes et des anges sans avoir la charité, je suis comme un airain qui résonne ou une cymbale qui retentit. » Ainsi donc, parler en langues ou traduire d'une langue dans une autre, c'est offrir de l'airain. Car il est nécessaire qu'il y ait de tout dans le tabernacle de Dieu, que rien ne manque dans la maison du Seigneur. Le son est donc, comme nous avons dit, l'offrande de l'airain. Or, c'est par le son qu'on traduit la pensée de quelqu'un dans une autre langue, tandis que la parole est ce qui exprime la pensée propre. Que tout soit donc offert au Seigneur : et la pensée, et la parole et le son.

3. Que dirons-nous maintenant du reste ? Il y en a beaucoup, et tout analyser serait un travail immense. Mais à quoi bon nous donner tant de peine, si nos auditeurs, trop occupés et prêtant à peine une minute d'attention à la Parole de Dieu, méprisent notre effort et le laissent périr ? « Si le Seigneur n'édifie la maison, en vain travaillent ceux qui la construisent. » Cependant, comme nous l'avons déjà dit, nous livrons à la banque l'argent du Seigneur : que chaque auditeur voie comment recevoir ce que je lui livre. « Que chacun, selon le désir qu'il a conçu

(Pr., p. 89). Il s'agit donc, non pas du mot, mais du son, comme le montre d'ailleurs le sens général du passage, et comme l'indique aussi la comparaison avec l'airain qui vibre. Opposition analogue dans *Poimandrès*, c. 4 et *Corpus hermeticum*, II, 12, 13 (Nock-Festugière, *Hermès Trimegiste*, t. I, p. 8 et 13-14).

1 Cor.,  
XIII, 1.

Ps.  
CXXVI,  
1.

Exod.,  
XXXV, 5.

en son cœur, offre au Seigneur ses prémices. » Quelles peuvent être les prémices de l'or, ou de l'argent ? Comment peut-on apporter les prémices de l'écarlate, de la pourpre et du lin ? Et comment les offrir comme on en a conçu l'idée dans son cœur ? Voilà qui intéresse chacun de nous. Voyons donc ensemble comment nous concevons cette idée dans notre cœur, jusqu'à quel point nous sommes présents, lorsque la Parole de Dieu nous est livrée.

Il y en a qui conçoivent dans leur cœur ce qui est lu, mais il y en a d'autres qui ne le conçoivent aucunement : leur esprit et leur cœur sont aux affaires, aux actions du monde, aux calculs de gain ; et les femmes surtout, comment peuvent-elles concevoir dans leur cœur, alors qu'elles bavardent et ressassent leurs histoires, au point de ne jamais permettre un moment de silence ? Inutile de parler de leur esprit ou de leur cœur, alors qu'elles bavardent et ressassent leurs histoires, au point de ne jamais permettre un moment de silence ? Inutile de parler de leur esprit ou de leur cœur, si elles sont tout occupées de leurs enfants, de la laine à filer, des soins du ménage. En vérité, je crains qu'elles n'imitent celles dont parle l'Apôtre, « qui vont de maison en maison, non seulement bavardes mais curieuses, parlant de ce qui ne convient pas. » Nul ne concevra dans son cœur, si ce cœur n'est pas vide, si son esprit n'est pas libre et tout entier attentif ; si son cœur n'est pas vigilant, l'homme ne peut concevoir en son cœur et offrir des dons à Dieu. Si jusqu'à présent nous l'avons négligé, maintenant du moins soyons plus attentifs, met-

1 Tim., V,  
13.

tons tous nos soins à écouter, afin de pouvoir concevoir en notre esprit. Il est juste en effet que chacun apporte sa quote-part au tabernacle du Seigneur. Car cet apport de chacun n'échappe pas au Seigneur. Quel honneur pour toi, si l'on dit dans son tabernacle : l'or dont est couvert le tabernacle est le don d'un tel ; l'argent des bases et des colonnes vient de tel autre ; le bronze des anneaux du candélabre et de quelques bases de colonnes, de tel autre ; pareillement pour la pourpre dont est revêtu le grand-prêtre, pour l'écarlate, et ainsi du reste. Au contraire, quelle honte, quel malheur pour toi, si le Seigneur venant inspecter la construction du tabernacle découvre qu'il n'y a de toi aucun don, aucune offrande. Tu as donc vécu dans une telle impiété, une telle infidélité, que tu n'as laissé aucun souvenir dans le tabernacle de Dieu ! Lorsque le prince de ce monde vient dans notre âme, il cherche à y trouver des actions qui lui appartiennent, et s'il en trouve, aussitôt il les revendique. Le Seigneur, au contraire, s'il trouve en visitant son tabernacle quelque chose qui vienne de toi, il te défendra et te proclamera sien. Seigneur Jésus, donnez-moi de mériter d'avoir un souvenir de moi dans votre tabernacle. Je souhaiterais, si c'était possible, qu'il y ait quelque chose de moi dans cet or dont est fait le propitiatoire, ou dont l'arche est recouverte, ou qui forme le candélabre et les lampes. Ou bien, si je n'ai point d'or, que je puisse au moins offrir un peu d'argent, pour les colonnes ou leurs bases, ou encore que je mérite de fournir un peu du bronze du tabernacle ; de celui dont on fait les cercles ou les

Exod.,  
XXV-  
XXVIII.

autres objets que décrit le livre sacré. Plût à Dieu que je fusse prince, afin d'offrir des perles pour l'éphod ou le logion du grand-prêtre ! Mais puisque cela est au dessus de moi, que j'offre du moins pour le tabernacle de Dieu du poil de chèvre, à seule fin de ne pas être en tout stérile et infécond.

« Selon que chacun aura conçu dans son cœur » : voyez si vous concevez, si vous retenez les paroles divines, de peur de les laisser échapper de vos mains et de les perdre. Je veux vous exhorter au moyen d'exemples tirés de vos habitudes religieuses. Vous qui assistez habituellement aux divins mystères, vous savez avec quelle précaution respectueuse vous gardez le corps du Seigneur lorsqu'il vous est remis, de peur qu'il n'en tombe quelque miette et qu'une part du trésor consacré ne soit perdue<sup>1</sup>. Car vous vous croiriez coupables, et en cela vous avez raison, si par votre négligence quelque chose s'en perdait. Que si, lorsqu'il s'agit de Son corps, vous apportez à juste titre tant de précaution, pourquoi voudriez-vous que la négligence de la Parole de Dieu mérite un moindre châtiment que celle de Son corps<sup>2</sup> ? On vous demande d'offrir les prémices. Celui qui offre ce qui vient en premier, il a nécessairement ce qui suit. Voyez combien il nous faut abonder en or, en argent, et dans toutes les matières qu'il est prescrit d'offrir, pour pouvoir en offrir au Seigneur et en garder pour nous.

1. Cf. TERTULLIEN, *De corona*, 3 : « Calicis aut panis etiam nostri aliquid decuti in terram anxie patimur » (P. L., 2, 80). Cf. CLÉMENT, *Strom.*, 1, 1, 5, (St., 2, 5).

2. Une fois encore, Origène unit étroitement la mention de l'Écriture à celle de l'eucharistie.

Exod.,  
XXXV,  
27.

Exod.,  
XXXV,  
4-5.

Exod.,  
XXV,  
2-20.

Tout d'abord, en effet, ma raison doit comprendre Dieu, lui offrant les prémices de son intelligence, afin qu'ayant bien compris Dieu, elle puisse aussi comprendre tout le reste. Que la parole fasse de même, ainsi que toutes les facultés qui sont en nous.

Mais voyons la suite, « la pourpre violette, le cramoisi, l'écarlate et le lin tordu ». Ce sont les quatre étoffes qui servent à confectionner les vêtements du grand-prêtre et les autres ornements sacrés. Plusieurs en ont parlé avant nous, et autant il est mal de dérober le bien d'autrui, autant j'estime qu'il est naturel d'user à découvert de ce qu'un autre a dit de bien. Donc, selon les anciens, ces quatre matières figurent les quatre éléments dont se composent et le monde et le corps humain, à savoir, l'air, le feu, l'eau et la terre. La pourpre violette correspond à l'air, comme l'indique sa couleur, et l'écarlate au feu. La pourpre figure l'eau, parce qu'elle reçoit sa teinture des eaux, et le lin figure la terre, parce que c'est une plante qui sort de la terre<sup>1</sup>. Nous aussi nous avons en nous tous ces éléments, et comme il nous est ordonné d'en offrir les prémices au Seigneur, c'est pour cela que Moïse nous dit : « Prenez de vous-mêmes pour en offrir les prémices au Seigneur. »

Exod.,  
XXXV, 5.

4. Mais une remarque me semble encore à faire. Moïse ne donne aucun qualificatif aux deux premiers éléments, tandis qu'il appelle l'écarlate « double » et le lin « tors ». Il nous faut donc examiner pourquoi

Exod.,  
XXXV, 6.

1. Le symbolisme était classique avant Origène : cf. PHILON, *De vita Mosi*, 88 ; JOSÉPHE, *Antiq. jud.*, 3, 183 ; *Guerre juive*, 5, 2, 2 ; CLÉMENT, *Strom.* 5, 6 (St., t. 2, 347).

Moïse parle des deux autres objets qui désignent des éléments, sans qualification, tandis que l'écarlate, qui symbolise le feu, est seul à être dit double. Ces choses sont difficiles à comprendre, et bien plus encore à exprimer. Nous tenterons néanmoins de les expliquer, pour autant que le Seigneur nous le donnera. Car il faut dire certaines choses et en réserver d'autres. Examinons donc pourquoi l'écarlate est appelé double. Cette couleur, comme nous l'avons dit, désigne l'élément du feu. Or le feu a une double propriété : il éclaire et il brûle. Tel est le sens littéral. Au sens spirituel, le feu est également double : il y en a un dans ce siècle, et un dans le siècle futur. Le Seigneur Jésus dit : « Je suis venu apporter le feu sur la terre » : ce feu-là éclaire. Le même Seigneur dira encore dans le siècle futur aux ouvriers d'iniquité : « Allez au feu éternel que mon Père a préparé au diable et à ses anges » : voilà le feu qui brûle. Mais le feu que Jésus est venu répandre et qui éclaire tout homme venant en ce monde, ce feu n'en a pas moins aussi la propriété de brûler, comme le reconnaissent ceux qui disent : « Notre cœur n'était-il point brûlant au dedans de nous, lorsqu'il nous ouvrait les Écritures ? » Mais je ne sais, en revanche, si le feu qui brûle dans le siècle à venir a aussi la propriété d'éclairer<sup>1</sup>.

Lc., XII,  
49.

Lc., XIII,  
27.

Lc., XXIV,  
32.

1. Dans le commentaire du Cantique, 1. 2 (B., p. 126-130), Origène explique comment le « soleil de justice » brûlait et endurcissait le cœur du Pharaon par les mêmes rayons dont il éclairait Israël, car il exerce l'une ou l'autre de ses deux propriétés selon qu'il rencontre un juste ou un pécheur. Le même Dieu est dit en effet « feu consumant » et « lumière sans ténèbres ». Malgré l'exemple du Pharaon endurci, Origène achève toutefois son développement en disant que si notre Dieu se fait « feu » pour les pécheurs, c'est afin de consumer en eux tout ce qu'il y aura trouvé de corruption ou de fragi-

La nature du feu est donc double, nous venons de le montrer, et c'est pourquoi il nous est prescrit d'« offrir de l'écarlate double ». Comment il nous est possible d'offrir ce feu double pour la construction du tabernacle, c'est ce qui nous reste à voir. Si vous êtes docteur, vous construisez le tabernacle en édifiant l'Église de Dieu ; car Dieu vous adresse les mêmes paroles qu'au prophète Jérémie : « Voici que j'ai mis dans ta bouche mes paroles comme un feu. » Si donc, en enseignant et en édifiant l'Église de Dieu, vous vous contentez de faire des reproches, d'accuser et de châtier, de dénoncer les péchés du peuple, sans jamais tirer une parole de consolation des saintes Écritures, sans en expliquer les obscurités, sans toucher à une science plus profonde ni découvrir quelque chose d'un sens plus sacré, alors vous offrez bien de l'écarlate, mais non double. En effet, votre feu brûle, mais il n'éclaire pas. Inversement, si dans votre enseignement vous découvrez les mystères de la Loi, si vous en analysez les secrets les plus cachés, mais en oubliant de secouer le pécheur, et de corriger le paresseux, en négligeant la sévérité de la discipline, alors encore une fois vous offrez de l'écarlate mais non double. Votre feu éclaire, mais il ne brûle pas. Celui donc qui « fait une offrande juste et qui la divise justement », celui-là offre une écarlate double, unissant à la lumière de la science le feu de la sévérité <sup>1</sup>.

Jer., V, 14.

Gen., IV, 7.

Hté. Cf. BARDY, *Saint Bernard et Origène*, dans la Revue du moyen âge latin, I (1945), p. 420-421.

<sup>1</sup> Origène pouvait se rendre le témoignage qu'il ne négligeait aucun de ces deux aspects de sa tâche. Le conseil qu'il donne ici est toujours opportun à recueillir par les prédicateurs. Dans la 1<sup>re</sup> homélie sur le livre des Rois, n. 1

5. Voyons maintenant ce que signifie le lin tors. Là aussi, une épithète est ajoutée, contrairement aux autres éléments. Nous avons dit que le lin est la figure de la terre, qui est notre chair. La chair ne doit pas être offerte à Dieu flottant dans le luxe et dissolue dans les plaisirs, mais il est ordonné de la tordre et de la comprimer. Quel est donc celui qui tord sa chair ? Celui assurément qui disait : « Je fais souffrir mon corps et je le réduis en servitude, de peur qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois moi-même réprouvé. » Ainsi donc, offrir un lin tors, c'est consumer sa chair par l'abstinence, les veilles et la fatigue des méditations.

Exod.,  
XXXV, 4.1 Cor., IX,  
27.

On offre aussi du poil de chèvre. Dans la Loi, l'offrande de ce genre de bétail est prescrite pour le péché. Le poil est une chose morte, exsangue et sans âme. Celui qui l'offre montre que le goût du péché est déjà mort en lui, que désormais le péché ne vit plus et ne règne plus en ses membres <sup>1</sup>.

Exod.,  
XXXV, 6.  
Lev., IV,  
23.

On offre encore des peaux de béliet. Certains avant

(B., p. 2-3), il avait fait une distinction analogue, qui l'avait amené à quelques confidences. Il y a, disait-il, des discours suaves, et d'autres sévères. Ceux de l'évêque Alexandre (*Papa Alexander*), toujours si plein de mansuétude, sont du premier type ; les siens propres, avoue-t-il, sont plutôt du second. Du moins est-ce l'avis de plus d'un de ses auditeurs. Aussi, tout en souhaitant porter des fruits par sa parole, n'ose-t-il les espérer savoureux. Cependant, ajoute-t-il comme pour se justifier, le même discours peut paraître doux ou amer selon la façon dont il est reçu. Au reste, notre Sauveur n'a-t-il pas dit également « beati » en s'adressant aux uns et « vac vobis » en s'adressant aux autres ? Son apôtre n'a-t-il pas encouragé avec tendresse ou corrigé avec vigueur selon que l'exigeaient les circonstances ? Parmi les remèdes, les uns sont agréables, d'autres non : il ne s'inquiétera que de leur efficacité.

<sup>1</sup> Cf. *In Levit.*, h. 8, 11 (B., p. 412-413). Mêmes symboles dans THÉODORE, *Questions sur les Nombres*, 12 (P. G. 86, 365), qui ajoute : C'est ce que nous enseigne l'admirable Paul quand il dit : « Je suis crucifié avec le Christ, ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi. »

nous ont vu dans le bélier le symbole de la fureur. La peau d'un animal mort étant encore un symbole, celui qui offre des peaux de bélier montre en lui une fureur morte.

Après quoi Moïse poursuit : « Tous les hommes qui avaient le cœur bien disposé reçurent de leurs femmes et apportèrent des pierres précieuses, des boucles d'oreilles, des anneaux, des épingles à cheveux et des bracelets. » Vous voyez ici comment on offre à Dieu des dons, lorsqu'on voit par le cœur, lorsqu'on comprend par le cœur, lorsqu'on a l'esprit attentif et tout adonné à la Parole de Dieu. Ces hommes apportent donc, pris à leurs femmes, bracelets, boucles, et pierres précieuses. La femme, au sens allégorique, c'est, nous l'avons souvent dit, la chair, et l'homme, c'est l'âme raisonnable<sup>1</sup>. Ces femmes sont bonnes, qui obéissent à leurs maris. La chair est bonne, quand elle ne se révolte pas contre l'esprit mais lui obéit et s'accorde avec lui. Aussi, dit le Seigneur, « si deux ou trois parmi vous se réunissent, tout ce qu'ils demanderont leur sera accordé. » Ils offrent donc les boucles d'oreilles de leurs femmes : voyez comment vous offrez au Seigneur votre ouïe. Ils offrent aussi des bracelets : ce sont les œuvres droites et bonnes, accomplies par la chair que l'âme raisonnable offre au Seigneur. Ils offrent encore des épingles à démêler les cheveux : c'est l'offrande de celui qui sait bien discerner ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter, ce qui plaît à Dieu et ce qui lui déplaît, ce qui est juste et

1. Cf. *In Gen.*, h. 4, 4 (p. 129).

Exod.,  
XXXV,  
22.

Mt.,  
XVIII,  
19.

ce qui est injuste. Telles sont les épingles à cheveux qu'on offre au Seigneur.

Ces femmes offrent au Seigneur leurs boucles d'oreilles, parce qu'elles sont des femmes sensées. Il est venu, dit l'auteur sacré, des femmes sensées, et elles ont confectionné tous les vêtements nécessaires au grand-prêtre. Au contraire, celles qui offrirent leurs boucles pour qu'on fit le veau d'or étaient insensées : elles « ont détourné leurs oreilles de la vérité et se sont tournées vers les fables impies », offrant leurs boucles pour qu'on en fit la tête du veau. Au livre des Juges, nous trouvons encore une idole faite avec des boucles d'oreilles de femmes. Bienheureuses donc les femmes, bienheureuse la chair qui offre au Seigneur ses boucles d'oreilles, ses bracelets, ses anneaux, et toutes les œuvres de ses mains accomplies selon les commandements du Seigneur.

6. Le récit ajoute que « ceux qui avaient du bois imputrescible l'apportèrent au Seigneur ». Si quelqu'un « aime le Christ Seigneur d'un amour incorruptible », il offre à Dieu ce bois. Bienheureux donc celui chez qui se trouve un cœur intact ou un corps chaste et qui l'offre à Dieu ! Aussi l'auteur a-t-il raison de dire : « Chez qui se trouvent des bois imputrescibles. » Car ce n'est pas chez tous qu'il s'en trouve. Il n'a pas employé cette formule lorsqu'il s'agissait de l'or ou de l'argent, parce qu'on peut trouver chez tous la pensée ou la parole. Non plus à propos des quatre couleurs, car il est évident que toutes les choses corporelles se composent des quatre éléments. Mais les bois imputrescibles, c'est-à-dire

Exod.,  
XXXV,  
25.

2 Tim., IV,  
1.

Jud.,  
XVIII.

Exod.,  
XXXV,  
24.

la grâce de l'incorruption et de la virginité, c'est chose qui se rencontre rarement, comme le dit le Seigneur :

Mt., XIX, 11. « Tous ne comprennent pas cette parole, mais seulement ceux à qui cela est donné. »

Exod., XXV, 27. 7. Les chefs, est-il dit, apportèrent aussi leurs offrandes. Quelles sont-elles ? « Ils offrirent des pierres précieuses, pierres d'émeraude, pierres de perfection, pierres pour l'huméral. » On appelle pierres de perfection celles qui sont placées sur le logion, c'est-à-dire sur la poitrine du grand-prêtre, avec les noms inscrits des tribus d'Israël. Ce logion, ou rational, placé sur la poitrine du pontife, signifie l'âme rationnelle qui est en nous. Sur lui sont placées les pierres de perfection, qui pourtant touchent et sont rattachées aux pierres humérales, par lesquelles elles sont maintenues serrées. Or l'ornement huméral est la figure des bonnes actions <sup>1</sup>. C'est que les actions sont associées à la raison et la raison aux actions, en

Exod., XXVIII, 21.

Mt., v, 19.

sorte qu'il y ait harmonie entre eux : car « celui qui aura fait et enseigné, celui-là sera appelé grand dans le royaume des cieux. » Que la parole en nous réponde donc aux actes, et que les actes illustrent les paroles : c'est à quoi tend l'ornement du pontife. Mais pour le parfaire il faut les chefs du peuple. Cet ornement est le fait de ceux qui ont assez progressé pour mériter de commander aux peuples.

Exod., XXXV, 28.

Ces chefs offrent aussi de l'huile, qui doit servir à un double usage, pour les lampes et pour l'onction.

1. Cf. *In Num.*, h. 5, 1 : « Humeri autem quod operum indicium teneant in multis Scripturae locis saepe ostendimus... » (B., p. 26). Cf. PHILON, de *migratione Abraham*, 221.

Car la lampe de ceux qui commandent aux peuples Mt., v, 15. ne doit pas être cachée ou « mise sous le boisseau, mais il faut la placer sur le candélabre pour qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison. »

Enfin, les chefs offrent la « composition de l'encens », composé par Moïse « en odeur de suavité pour le Seigneur », de façon à pouvoir dire d'eux-mêmes : Exod., XXXIX, 41. « Nous sommes la bonne odeur du Christ ». Et une 2 Cor., II, 15. fois que tout fut offert, Moïse « appela tous les artisans » et les architectes habiles, pour agencer et Exod., XXXVI, 2. fabriquer chacune des choses dont il est fait mention. « Il appela aussi les femmes habiles », pour exécuter ce qui convenait dans le tabernacle du Seigneur. Vous voyez donc que tout ce qui est fait, l'est par des sages ; et les femmes et les hommes sont appelés ainsi. Car « toutes les œuvres du Seigneur », dit l'Écriture, se Ps., CIII, 24. font dans la sagesse ». Chacun vient donc « avec l'esprit sage » et fait les œuvres du Seigneur. Il ne doit pas nous suffire d'offrir, mais il faut encore que nous fassions avec sagesse ce qui est en notre pouvoir, que nous sachions mêler l'or et le lin, doubler l'écarlate ou la mélanger avec la pourpre. Que te sert-il en effet, si tu as ces objets et ne sais pas t'en servir, ignorant comment les employer et les mettre en valeur chacun en son temps et en son lieu ? C'est pourquoi il nous faut travailler à devenir sages, afin de pouvoir utiliser en temps voulu les choses que nous apprenons des Écritures, les mettre en place et construire et orner avec elles « le tabernacle du Dieu de Jacob », Ps., CXXXI, 5. par le Christ Jésus notre Seigneur, à qui est gloire et empire dans les siècles des siècles. Amen.

## INDEX

- Ame, 82, 213.  
Ancien et Nouveau Testament, 95, 130-131, 139-140, 170-171.  
Anciens, 144.  
Anges, 188-189.  
Anthropomorphisme, 196.  
Baptême, 138-139, 145, 192-193.  
Bonnes œuvres, 177, 170.  
Cantiques bibliques, 146-147.  
Capables de Dieu, 216-217.  
Châtiments divins, 127-128, 173-174, 202-204, 229.  
Chrétien, 101-102.  
Combat spirituel, 88-89, 97-99, 114-116, 133-134, 141, 146, 233-234, 237.  
Commandements, 168-169.  
Connaissance de Dieu, 217-218.  
Connaissance du Christ, 251-254.  
Conversion, 130, 132, 172, 194-195, 246.  
Crainte de Dieu, 96-97.  
Croix du Christ, 116, 125-127, 130, 147-148, 157, 167-168, 232.  
Démons, 151, 156-157, 198.  
Descente aux enfers, 155.  
Diable, 86-87, 104, 110-111, 133-134, 159-160.  
Dialectique, 127.  
Dieu jaloux, 196-200, 203.  
Dimanche, 174-175.  
Discernement des esprits, 104-105.  
Divinisation, 153-154, 189.  
Église, 100-101, 211-212.  
Église et Écriture, 181.  
Égypte, 79-80, 86-87, 108-111, 116, 169-170, 184-185, 237.  
Endurcissement, 119-120, 157-158.  
Esclavage spirituel, 160, 185, 254-255.  
Esprit du Monde, 86-87.  
Esprit Saint, 124, 143.  
Éternité, 163-164.  
Eucharistie, 243, 263.  
Feu, 152-153, 183-174, 226, 265-266.  
Fille du Pharaon, 100-101.  
Foi, 141.  
Goût des choses de Dieu, 93-95.  
Hérétiques, 106, 157-158, 159.  
Humilité, 99, 241.  
Idolatrie, 128, 190-192.  
Incarnation, 163, 180.  
Inspiration, 119.  
Intelligence spirituelle, 107, 156, 166-167; 207, 216, 223, 242, 255 note.  
Interprétation de l'Écriture 124-125, 240, 251.

- Intransigeance chrétienne, 108, 192-196.
- Jésus-Christ notre Joseph, 83-84.  
— vainqueur, 91, 148-149, etc.  
— glorifié, 147-148.  
— Soleil de Justice, 180.  
Judas, 201.
- Liberté chrétienne, 185-186 253.
- Loi spirituelle, 92, 166-167, 214, 258.
- Manne, 174-176.  
Marcion, 106.  
Miséricorde divine, 160.  
Moïse (Loi), 101, 110, 141.  
Moïse et Aaron (Prophétie et sacerdoce), 112, 132-133.  
Moïse et Iethro, 239-242.  
Monde, 86-87, 108, 126.  
Mort du Christ, sa fécondité 83-84.  
Mortification, 84-85, 267.  
Mystère de la croix, 252-253.  
Mystère pascal, 139.  
Mystères de la Loi, 83, 92, 99-100, 170, 206, 210, 245 256.
- Nombres, 81.
- Offrande au Seigneur, 262-264.
- Pâques, 139, 172.  
Paradoxe chrétien, 141.  
Pardon, 160, 198.  
Parole de Dieu, 77-78, 130, 114-115, 176, 178, 180-184, 225-226, 263.  
Passion du Christ, 95.
- Paul et l'Écriture, 80, 134-137, 205-206.  
Pauvreté, 137.  
Péché, 152, 200-201, 226.  
Persécution, 94, 113-114.  
Philosophes, 126-127.  
Plaies d'Égypte, 117 ss.  
Poètes, 127.  
Prédication, 78, note.  
Prière, 116, 143, 235-236.  
Progrès spirituel, 143, 182.  
Purification, 152-153, 243.
- Recueillement, 110-111, 261.  
Rédemption, 159-161.  
Renouvellement du monde par le Christ, 180.  
Résurrection du Christ, 179.
- Sagesse du monde, 126.  
Science du Seigneur, 105-106.  
Soif de la Parole, 232.
- Tabernacle, 205 ss.  
Talents, 177, 257.  
Temple de Dieu, 195.  
Tentation, 141, 142, 152-153, 215-216, 231.  
Transfiguration, 107, 249-250.  
Trinité, 140-141, 154, 212.  
Trois jours, 109, 138-139.  
Typologie de l'Exode, 79, note.
- Valentin, 106.  
Vertus, 139-140, 213.  
Victoire du Christ, 91, 148-151.  
Vie chrétienne incomprise, 113-114.  
Virginité, 269.  
Virginité de Marie, 169, 180 252.  
Voile de Moïse, 244-248.

## TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION. . . . .	7
I. Le triple sens de l'Écriture. . . . .	9
II. Histoire et Esprit. . . . .	34
III. Fondements de l'intelligence spirituelle. . . . .	52
HOMÉLIES SUR L'EXODE. . . . .	
I. (Les fils d'Israël en Égypte.) . . . . .	77
II. Les sages-femmes et la naissance de Moïse. . . . .	91
III. Sur ces mots de l'Écriture : « Ma voix est faible et ma langue embarrassée ». . . . .	102
IV. Des dix plaies qui frappèrent l'Égypte. . . . .	117
V. Le départ des fils d'Israël. . . . .	134
VI. Du cantique que Moïse chanta avec le peuple et Marie avec les femmes. . . . .	146
VII. L'amertume des eaux de Marra. . . . .	165
VIII. Sur le début du Décalogue. . . . .	184
IX. Sur le Tabernacle. . . . .	205
X. Sur la femme enceinte que deux hommes, en se disputant, firent avorter. . . . .	220
XI. Sur la soif du peuple à Raphidin, la guerre des Amalécites et la visite de Iethro. . . . .	230
XII. Sur le visage lumineux de Moïse et le voile qu'il mettait sur sa face. . . . .	244
XIII. Sur les offrandes faites au tabernacle. . . . .	255